



LA TERRE REGARDE

les visages de
l'agriculture sénégalaise

COLLECTION UPA DI
Terres humaines

Serge Godin

LA TERRE REGARDE

les visages de
l'agriculture sénégalaise

COLLECTION UPA DI
Terres humaines

Serge Godin

COLLECTION UPA DI **Terres humaines**

555, boul. Roland-Therrien, bureau 020
Longueuil (Québec) J4H 4E7

Conception graphique

Ginette Morneau
Versicolore design inc.
www.versicoloredesign.com

Page couverture

Oeuvre de Ginette Morneau
Artiste peintre
www.gmorneau.com

Imprimeur

Sisca Gestion d'Affaires inc.
790, rue Upton, LaSalle (Québec) H8R 2T9

© UPA DI

Tous droits de traduction, de reproduction et
d'adaptation réservés

Table des matières

Avant-propos.....	6
À livre ouvert	7
Introduction.....	8
L'aventure ambiguë.....	10
L'Afrique, c'est tellement un beau pays	12
Un délice de l'air.....	15
Cultivons le zakat.....	20
Ces champs qui tissent nos vies.....	24
Une si longue lettre #Nopiyouma.....	28
Une rose demain.....	34
Risquer le risque.....	37
Jeunesse radieuse	40
Retour à l'élémentaire.....	43
La vie qui se bat.....	45
Une réincarnation.....	48
La plaisanterie des chiffres.....	52
J'aime les paradoxes.....	56
Moi, c'est la haute couture.....	59
Silences sacrés.....	63
La stratégie de la libellule.....	68
Éviter les embouteillages	73
De petits hommes troués	76
Karl Marx aurait dû lire le Coran.....	80
Ku ne waxtaonak jejenaoyam	85
La clé des champs.....	88
Je suis blindé.....	91
Le tic-tac tactique	94
Une trousse de secours.....	97
Le ressuscité.....	100
Tu vas gâter nos femmes!	103
Les étreintes plurielles	106
Ils passent sur moi, mais ils ne me font pas l'amour	109
L'utopie de l'Afrique	112
Cultiver la terre, c'est une prière.....	114
Nos deux mains d'abord.....	118
Nous sommes la solution	122
La quête de la terre saine	125
On attend notre Sankara.....	129
Le paysan : un être multidimensionnel	133
J'étais aveugle.....	135
Inch Allah dans l'action.....	138
Africains et Chinois : même combat <i>made in China</i>	142
Il n'y avait de l'amour dans le cœur de personne.....	147
Les magiciens de la terre	150
Entre la ligne de Ciel et la ligne de Terre	152
La mondialisation en minuscule.....	154
Le paysan dont l'aventure demeure ambiguë.....	156
Conclusion.....	158
Remerciements	162

Avant-propos

Je dédie ce livre à tous les êtres
que j'ai eu le privilège de rencontrer
lors de mon séjour au Sénégal.

*Celles et ceux dont personne ne parle,
mais dont chacun mange le pain.*

Michel Débatisse

Le programme RAI (*Réseau Agro-Innov*) d'UPA DI (*UPA Développement international*), financé par *Affaires mondiales Canada*, m'a permis de me rendre au Sénégal et d'entreprendre mes recherches et mes entretiens avec des paysannes, des paysans et des gens qui soutiennent l'agriculture, membres du CNCR (*Conseil national de concertation des ruraux du Sénégal*).

Ce projet n'a pas surgi par hasard. Il s'inscrit en droite ligne dans la foulée des interventions d'UPA DI avec le programme *Les Savoirs des gens de la terre* au Sénégal, au Bénin, en Haïti et en République démocratique du Congo.

Ce livre vient ajouter des angles de vue, des angles de vie, qui peuvent inspirer celles et ceux, jeunes et plus âgés, qui ont à cœur la coopération entre les peuples et l'aventure de l'agriculture familiale.

À livre ouvert

« C'est une relation d'amour qu'on a avec la terre. Quand on arrive au champ, on devrait enlever nos souliers par respect des âmes qui y vivent. »

« Il était devant moi. Ce n'était ni une rumeur ni un mirage. C'était Samba Diallo. Le plus vrai que vrai. Non pas le personnage du roman *L'aventure ambiguë*, mais le neveu de Cheikh Hamidou Kane, l'auteur du fameux best-seller. »

« On a dit des paysans qu'ils étaient arriérés et voilà qu'en constatant la tragédie de l'agriculture industrielle, on nous dit maintenant de pratiquer une agriculture durable. En bien ! Cette agriculture, c'est celle dont vivaient nos Ancêtres sans appeler cela écologique ou biologique. »

« Ma passion est née d'une blessure, celle de constater que nous tuions le vivant de la terre. J'entendais dire autour de moi *Les engrais, on en raffole* et cela me rendait folle. Vous savez, je vais fondre en larmes devant nos enfants et nos petits-enfants si on n'arrive pas à renforcer le mouvement social et politique pour une agroécologie solidaire et une alimentation plus saine. »

« Le mot *paysan* pris individuellement est un mot trop maigre. Notre poids social est encore trop petit. Je rêve du jour où on aura bâti un contre-pouvoir solide, assez pour avoir un ou des députés paysans au gouvernement. »

« Je crois que certains intellectuels ont une représentation archaïque de la paysannerie. Il faudrait qu'ils se rapprochent de l'agriculture et des personnes qui la font. Avec l'encadrement et les formations, le monde paysan pense, agit et devient de plus en plus une force motrice de la société. »

Introduction

*Un homme sans histoires
est un zèbre sans ses zébrures.*

Alain Mabanckou

Il y a de cela trente ans, dans les balbutiements de ce qui allait devenir UPA DI, j'ai séjourné au Burkina Faso et au Bénin. Depuis ce temps, la vie de paysannes et de paysans africains a continué ses mouvements secrets en moi. Que de fois, j'ai vu leurs visages m'apparaître et disparaître trop rapidement. Au fond, que sais-je d'elles et d'eux? Ce qui est visible de par la chair et l'habillement? C'est bien peu. Ce qui prend parole et un certain rôle quand on discute en réunion? C'est encore trop peu. L'invisible des êtres est plus subtil et ne se laisse pas approcher si facilement.

Ce livre s'intitule : **LA TERRE REGARDE** *les visages de l'agriculture sénégalaise*. Ce sont des peintures qui vous sont offertes, mais faut-il le dire, il est difficile de peindre quand l'ère du temps est à l'urgence en tout. Un film à haute vitesse avec frissons garantis aurait peut-être été plus adéquat; car peindre, cela prend du temps. Le mystère du vivant n'est pas nécessairement dans les choses grandioses et dans les records à battre. Il est caché dans le calme immobile d'une femme fatiguée arrivant de son champ, dans le sourire pointu d'un vieux mâchant ses mots en nourrissant ses chèvres, dans les élans d'un jeune paysan en train de labourer ses doutes face à l'avenir. J'ai donc été attentif au creux du temps et de l'espace pour écouter et contempler. Ils m'ont raconté leurs histoires et leurs croyances, dit leurs espoirs, leurs savoirs et leurs déboires dans une langue hybride naviguant entre wolof, pulaar, français, silences et regards. Parfois, je les ai entendus dialoguer avec les Ancêtres, avec Allah, avec Jésus. Aussi,

ai-je toujours avancé à tâtons, soucieux de trouver une juste proximité, dans un va-et-vient sans questions pour brusquer, sans la violence du trou des silences à combler.

Quelque soixante personnes m'ont accueilli. Nous avons échangé, discuté, marché les parcelles de terre, écouté la symphonie des villages et imaginé le futur complexe dans le présent même. Ce n'est ni une étude ni une analyse qu'il vous est donné à lire, mais plutôt des tableaux. Chacun est une courte contribution de deux à quatre pages illustrant diverses dimensions de la vie paysanne. Ils peuvent être lus l'un à la suite de l'autre ou comme bon vous semble. Je vous invite sur les chemins du *voir*, sachant que nul regard n'épuise le réel.

L'aventure ambiguë

*L'oubli de soi, de ses origines,
de ses qualités et de sa dignité
est mortel pour un peuple.*

Jacques Bertrand Mengue Moli

À la sortie de l'avion, le ciel cru était d'une telle vastitude. Un sang heureux coulait dans mes veines comme les moustiques se dandinaient sur mon épiderme. Le Sénégal, ç'a été d'abord de multiples couleurs et odeurs. Il y avait des taches de sable et de poussière entremêlées. Le peintre en moi s'enivrait. Un chauffeur sénégalais m'attendait aux portes des douanes. J'ai élevé la main droite. Il a fait de même en disant *Salam Aleykum* (Que la paix soit avec vous).

Monsieur Gaye arrivait à tenir le volant, à répondre à ses deux cellulaires presque simultanément, à arracher des fragments de route dans un embouteillage avec des *Inch Allah* (À la grâce de Dieu) à volonté. Puis, nous nous sommes arrêtés près d'un champ de piments et de tomates, au pied d'une colline à la silhouette désertique. Des odeurs inconnues se sont déposées en mes narines et m'ont délivré un passeport pour humer l'humus du sol africain. Je me suis penché et j'ai plongé mes mains dans la terre arable à laquelle nous devons la vie.

En soirée, sous mon filet antimoustique, j'ai plongé la main dans mon sac pour en sortir un classique de la littérature africaine : *L'aventure ambiguë* du Sénégalais Cheikh Hamidou Kane. Il y a de ces livres qui nous ébranlent et dont on ne sort par indemne. *L'aventure ambiguë* en est un. Je l'avais relu dans l'avion et il continuait d'exercer sur moi une étrange et profonde fascination. La lecture était terminée, mais le livre persistait à m'accompagner.

C'est une histoire bien simple en apparence. L'auteur y raconte le voyage d'un Sénégalais en France et sa quête risquée

d'intégration des deux cultures. Dès son enfance, Samba Diallo fait des études coraniques chez le Maître Thierno qui voit en lui son successeur. Puis, Samba est envoyé à l'école française afin d'acquérir les connaissances des Blancs et surtout le « secret » qui permet aux Blancs de « vaincre sans avoir raison ». Dans le roman, c'est une femme, La Grande Royale, qui a provoqué le débat et qui a pris vigoureusement position face au Maître coranique: « Je n'aime pas l'école étrangère. Je la déteste. Mon avis est qu'il faut y envoyer nos enfants cependant. » Samba Diallo ira donc étudier à Paris où il découvrira la religion du conquérant et les philosophies du doute de Dieu. Il dira: « Étrange, cette fascination du matériel. Ils l'appellent l'absolu. » Ce sera pour Samba un véritable déchirement de l'âme, car il voulait réellement assimiler la culture du Blanc sans perdre sa foi.

Que dire? Il mourra de cette tragédie! Non pas une fois, non pas deux fois, mais trois fois: la première, en perdant son âme; la deuxième, en ne pouvant plus prier sur la tombe de sa mère où il venait s'endormir pour retrouver la lumière de l'enfance; et la troisième, en étant poignardé par un fou. Et pas par n'importe quel fou. Un fou qui était allé à la guerre mondiale en 1940. C'est aussi ce fou qui a accompagné le Maître coranique jusqu'à son dernier souffle et qui, à la toute fin du roman, a exhorté Samba à s'agenouiller et à prier. Mais Samba ne pouvait pas, ne pouvait plus. Alors, sa vie a basculé dans la mort, incapable d'être tout à fait au Nord et incapable d'être tout à fait au Sud. Un hybride écartelé entre ni ici et ni là, entre nulle part et nulle autre part.

« Ce que nous allons gagner vaut-il ce que nous allons perdre? » Voilà la grande interrogation de ce chef-d'œuvre. J'ai su ce soir-là que ce livre m'accompagnerait en apportant un éclairage particulier dans les discussions à venir.

L'Afrique, c'est tellement un beau pays

*L'Afrique existe.
L'Afrique n'existe pas.
L'Afrique a existé.
L'Afrique existera.*

Countee Cullen

« Tu es chanceux d'aller en Afrique, c'est tellement un beau pays ! » Que de fois ai-je entendu cette phrase de différentes manières. D'abord, disons avec humour que ce n'est pas un pays, c'est un continent. Et, paradoxalement, l'Afrique, ce n'est pas non plus qu'un continent. L'Afrique se conjugue au pluriel : des Afriques multiples sur le continent même et, aussi, des Afriques disséminées un peu partout sur la planète Terre : les Afriques océaniques, les Afriques américaines, les Afriques européennes, les Afriques asiatiques, les Afriques spirituelles, les Afriques liquides sur les bateaux de migrants, les Afriques fantômes des romans et des films, les Afriques de milliers de langages, les Afriques des Tarzans de ce monde, les Afriques des débuts du monde, les Afriques occidentalisées, les Afriques islamisées, les Afriques des espoirs brisés par le bricolage des dictateurs, les Afriques des terroristes et des génocides, les Afriques de la musique et de la danse, les Afriques de la mode, les Afriques des lettres.

Afin de mieux voir, j'ai dû avancer en arrière dans l'autobus de l'Histoire avec les mots *Afrika*, *Africus*, *Ifrikos* et *Ifrîqiyya* entre les lèvres. Ces mots proviennent de tribus berbères, d'Arabes et de Juifs, signifiant pour les uns « poussière » et pour les autres « étrange », « loin des yeux », « visages brûlés ». On peut donc dire que ce sont les différents voyageurs et envahisseurs qui ont inventé le mot *Afrique*. En fait, le terme *Afrique* est une trouvaille assez récente qui s'est imposée sur fond de domination militaire, politique, économique et, disons-le, spirituelle.

« Qui m'a dit que j'étais Noir, que j'étais Africain ? » s'est exclamé un ami sénégalais, Cheikh, quand je lui ai parlé de mes recherches sur les origines du mot *Afrique*.

Il m'a regardé en me disant : « Regarde-moi, il n'y a pas un Noir de l'Histoire qui s'est défini lui-même comme Noir. » Il a ajusté ses lunettes rondes trop petites pour ses grands yeux et a regardé vers le Très-Haut comme pour tenter de cueillir quelques phrases clandestines flottant dans le bleu du ciel.

« Tu sais, le Sénégal, sans s'appeler le Sénégal, était entré dans l'Histoire bien avant les Arabes musulmans et les Français chrétiens. » Puis, il s'est interrompu. Il a baissé la tête vers la terre, a salivé et, par cœur, il a récité un poème :

« Écoute plus souvent les choses que les êtres.

La voix du feu s'entend.

Entends la voix de l'eau.

Écoute dans le vent.

Le buisson en sanglot : c'est le souffle des Ancêtres.

Ceux qui sont morts ne sont jamais partis.

Ils sont dans l'ombre qui s'éclaire.

Et dans l'ombre qui s'épaissit.

Les morts ne sont pas sous la terre.

Ils sont dans l'arbre qui frémit.

Ils sont dans le bois qui gémit.

Ils sont dans l'eau qui coule.

Ils sont dans l'eau qui dort.

Les morts ne sont pas morts. »

- De qui est ce magnifique texte? lui ai-je demandé. De toi?
- Tu veux rire... C'est de mon compatriote Birago Diop dans *Le Souffle des Ancêtres*. On l'a tous mémorisé à l'école il y a bien longtemps, et je m'en souviendrai toujours. Tu sais, les vibrations de nos Ancêtres parlent dans nos imaginations et dans nos cœurs.

Cheikh s'est tu et a posé un regard tendre sur les fleurs et les arbres tout autour de nous. Il est demeuré en suspension sans nul souci de prouver ou de convaincre. De la terre exhalait une chaleur. Un vent invisible s'est levé. C'était peut-être le souffle des Ancêtres pris entre angoisses et extases.

Un délice de l'air

*Quels sont ces sons et ces lueurs
que nous cherchons tant ?*

Nnorom Azuonye

Assis à l'arrière d'une motocyclette, je claquais des dents, non pas par peur, mais parce que la piste était trouée de partout. Des champs de riz à perte de vue. Une sorte de pays sans frontières. Comme si cela se pouvait, il fallait mettre la poussière de sable en morceaux pour avancer. On ne voyait plus rien. On a stoppé. «Trop de poussière! Trop de poussière!», m'a répété mon ami Ass. Il m'a donné un foulard à attacher à ma tête pour protéger mon nez, ma bouche et mon souffle. Une femme, sortie de je ne sais où, avait la posture d'une danseuse de ballet classique. J'ai contemplé sa lumière noire s'effacer dans la distance, avalée par le sable. Ass était muet, si ce n'est un sourire sur ses lèvres ondulées. Tranquille, il était comme une personne sans personne au-dedans pour le tirailler.

Il a mis sa main dans sa poche arrière pour sortir son cellulaire comme il l'avait fait des dizaines de fois auparavant. À vrai dire, c'était comme s'il faisait sur terre l'expérience du recommencement infini des mêmes gestes sans jamais se plaindre. Il m'a raconté qu'il avait grandi dans le vent et qu'il avait appris très tôt, avec son père, à ne pas faire naufrage. «On y va!», a-t-il crié.

Je ne voyais rien, mais nous allions quelque part dans cette géographie sans panneaux de direction. Je lui faisais entièrement confiance. Nous roulions assez lentement pour que je voie les silhouettes voilées de femmes. Je les aurais toutes peintes, conscient que je n'aurais pas pu montrer le réel de ce qu'elles étaient. La couleur noire n'aurait pas suffi. Il y aurait eu la minutie des lèvres, les cheveux invisibles, l'univers intérieur, l'âme, les désirs, l'enfant sur le dos, les

sacs sur la tête, les ombres et les lumières dans le regard, les empreintes souffrantes de leurs pieds sur la terre, la peau à sauvegarder dans le décor aride et plat.

Tout à coup, l'air du paysage s'est métamorphosé. Des enfants criaient et jouaient autour des maisons de terre. Nous étions arrivés. Il a remis sa main dans sa poche arrière pour sortir son cellulaire. Dans la cour centrale, des gens psalmodiaient lentement des prières sur leur tapis. Quelques instants plus tard, le soleil énorme a fait apparaître une femme d'une trentaine d'années. Cela se voyait. Elle était enceinte. D'ailleurs, elle avait les traits étirés par une nuit trop courte travaillée par un nouvel être. Elle nous a accueillis avec de brèves phrases heureuses comme des images prophétiques lancées à la volée pour semer l'hospitalité.

– Salam Aleykum (Que la paix soit avec vous). Soyez les bienvenus.

– Aleykum Salam (Que la paix soit aussi avec vous).

Une odeur spirituelle travaillait l'air. Un délice. Une sorte de note musicale discrète. Ass a voulu demeurer à l'écart. Madame Aby m'a invité à entrer dans la maison. Elle m'a d'abord présenté à ses beaux parents dans la cour. Ni questions ni réponses. Seulement des présences me donnant chaleureusement la main. Puis, il y a eu ce moment où mon œil a erré quelque peu : « Monsieur Serge, je vous présente la première épouse de mon mari. »

J'étais stupéfait. Je savais que madame Aby était fille de paysans, qu'elle avait fait trois ans à l'université de Dakar en *Lettres modernes* et en *Langue arabe* et qu'elle avait décidé de revenir au village pour continuer l'exploitation familiale. Si quelqu'un nous avait observés du toit, il aurait pu voir la pluie d'un léger désarroi dans mon cerveau. J'ose le dire, j'étais simplement surpris de constater qu'une femme instruite ait accepté d'être une deuxième épouse. Il va sans dire que je n'ai rien dit pour l'instant et que j'ai avalé ma première gorgée de préjugé culturel.

La douceur lucide avec laquelle se mouvait madame Aby m'émouvait. Elle ne rampait absolument pas sur le sol. Elle ne se cachait pas dans les buissons pour parler. Elle n'avait pas peur de se mettre en danger avec des idées. Elle était productrice de riz avec deux enfants à bas âge et vice-présidente de la fédération des producteurs de riz dans la Vallée du fleuve Sénégal. J'ai fermé les yeux pour mieux écouter sa voix : « Nos mères ont chuchoté toutes leurs vies. Nous, nous voulons parler à voix haute. Et pas seulement parler, mais être entendues et respectées. » Par souci de transparence, je lui ai fait part de mon émotion quand elle m'avait dit être la seconde épouse de son mari.

– Ah ! Vraiment ! Vous avez mal compris. Je vous ai dit :
« Je vous présente la seconde épouse du frère de mon mari. »

Alors là, j'ai souri. J'ai pensé être sauvé du ridicule par le beau jaillissement de sa voix. Nous avons ri.

– Mais peu importe, monsieur Serge, si mon mari voulait une autre femme, ça ne dérangerait pas notre relation. Nous avons des enfants ensemble, nous cultivons les parcelles et chacun aime l'autre. Alors, où est le problème ?

– Vous ne seriez pas jalouse ?

– On n'est pas au Canada ici.

– Je vous ai déjà entendue intervenir à des rencontres nationales. Vous êtes une femme moderne, émancipée.

– Moi, dans ma vie, je cumule femme traditionnelle et femme moderne. Je ne vois pas d'opposition là-dedans. Je suis bien avec mon mari et ça ne m'enlèverait rien qu'il y en ait une autre. Je sais une chose : il me respecte et je le respecte.

En cet instant, elle a fixé du regard mon sac de cuir duquel dépassait un livre. Un éclair a surgi dans ses yeux.

- Ah ! Vous lisez le livre *L'aventure ambiguë*. On l'étudiait au lycée.
- Ne seriez-vous pas un peu une Samba Diallo au féminin ?
- Non, je vous l'ai dit, ce n'est pas pareil du tout. Tradition religieuse et monde moderne peuvent aller ensemble. Nos enfants ont commencé l'école coranique à quatre ans et ça ne les empêchera pas de faire des études à l'université comme moi. Je suis allée chez vous dans un monde qui croit peu et cela ne m'a pas empêchée de prier.
- Vous êtes allée à l'université. Quel était votre but ?
- Je voulais devenir professeure.
- Pourquoi avez-vous laissé vos études ?
- Je suis tombée enceinte de mon premier enfant et, dans notre foi, l'enfant passe avant tout. Il est l'avenir de la présence de Dieu sur terre.
- Est-ce qu'il vous arrive de retourner à la littérature et de lire un roman ?
- Non, mon plus vieux garçon a douze ans, ma fille six et mon mari quarante-six. Ça fait donc douze ans que le temps qu'il me reste est trop petit pour lire... entre préparation des repas, nettoyage de la maison et des habits, prière et réunion. Quand j'ai du temps, c'est pour écrire ou lire des documents qui peuvent être utiles à l'avancement des femmes et de l'agriculture. Je les garde toujours à côté de mon lit.
- Quel est le moment que vous préférez dans une journée ?
- C'est à la fin de la journée quand les enfants sont couchés. Je me suis lavée, j'ai mis ma plus belle robe et je mange et je discute avec mon mari; et puis, on prie ensemble.

Madame Aby se tenait toute droite, semblable à une étoile immobile dans le ciel. Sa plus jeune fille était debout dans le coin de la pièce, me regardant de façon oblique avec un petit air sévère. J'étais heureux en ce jour d'avoir eu le privilège de la rencontrer juste avant qu'elle n'accouche. Et, je me suis dit : « Étonnant destin que celui de cette femme ! » Je l'ai regardée regarder le vent. Je l'ai vue respirer lentement et écouter le paysage s'ébruiter.

Cultivons le zakat

*Le paysan n'a pas besoin de papier;
seulement la feuille sonore de sa langue.*

Léopold Senghor

Nos mots ruminent et nous minent quelquefois. Parfois, ils nous trompent et ils nous rompent, au creux des injustices et des mensonges. Parfois, ils ont des défauts de fabrication; mais au Sénégal, ils sont habitués aux défauts de fabrication. Ils disent seulement: «C'est chinois!» et le tour est joué et ils font avec l'imperfection. Enfin, souvent, les mots nous réjouissent d'être simplement prononcés et partagés. C'était le cas ce matin-là. Ça se voyait. Monsieur Mame Gor avait besoin d'excès. De son sourire éclatant, on pouvait voir que quelque chose brûlait en cette bouche paysanne. Après les salutations d'usage, je lui ai demandé d'écrire son nom sur un bout de papier pour ne pas faire de fautes en le transcrivant.

Sa main a tremblé. J'ai compris que c'étaient peut-être les seuls deux mots qu'il était capable d'écrire. J'ai compris aussi que je l'avais un peu contraint à penser, à écrire et à parler dans la langue de ceux qui ont colonisé la vie de son pays. Comme pour me faire plaisir, il s'est efforcé de dire d'autres mots en français.

– Moi j'ai l'âge. Né en 63.

– Ah! Je suis né en 53. On a dix ans de différence.

Nous étions tous les deux dans la même catégorie « poids légers en voie de vieillissement ». Nous avons ri. Monsieur Modou est entré: 37 ans, costaud; le regard clair et brillant. Et là, nous avons changé de langue. Monsieur Mame Gor était soulagé, content. Deux hommes, deux générations de paysans et l'instauration d'un va-et-vient entre deux langages. Monsieur Modou était vraiment respectueux de tout ce que

monsieur Mame Gor disait. Il me restituait méticuleusement le tout en français. Nous étions ravis.

Après une heure de discussion, messieurs Mame Gor et Modou n'étaient plus des êtres abstraits et figés comme dans les livres. Ils étaient des êtres en chair et en os, parlant une autre langue, vivant une autre foi, d'autres valeurs et d'autres coutumes que je connaissais trop peu. Par exemple, certains pensent que spiritualité et modernité sont des opposés. Cela a été le cas de Samba Diallo dans la fin tragique de *L'aventure ambiguë*. Rien de cela dans l'entretien avec messieurs Mame Gor et Modou.

- Est-ce que vous connaissez le livre *L'aventure ambiguë* de Cheick Hamidou Kane?
- Oui, mais ce n'est plus comme ça aujourd'hui, de dire monsieur Modou. Face aux Blancs, on n'a plus peur. C'est Dieu qui donne les croyances. Chacun croit ou ne croit pas. Chacun prie à sa manière ou ne prie pas.
- Oui, mais en allant à l'école française, en adoptant la technologie, n'avez-vous pas peur de perdre ce que vous êtes? Pour le dire à la manière de *L'aventure ambiguë*, ce que vous allez gagner vaut-il ce que vous allez perdre?
- Prenez un exemple, de répondre monsieur Mame Gor. Moi, je suis sur *WhatsApp*. Est-ce que vous, vous l'êtes? Moi, ça ne m'empêche pas de prier et de vivre comme si j'allais mourir demain et de travailler comme si je n'allais jamais quitter ce monde. Il y a de bonnes et des mauvaises choses chez vous. Il faut choisir. C'est tout.
- Utiliser un GPS, d'ajouter monsieur Modou, nous aide à mesurer nos parcelles. Cela ne nous enlève rien. Au contraire.
- Donc, matériel et spirituel peuvent aller ensemble? ai-je demandé.

- Moi, de dire monsieur Modou, je crois que cultiver la terre nous rend plus croyant encore. On vit avec le mystère de la vie. Il y a les semences. Il faut attendre la nature pour que ça pousse. Il faut récolter et en prendre soin.
- Et, il faut calculer notre zakat, a insisté monsieur Mame Gor.
- Zakat? C'est une plante africaine? lui ai-je demandé.
- Ah! Ah! Ah! Non, le zakat: on donne un sac à chaque vingt sacs pour les plus démunis. C'est dans le Coran. Même le plus pauvre doit donner sa part aux plus pauvres que lui.
- C'est une obligation pour tous les musulmans qui ont atteint l'âge de la puberté et qui ont le minimum pour vivre, a expliqué monsieur Modou. C'est une manière de purifier même sa richesse et, ainsi, de se rapprocher de Dieu.
- Vous, monsieur Serge, avez-vous calculé votre zakat, cette année? m'a demandé monsieur Mame Gor d'un air coquin.
- Mon épouse et moi-même, nous donnons 1% de nos avoirs à des plus pauvres du Nord et du Sud.
- Ça veut dire que vous gardez 99% pour vous? C'est pas trop? Ça fait un sac sur cent.
- Euh vraiment! Je ne ferais pas un bon musulman! J'en parle avec mon épouse ce soir, sur *WhatsApp*.

Monsieur Mame Gor n'a pas pu rester assis. Il savourait déjà sa prochaine taquinerie.

- C'est ça, vous allez lui parler pour devenir musulman?

Il y a eu une montagne de rire. Nous nous sommes regardés, étonnés du beau frémissement des mots à parler d'une foi qui peut se nourrir modérément de modernité. Ces deux hommes vivant de la terre ne se sentaient absolument pas en retard sur la vie ou sur quoi que ce soit. Juste avant de prendre une pause, ils m'ont avoué leur plaisir de jouer avec ces deux bouts de vie. « Nous vivons mieux ainsi », a conclu monsieur Modou en nous invitant à partager le thé.

Ces champs qui tissent nos vies

*Encore une minute comme celle-ci
et je ressusciterai.*

Jehan D'Arras

Après trois thés bus et savourés, monsieur Modou a plongé en lui son regard et a entrouvert les lèvres: « Moi, j'aime le développement! » Était-ce une voix naïve qui parlait ainsi? Pas du tout. C'était la parole d'un homme vivant avec une épouse et deux enfants. C'étaient les mots d'un jeune homme qui s'était éloigné un peu de la terre pour aller à l'université en gestion du développement. C'était le cri inlassable en lui d'aider son village, de représenter son village, de chercher des partenaires pour son village, de participer à l'amélioration de la vie de son village, d'avoir du matériel mécanisé pour son village, d'avoir du financement pour l'établissement des jeunes sur les parcelles de son village, de développer des plaidoyers pour l'accès à la terre dans son village, de travailler à augmenter les revenus pour que l'on vive mieux au village, de faire que les jeunes aient de la formation et deviennent de petits entrepreneurs de son village. Et, que dire de plus? Rien. Pourtant, nous n'en étions qu'à l'aurore de son amour pour son village.

Bien candide, monsieur Mame Gor tentait de capter des bouts de phrase que monsieur Modou s'empressait de traduire. Il était attentif et muet jusqu'au moment où on s'est mis à parler du sol.

- Pour savoir si ma terre va bien, je regarde la verdure, le vert des feuilles, le vert du riz, le vert qui monte de la terre. Qu'Allah m'entende me lamenter si ce n'est pas cela!
- Mais c'est trop trompeur monsieur Mame Gor! de dire monsieur Modou. C'est l'engrais qui fait que c'est plus vert que vert. Ça use votre sol. Dans dix ans, tout ça va être du sable.

- Attention là ! Y faut pas exagérer. Attention là ! Je suis la procédure mot à mot. Et là, j'ai pas trop peur du toxique. Je ne gaspille pas le sol, je fais vivre la famille. Ma terre, je l'ai reçue de mon père. Elle est en santé, car tout est bien vert et on produit de plus en plus avec. Du temps de mon père, on faisait la moitié de ce qu'on fait maintenant. Les engrais nous ont aidés.
- Mais pour combien de temps monsieur Mame Gor ?
- Pour mes enfants, mes petits-enfants et les enfants de mes petits-enfants.
- Je vous le dis, monsieur Mame Gor. Dix ans au plus et c'est le désert.
- S'il y a un problème, c'est quoi ta solution ?
- La solution, je pense, ce sont les engrais biologiques.
- C'est trop cher.
- Il faudrait du fumier aussi sur votre parcelle.
- Le prix du transport est trop élevé.

Un silence s'est installé. Monsieur Modou respirait la patience. Nulle trace de petites impatiences dans sa voix et dans ses yeux. Nul élan de dire que la vie de son ami n'était pas adéquate. Il faut dire que toute sa vie d'homme, il l'a perçue comme un service à la communauté. Comme il me l'a dit si bien suite à la rencontre : « On ne cultive pas que des parcelles de terre, on cultive des parcelles d'humanité. »

Comme si une légère fissure s'était insérée dans la tête de monsieur Mame Gor ou comme si sa conscience s'était souvenue de l'avenir à préparer pour ses enfants et ses petits-enfants, il m'a regardé vivement, puis a pointé du doigt monsieur Modou.

- Modou, prouve-moi que les engrais biologiques sont aussi bons que les chimiques, et je le fais.

– C’est ça. On va installer des parcelles de démonstration moitié engrais chimiques moitié engrais biologiques. Vous allez voir la différence. Êtes-vous prêt ?

– Inch Allah (À la grâce de Dieu).

Un homme ne se donne jamais à connaître totalement, mais monsieur Mame Gor était capable de dire simplement que les aînés avaient besoin des jeunes : « Ils sont plus informés que nous. Ils sont nés dans la technologie. Ils ont le devoir de partager leurs savoirs avec nous. Mais il ne faut pas qu’ils tombent dans la folie des grandeurs. »

Ce jour-là, j’ai appris de mes deux amis que, dans le monde paysan, ce n’était pas d’abord dans la tête que tout se passait. C’était dans la vie. C’était dans le toucher et dans le voir. Le paysan se tait, écoute, voit, touche et agit pour sa vie.

Pour ces deux hommes que presque vingt ans séparaient, le but n’était pas de vivre dans le passé ou dans la nostalgie du passé. Nulle part, je n’ai perçu qu’ils se complaisaient dans leurs plaintes. En fait, ils ne se sont jamais plaints d’être en dessous de quoi que ce soit, d’être des sous-développés par exemple, ou des colonisés. Ils étaient au présent du Sénégal agricole à améliorer sans pour autant se prendre pour le centre du monde.

À la fin de la rencontre, la culture a repris ses droits et tant mieux. Je les ai écoutés discuter longuement entre eux en wolof. Il va sans dire que je ne comprenais pas, mais rien en moi ne voulait s’échapper de leurs sonorités. Voilà ce qui est monté en écriture le soir même :

Le mot *paysan* n’est pas quelque chose d’immobile à conjuguer avec un verbe au passé simple inutile ou au passé composé éliminé, mais au présent et au futur avec un brin de conditionnel. C’est un mot qui n’est ni vide, ni avide, ni effrayant en même temps que c’est un art à haut risque. C’est un état qui ne se nourrit pas d’apathie ou de désarroi. Ici, c’est la peau, les os et l’âme d’êtres humains caressés et asséchés par le vent de l’harmattan.

Leur histoire est bien peu visible et, pourtant, ces humains nourrissent les Afriques et le Monde. Ils sont des millions. Ils sont noirs. Ils sont bruns. Mais la couleur ne dit rien sur leur essence. Ce sont des femmes et des hommes, des jeunes et des vieux. Ils lisent peu, mais ils savent lire les lignes de vie sur les visages et les arbres. Ils vivent pour tant et pour si peu, ils survivent, ils sourient, ils rêvent parfois, ils crient, ils meurent tôt aussi. Ils ont une facilité à vivre pliés en deux soit pour semer ou pour prier. Ils parlent souvent la voix du silence.

Une si longue lettre

#Nopiwouma

*La femme a des choses à dire et à faire.
Il suffit qu'on lui laisse la liberté
d'être elle-même.*

Tanella Boni

Lorsqu'on se promène à travers le Sénégal, que voit-on un peu partout? Des terres agricoles à perte de vue, cultivées ou pas, vertes et brunes. Des photographies aussi et des peintures de leaders spirituels musulmans dans les boutiques de toutes sortes et dans les stations-service. En tous lieux, des visages d'hommes, des modèles à suivre vers la perfection humaine, vers la sainteté.

– C'est comme ça, m'a dit simplement madame Maïmouna, paysanne de 29 ans qui a cinq enfants et un mari.

Cela ne la choque pas que ce soient les hommes qui, traditionnellement, aient pris en charge la religion pendant que les femmes préparent les repas et s'occupent des enfants.

– Dans votre vie, qu'est-ce qui vous a inspiré le plus?

Devant cette question, il y a eu un long silence; mais j'ai bien vu que ce silence n'était pas figé. Madame Maïmouna semblait savourer une image plus qu'inspirante. Elle m'a souri légèrement. Elle est devenue le visage d'une peinture qui aurait reçu sa lumière directement de l'origine de la Lumière. Or, c'est à cet instant-là qu'elle m'a surpris.

– Ma plus grande inspiration, c'est le livre *Une si longue lettre* de Mariama Bâ. Vous le connaissez?

– De réputation, mais je ne l'ai jamais lu.

– Vous devriez le lire. Vous allez aimer même si vous n'êtes pas une femme. Vous allez sentir la vie des femmes et vous allez mieux intervenir.

Elle s'est levée et, du coup, est devenue ma maîtresse en littérature africaine, si je puis dire. J'ai eu l'impression de rencontrer une autre femme au cœur même de la mère rencontrée tout juste avant.

- *Une si longue lettre* parle de la vraie vie des femmes, de la polygamie et de la jalousie, de l'amitié et de la trahison, de l'amour et des peines, des castes et du changement. Vous allez le voir en lisant. Plusieurs hommes papillonnent autour des femmes. Les femmes sont l'ombre de leur mari qui a plusieurs épouses. C'est vraiment un miroir dans lequel on peut se voir et tenter de corriger des choses. Ce n'est pas simple, mais c'est possible.
- Est-ce que votre mari a d'autres épouses?
- Non, et je ne voudrais pas. Ce n'est pas de santé. Ça crée de la jalousie entre les femmes.
- Est-ce que vous parlez de cela ensemble?
- Oui. Vous savez, *Une si longue lettre* aborde la question de la liberté de choix. Ça parle aussi de l'amour qui représente la base de tout. Sinon à quoi bon?
- Est-ce qu'il y a une tension en vous, une bataille, entre la femme traditionnelle et la femme moderne?
- Je vous le dis, je n'oublierai jamais la femme blanche qui a influencé le personnage principal du livre. Ça a été un peu la même chose pour moi avec les femmes d'UPA DI qui sont venues ici, et les femmes du Canada que j'ai rencontrées en stage. Ma perception des choses n'a plus jamais été la même.
- Croyez-vous qu'il faut qu'il y ait une cassure avec la tradition?
- Non! Je ne le crois pas. D'ailleurs, à la fin de l'histoire, si je me souviens bien, c'est écrit que le monde est à

l'envers. Les femmes modernes favorisent les expériences extra-conjugales. Moi, je crois qu'il faut demeurer simples et ne pas s'éparpiller au nom de la liberté. De la tradition, il faut garder l'esprit de famille, la solidarité et surtout la vie en communauté et l'hospitalité.

Il y avait quelque chose d'exquis et de pur dans ses yeux. Et là, elle a introduit un mot que nous n'avions pas prononcé encore, le mot «développement». Elle m'a dit lui accorder une valeur bien spéciale.

- Développer, c'est aider à ce que la vie des femmes soit plus légère; que notre vie ne soit pas seulement dans la cuisine, à la chauffe du bois, aux champs, à préparer le thé, à faire le lavage des habits, à faire des enfants. Tout ici est à mécaniser. Et puis, il nous faut plus d'autonomie économique. Faire des microentreprises. Avoir de meilleures méthodes de travail. Semer et récolter à temps. Voilà, c'est pour cela que je participe au *Réseau des femmes* de la fédération du riz.
- Pourriez-vous me résumer à quoi ressemble une de vos «journées de femme», comme vous dites?

Madame Maïmouna m'a regardé comme si elle allait faire une transaction secrète. Elle a pris un bout de papier et un stylo en y inscrivant précisément les heures et les activités bout à bout. C'était émouvant de voir sa main glisser, les chiffres apparaître, les données d'une vie quotidienne s'étaler sur une feuille froissée :

6 h: Levée, se purifier, prier.
6 h 30: Les enfants se lèvent.
Préparer le petit déjeuner.
Mon mari à la mosquée.
7 h 20: Repas.
8 h: Les enfants à l'école.
Nettoyage de la maison.
9 h: Aller au marché pour acheter la nourriture.
Préparation des repas.
11 h: Préparation et nettoyage.
14 h: Prière et repas. Préparation du thé.
Nettoyage des habits.
15 h 30: Réunion à l'union, à la fédération
ou ailleurs.
17 h: Tontine entre femmes.
18 h: Préparation du repas.
19 h: Prière.
19 h 30: Leçons des enfants. Thé et télévision.
20 h: Prière et dîner.
21 h: Coucher les enfants.
22 h: La nuit.

Elle m'a confié que c'est à travers toutes ces activités qu'elle aimerait trouver du temps pour lire un autre livre comme *Une si longue lettre*.

- Est-ce que vous en connaissez un? m'a-t-elle demandé.
- Oui. *L'aventure ambiguë* de Cheikh Hamidou Kane.
- J'en ai entendu parler. Est-ce que ça parle des femmes?
- C'est l'histoire d'un jeune homme qui va étudier à l'école des Blancs; mais, dans le récit, il y a une femme exemplaire: la Grande Royale. Elle saisit le sens des

changements à faire, elle provoque les débats. La tradition ne la paralyse pas. Elle sait accueillir le monde nouveau. Le livre est dans mes bagages. Je vous l'apporte si vous voulez.

– Ah oui! Je le veux bien. J'aime avoir des modèles qui m'inspirent.

Madame Maïmouna est jeune et ne court pas vite sur le chemin de la vieillesse. Elle m'a confié que la santé de la terre l'inquiétait: «Depuis que je suis toute petite, on ne nous a montré que des produits chimiques. Alors, ça ne sera pas facile.» Et, là, elle a abaissé la voix: «Il va falloir taper très fort pour que la nouvelle génération de jeunes soit prise en compte. Pour qu'on réalise ce qu'on est en train de laisser en héritage. Et, quand je dis jeunes, c'est pas seulement les garçons.»

Elle a regardé sa montre. Elle devait partir pour prendre un bus vers son village. Je l'ai accompagnée jusqu'au marché. Le soir même, quelle coïncidence! J'ai pu entendre une nouvelle sur *Radio France internationale*. Il y avait eu en ce jour même, à Dakar, une manifestation du mouvement #MeToo que les Sénégalaises ont traduit par #Nopiwouma, ce qui signifie: «Je ne me tairai plus.» Le lendemain, j'ai appelé Aïcha, une amie sénégalaise de Dakar, qui, j'en étais certain, y avait participé. Elle m'a dit s'y être rendue en tant que femme, en tant que mère, en tant que citoyenne, en tant que musulmane. Sa voix était à la fois déterminée et douce. J'aurais voulu la peindre, mais je ne la voyais pas. Alors, j'ai risqué une question.

– Puis-je te poser une question un peu indiscrète?

– Il n'en est pas question, a-t-elle répondu en riant. Pas de problèmes, mon ami!

- Comme musulmane, comment te sens-tu dans le mouvement #MeToo – *Je ne me tairai plus?*
- Je ne sais pas si tu le sais, mais maintenant des femmes musulmanes prennent la parole. Elles ont même un *fan club*, des lignes ouvertes. On les appelle les prédicatrices. Elles sont de plus en plus sur les radios régionales.
- Qui sont-elles?
- Elles sont âgées de 40 à 50 ans. Elles ont toutes reçu l'enseignement coranique et sont capables de mémoriser le Coran et connaître la vie du Prophète. Elles sont toutes instruites.

À entendre le souffle ardent d'Aïda parler ainsi de ces voix nouvelles, je l'ai sentie heureuse.

- Est-ce qu'il y a de la résistance de la part des hommes, des prédicateurs mâles? lui ai-je demandé.
- C'est certain que leur présence est condamnée par certains religieux. Selon eux, elles ne font que revendiquer une place alors que l'Islam leur en avait déjà donné une. C'est certain qu'en faisant cela, elles questionnent, mais jamais elles n'ont un ton guerrier. Elles font attention pour ne pas se placer en concurrence.
- Grand merci Aïda. À bientôt.

Les deux discussions avec Maïmouna et Aïda ont été une magie. Chacune à sa manière, elles tenaient doucement tête au jour. Toutes deux, elles accueillait ce feu les faisant sortir de leur cuisine pour ne pas figer.

Une rose demain

Avec des mains qui referont le jour.

Paul Kakeyo

Madame Alimatou, monsieur Mamadou et monsieur Alioune. Une femme et deux hommes au début de la trentaine. Ils ont tous des petits à la maison. Ils cultivent du riz et font du maraîchage. Ils sèment pour aujourd'hui et pour demain. Et pour cela, ils savent qu'il ne faut pas demeurer seuls, qu'il faut échanger ses idées avec celles des autres et s'organiser. C'est pour ces raisons qu'ils sont membres du *Collège des jeunes* au sein de la fédération des producteurs de riz de la Vallée du fleuve Sénégal (FPA). À l'unisson, ils m'ont dit : « Il faut que la population du Sénégal voie que c'est nous qui lui apportons le riz, les oignons, les tomates. Il faut qu'il y ait une nouvelle politique pour l'octroi des parcelles et pour le crédit afin que de plus en plus de jeunes puissent prendre la relève. »

La petite fille de madame Alimatou se dandinait sur les cuisses de sa maman. Il y avait là une beauté simple, pleine de joie, sereine, à peine craintive. « C'est pour elle que je fais tout ça », a-t-elle murmuré. Les deux hommes ont fait signe d'approbation de la tête. Puis, d'un ton plus grave, monsieur Mamadou a élevé la voix.

- Le paysan, c'est le gardien de la terre; mais là, la terre est fatiguée.
- Ça, c'est vrai, a ajouté madame Alimatou. On nous dit que nous sommes l'avenir, mais si à l'avenir la terre ne produit plus ou produit juste un peu... alors, c'est faux de dire qu'on pourra faire vivre notre famille. Si on ne fait rien ou si on fait trop peu, la chute est certaine. Moi, je fais du bio et, pour dire vrai, on me voit souvent comme quelqu'un qui dérange et qu'il faut écarter. Je continue mon chemin, mais ce n'est pas toujours facile.

Il n'y avait aucune agressivité en ses propos. Elle souriait tout en sachant qu'elle aurait à tenir tête, à tenir la tête haute et digne.

– Quels sont les points les plus importants pour vous ?

Poser cette question, c'était appuyer sur le bouton « Urgence » d'une jeunesse avide de changements : analyse des sols, formation et sensibilisation élargies sur l'utilisation des engrais biologiques, l'étendage de fumier, la pratique de la rotation des cultures, l'ajustement aux changements climatiques et le soutien financier. « C'est ça notre équation ! » a statué madame Alimatou, en prenant un air de recueillement.

Monsieur Alioune a aussitôt précisé le point névralgique de la propriété de la terre : « Les membres de la fédération ont déjà des terres, les jeunes n'en ont pas. Ils ont un statut reconnu, les jeunes non. C'est sûr, on va avec la fédération pour l'autosuffisance alimentaire, pour les achats groupés et pour les semences certifiées, mais il y a des choses à changer. » Disant cela, monsieur Mamadou a pris un ton solennel : « Qu'on le veuille ou non, il faut le dire, on représente les futurs dirigeants. L'avenir se prépare maintenant. »

Toutes ces phrases ont eu l'air de se formuler sans trop d'efforts. Il va sans dire que ces trois jeunes avaient confiance en l'avenir, mais leur confiance n'était ni aveugle ni dupe. J'ai entendu leurs bêgaiements devant l'immensité des défis qui les travaillaient déjà. Dans leurs yeux, je l'ai vu ce sol sableux, nu, sans herbe cherchant éperdument ses gouttes d'eau ; je les ai aperçus ces arbres qui succombaient un à un ; je les ai ressentis ces visages brûlés aux champs à piocher le sol des journées entières sous le cri du vent. J'aurais pu le dessiner ce monde tel qu'ils me l'ont décrit aussi : un monde coupé en deux, un monde de vieux parfois figés et un monde de jeunes qui exigent l'avenir tout de suite.

Ils sont partis à l'heure cuisante du midi. Cela avait été un moment de fraîcheur trop bref. Quelques vibrations sont demeurées en moi : la légèreté et la beauté de la jeunesse, sa soif de connaissances et de changements rapides, son art pressé d'espérer une vie meilleure, sa fragilité aussi, respirant dans la rare pénombre.

Risquer le risque

*Dans la fanfare des fous,
il est possible d'arracher une ligne d'espoir.*

Sœuf Elbadawi

Quand j'ai rencontré monsieur Badara, appelé Badou par tout le monde, il avait 31 ans. C'est sans contredit un raconteur d'histoires passées et futures. Il était président du *Collège des jeunes* du CNCR depuis peu. Lui qui était maraîcher et aviculteur, il voulait faire une révolution silencieuse dans l'agriculture sénégalaise.

Était-il un agitateur? Un rêveur? Un pragmatique? Chose certaine, il désirait rompre non pas avec la tradition que son père lui avait inculquée, mais avec la vision qu'on se fait du paysan. À l'homme à la daba destiné à la pauvreté, il voulait promouvoir de jeunes entrepreneurs, femmes et hommes, qui seront fiers de leurs succès. Finis les lieux de souffrance et les vies sans dignité. À discuter avec lui, je me suis vite rendu compte que, sous des allures rebelles, il était profondément respectueux de ceux qui l'ont précédé.

- Mon père, je n'arrive pas à la cheville de sa compétence et de sa sagesse. Mon père, il m'a façonné. Mon père, il est allé à La Mecque. Mon père, je lui dois tout. Mon père, il m'a montré à ne pas m'aveugler.
- Comment voyez-vous le sort des jeunes en agriculture?
- D'abord, malgré les beaux mots, notre sort ne préoccupe pas beaucoup le reste du Sénégal. Les fonds publics, l'argent qui va à l'agrobusiness, on devrait y avoir accès pour s'établir sérieusement.
- Avez-vous confiance que les jeunes vont demeurer au village et ne migreront pas vers les villes?

Là, pour la première fois, sa voix s'est tue. De dire qu'il s'était voué au silence serait exagéré, car il a repris aussitôt avec ardeur et confiance.

- Écoutez, j'ai vu de mes amis qui, même quand ils avaient quitté leurs parcelles, ils n'en finissaient pas de rester des paysans dans leur cœur. On n'oublie pas. On ne renie pas. Il faut juste qu'on mette le feu pour que ça brûle, pour qu'on travaille ensemble à une vie meilleure.
- Qu'est-ce que vous entendez faire pendant votre mandat?
- Je veux risquer le risque avec les autres jeunes du CNCR. Je veux qu'on ait la clairvoyance de ce qu'on doit faire.
- Avez-vous un plan?
- Premièrement, il nous faut faire une base de données de nos leaders dans chaque région. J'en vois déjà 140 prêts à devenir des entrepreneurs d'avenir. Deuxièmement, il nous faut mettre sur pied une dizaine de *Collèges des jeunes* par année qui seraient actifs dans leur fédération. Troisièmement, il va falloir faire du lobbying avec le CNCR pour qu'un pourcentage des fonds publics de l'État viennent à nous. Avec ça, il y aurait la possibilité de monter 150 petits projets. Quatrièmement, on doit changer le modèle de propriété foncière. On va impliquer les jeunes à la base, leur trouver une parcelle, les assister. Cinquièmement, les membres actifs du CA vont faire des conférences partout au Sénégal pour montrer aux jeunes des modèles de réussite, pour parler de succès et des embûches à surmonter.
- Est-ce que la question environnementale vous préoccupe?

- On nous a laissé en héritage une terre rendue malade par les engrais chimiques. Il faut aller vers l'agroécologie, l'agriculture biologique. D'ailleurs, on va renforcer nos liens avec la FNAB (*Fédération nationale d'agriculture biologique*).
- Vous n'allez pas chômer.
- Non, ça, c'est certain. Les jeunes, on ne veut pas parler au futur, on veut parler au présent de l'agriculture.
- Qu'est-ce que cela veut dire?
- Ça veut dire : on sensibilise, on informe, on mobilise et on installe.

La vie, ce jour-là, était fuyante, tant de choses dans son agenda. L'une après l'autre. Poursuivre son but ultime. J'ai eu l'impression que là où il posait son pied, le sol flambait.

- La prochaine fois, vous viendrez voir mon vieux à la maison, m'a-t-il dit avec émotion avant de s'enfuir vers une autre rencontre.
- Ce sera un honneur.

Tout son corps tressaillait. Il est parti dans sa voiture en élançant sa main droite vers le haut du ciel.

Jeunesse radieuse

*Dans mon pays
il y a tant de rêves qui pagaient.*

Pierre Akendengué

Je ne saurais dessiner comment une lumière calme traversait les yeux de cette paysanne de 34 ans. Madame Awa est fille d'un paysan qui a été iman à la mosquée toute sa vie. Elle a donc grandi dans une maison qui était une école coranique.

- Il y avait toujours beaucoup d'enfants qui venaient à la maison pour l'apprentissage du Coran. J'étais contente. J'étais avec eux. J'apprenais auprès de mon papa les bases de la vie.
- Quelles sont ces bases?
- C'est ce qui est écrit dans le Coran. C'est la pratique de la prière pour apprendre à partager, à respecter les autres, à garder la maîtrise sur soi-même et à toujours rester humble.

Pour madame Awa, la vie n'a pas été un jeu. Elle a marché sur des pistes de terre et de cailloux « pour rencontrer son destin », comme elle me l'a dit. À la mi-vingtaine, elle a quitté l'école et est partie pour Dakar afin de mener à bien sa vie, comme bien d'autres jeunes des familles paysannes. Elle a été femme de ménage sept jours par semaine pendant un an, puis elle a pressenti qu'elle devait revenir au village.

- Quelle était votre intuition?
- C'était juste important de revenir à mes racines.
- Et là, qu'est-ce qui s'est passé?

- Mon papa m’a accueillie les bras ouverts et m’a invitée à venir avec lui à une réunion de l’organisation paysanne dont il était le président. Pour la première fois de ma vie, j’ai vu une foule rassemblée pour discuter. Et, sans l’avoir prévu, j’ai pris la parole en tremblant, en disant qu’il n’y avait pas beaucoup de jeunes. On m’a applaudi. Mon papa m’a accordé sa bénédiction avec un regard fier. Je vous le dis : j’entrais dans ma nouvelle vraie vie. J’ai su que c’était mon destin. J’ai eu peur aussi.

Tout se passait comme si son passé résidait désormais dans sa main gauche et que la droite devenait vivante, utile. Madame Awa a souri. Heureuse.

En 2012, sans aucun soutien financier, elle s’est retrouvée à Dakar pour la formation du *Collège des jeunes* au CNCR (*Conseil National de Concertation des Ruraux*). En 2015, elle en est devenue la vice-présidente. En 2016, elle a obtenu une bourse de 270 000 Francs CFA – 623 \$ canadiens – du PQDI (*Projet Québécois de Développement International*) pour soutenir sa petite entreprise de poulets de chair. Elle a aussi travaillé avec le groupe *Via Campesina*. En 2017, un saut extraordinaire s’est produit. Elle est devenue formatrice LSGT (*Les Savoirs des gens de la terre*) dans un partenariat entre UPA DI et la fédération des producteurs d’arachides (CCPA). Me racontant tout cela avec allégresse et simplicité, j’ai vu que, dans ses yeux, se cachait une ombre. Sans vouloir être indiscret, je lui ai demandé si je me trompais.

- Non, vous ne vous trompez pas. LSGT va se terminer bientôt. J’ai la passion pour ça, mais je dois gagner moi-même ma vie. Je vais me marier cette année. Alors, le futur, je ne sais pas trop.
- Auriez-vous le goût de continuer comme formatrice?

Elle s'est croisé les mains et a inspiré tranquillement.

- Il faut que je marche mon destin. Je suis patiente. Je vais prier. Je vais consulter mon papa.

Sur ce, je savais qu'elle devait partir. J'ai osé une dernière question.

- Avez-vous confiance dans l'avenir pour les jeunes en agriculture ?
- Ce ne sera pas facile. Il va falloir être persévérants.

Nous nous sommes donné l'accolade au creux de laquelle j'ai ressenti un sentiment mystérieux, celui peut-être qui nous relie au monde entier dans ses joies et dans ses peines, dans ses espoirs et dans ses craintes.

Elle s'est éloignée souriante, pleine de joie. Puis, elle s'est retournée en me demandant : « Pourriez-vous m'appeler plus tard pour la conversation, je n'ai plus de crédits téléphone ? » Tout l'air de l'après-midi a été pétri de ce que j'ai senti vibrer d'avenir en elle. Je l'ai rappelée. Elle était retournée à son village. Elle m'a parlé encore de l'immense chance que lui accordait le destin. Derrière sa voix, j'ai entendu divers bruits agricoles : le bêlement d'un agneau, le chevrottement d'une chèvre, le gloussement des poules.

Retour à l'élémentaire

*Les gens de la terre sont comme ça :
ils sont atteints à des profondeurs
qu'ils ne peuvent pas toujours
exprimer en paroles.*

Claude Goure

Les traits de monsieur Mamadou étaient subtils. Sa peau gorgée de soleil. On pouvait y voir des rides creusées par le travail. Sa tête se mouvait sans hâte de gauche à droite comme pour sillonner le champ du réel à cultiver. Il m'a dit qu'il passait des journées entières à brasser la terre, à désherber, à nourrir les bêtes, à gagner son dû. Puis, sa langue lui a claqué au palais et des sons qui m'étaient inconnus ont déchiré l'air.

– Ku ëmb sa sanzal, ëmb sa kersa.

– Est-ce que c'est du wolof? lui ai-je demandé.

J'ai pu voir aussitôt qu'il était embarrassé par la traduction; en fait qu'il se battait avec la langue française qui était sa quatrième langue. Sa langue natale était le pulaar; puis, il avait appris le wolof et, ensuite, à l'école coranique, l'arabe et puis, pour finir le bal – si on peut dire – le français de France. Monsieur Mamadou a fait une torsion acrobatique avec sa bouche.

– Ku ëmb sa sanzal, ëmb sa kersa, ça veut dire : qui a avec lui sa pitance a avec lui sa dignité.

Nous avons marché ensemble jusqu'à une de ses parcelles cultivées. J'ai senti que tout le vivant lui parlait. Le bêlement d'une chèvre dans la cour lui murmurant : « J'ai la voix ébouriffée, aide-moi. » Un chien pouilleux jappant : « S'il vous plaît, donne-moi un peu quelque chose. » Je lui ai dit

tout cela. Il a souri et il m'a simplement expliqué tout l'amour qu'il avait en son cœur pour sa terre. Alors, le paysage nous a dévorés: le son du vent appelant les voix à se dissiper, la souffrance des arbres asséchés cherchant leur ombre, un orchestre de sauterelles torturant les cultures.

Nous avons poursuivi notre chemin. À deux pas de sa maison, il m'a demandé: «Tu as combien de femmes et combien d'enfants?» C'était une question à laquelle je ne pouvais pas répondre simplement. Je n'avais pas d'enfants et j'étais marié à une seule femme. Alors, j'ai bégayé en tentant d'y insérer une pointe d'humour: «Je n'ai pas d'en... d'enfants parce que, re... regardez-moi, je n'ai pas osé me... me reproduire... Ah! Ah! Ah!» De toute évidence, il n'a pas trouvé cela drôle. En l'écoutant, j'ai compris que de ne pas avoir d'enfants volontairement, c'était rompre le pacte de l'homme avec Dieu. C'était aller vers la perte de l'humanité qui nous a été donnée pour la parfaire. L'homme s'use, s'éparpille et meurt, mais grâce à ce Grand Désir donné par la Grâce de Dieu, l'homme se fusionne à une femme et perpétue la présence divine dans l'humain.

Par la suite, le temps a passé à visiter d'autres parcelles de tomates, d'oignons et de laitue. Chaque fois qu'il mettait ses mains dans la terre pour me montrer qu'elle était riche d'un bon fumier, j'ai senti qu'un mystère le liait à cette nature et à ses quatre brebis dans l'enclos tout près. Que j'étais privilégié de revenir à de l'élémentaire et de pouvoir humer ainsi la terre! Tout autour, les cris des enfants fouettaient doucement le paysage.

La vie qui se bat

*La patience est infinie,
mais de cette patience faite
de mille impatiences.*

Tidiane Dioh

Une vraie fourmilière au siège de la fédération des producteurs de riz de la Vallée du fleuve Sénégal (FPA). Ils étaient quatre. On aurait dit qu'ils étaient dix. De l'eau vite ou j'allais mourir de soif de les voir bouger ainsi entre cellulaires à répondre, phrases à écrire, discours à préparer, problèmes à régler, avenir à inventer, et j'en passe. Pourtant, sans tomber dans la mystification, je dirais qu'ici, même l'effort avait le sourire.

Un paysan est arrivé avec sa charrette et son âne. Il avait fait quatre kilomètres pour venir acheter des semences certifiées. Il avait l'air d'un ermite voilé à la peau bleuie par le soleil. On lui a offert l'eau du voyageur. Il a bu. Il a plissé les yeux quand il m'a aperçu comme s'il avait besoin d'ajuster sa vue. Il a fait boire son âne. J'ai aimé la flamme tendre de son regard et son affection pour l'être-animal qui a semblé lui dire « merci » en grattant délicatement le sol avec son sabot.

Je me suis joint à eux dans le travail. Cela me réjouissait de devenir utile dans la matinée qui s'étirait. Ce qu'il y avait de mieux à faire pour l'instant était de mettre au neutre nos esprits, de compter les feuilles, de les brocher et de les mettre dans une enveloppe. Tout ça en vue de l'assemblée générale dans dix jours. Chacun y allait de son commentaire en wolof à partir des noms écrits sur les enveloppes. On m'a fait la traduction : « L'un, son ventre a grossi depuis un an Ah! Ah! Ah! Un autre, il a perdu une dent à vouloir trop argumenter Ah! Ah! Ah! Celle-ci, tu as vu son pagne. Elle est princesse maintenant Ah! Ah! Ah!»

Tout semblait si léger jusqu'au moment où une dizaine de personnes sont arrivées pour la réunion de famille, c'est-à-dire une rencontre de remue-méninges, de « brainstorming », pour faire le bilan des activités et pour dégager des perspectives d'avenir. Cela n'avait rien de grave ou de tourmenté, mais la légèreté a pris du poids.

La coordonnatrice de la fédération, madame Maguette, a écrit les propos de chacun sur de grandes feuilles qu'elle a collées au mur. Chacun les regardait, chacun se regardait. Les mines étaient fières en constatant les pas faits en avant dans le dossier des achats groupés d'intrants, de la vente des semences certifiées, de la tenue d'assemblées démocratiques et de la contribution de plus en plus grande à la sécurité alimentaire nationale. Les mines se sont abaissées quand il s'est agi de parler de la santé des sols, des analyses à faire, des bonnes doses d'engrais à étendre et des rendements qui diminuaient. Madame Maguette a dû insister.

- Il nous faut mettre une urgence sur la santé des sols.
- C'est bon, on va demander à la Commission-Environnement de préparer quelque chose, a dit un participant.
- La Commission, c'est vrai, elle existe, mais le problème, c'est qu'elle n'est pas proactive, a précisé la coordonnatrice.

Un gros oiseau criard était perché à la fenêtre comme s'il épiait ces hommes et ces femmes de bonne volonté. Parfois, leur patience s'impatientait un peu. Parfois, ils parlaient fort. Parfois, derrière un propos, on apercevait la silhouette d'une ombre. Tout le monde la voyait, mais on n'en parlait pas tout de suite. Dans cette salle, les gens étaient conscients que le sort des sols était problématique, politique, dramatique. Que c'était une réalité nouvelle depuis cinq ans, que la croissance progressive vers des rendements toujours plus grands

allait faire surgir une sorte de tragédie de ladite croissance. Pendant la pause, un paysan m'a dit que l'augmentation des rendements était nécessaire, mais qu'elle était rendue difficile, voire impossible.

– Ce n'est pas un pas en avant qu'il faut faire, c'est un pas de côté sans reculer.

– Allez-vous en parler ?

– Oui, mais en temps et lieu. Aujourd'hui, c'est assez.

14 h a sonné. Un coq a chanté maladroitement. L'univers s'est allégé d'un coup. Toutes et tous se sont voués à la prière. Puis, nous avons mangé ensemble et chacun est parti avec des enveloppes à distribuer. Un chien maigre a suivi un camion rempli de sacs d'engrais chimiques. Madame Maguette m'a soufflé à l'oreille : « Ce ne sera pas simple de se reconnecter à la terre qui nous nourrit. » Tel était le combat qu'ils se sont donné. Ce n'était pas sans issue, ce n'était pas inéluctable, mais c'était une ombre lourde et agressive qui n'entendait pas épargner les humains.

Ce jour-là, le vent sur la terre sableuse était si intense qu'on aurait pris celle-ci pour de la cendre. J'ai eu le sentiment de la fin d'un monde. Une vapeur troublante montait de la terre à l'horizon.

Une réincarnation

*Des étoiles soupirent pour éclairer
les femmes semer le vent.*

C. Carrière

Ce matin-là, la première image qui m'est venue est venue du soleil. Par la fenêtre, la terre était pâle et sèche. Toute goutte de pluie aurait semblé être une erreur dans le paysage. Le ciel couleur de jade nous recouvrait. Une femme exceptionnelle était assise devant moi.

Je l'écoutais attentivement et, l'écoutant, j'ai revu le personnage de la Grande Royale de *L'aventure ambiguë* qui nous éloigne des stéréotypes dans lesquels on enferme souvent les Africains : le chant, la danse, le sourire éternel. C'était à s'y méprendre. J'avais vraiment l'impression que c'était cette dernière qui était là devant moi.

À l'instar de la Grande Royale, madame Maguette était capable de saisir le sens des mutations que l'histoire apporte au monde paysan. Comme coordonnatrice de la Fédération des producteurs de riz, cela lui revenait de pousser la réflexion et l'analyse, avec cette même conviction profonde que « le sens du sacré ne se paralysera pas à regarder la réalité en face ». « Au contraire, a-t-elle ajouté, on a tout à gagner à ne pas mentir, à ne pas se mentir. La réalité est là, il faut l'accueillir si on veut la transformer. »

Elle est en poste depuis un an. Elle a 33 ans, a deux enfants et un mari. Elle a acquis une maîtrise d'ingénieure en développement rural. Je lui ai dit : « Alors, commençons par une question toute simple. »

– Quelle signification a le mot « développement » pour vous ?

Elle s'est levée comme si elle voulait s'élever de terre pour se donner du recul et avoir un meilleur angle de vue.

- Développement, ça veut dire se donner les conditions individuelles et collectives pour s'épanouir.

À vrai dire, c'était la première fois que j'entendais le verbe « s'épanouir » prendre le chemin de la langue chez une personne travaillant au développement. J'en ai été surpris. Et lorsqu'elle s'est remise à parler, elle m'a étonné encore.

- S'épanouir, ça veut simplement dire vivre dignement avec nos propres ressources et nos propres valeurs. Je crois qu'on n'a pas besoin de beaucoup pour se sentir digne. La dignité commence quand on acquiert les choses par notre propre travail. On est capable de se regarder les mains et dire : « C'est moi qui ai fait ça. » La dignité, ce n'est pas d'avoir beaucoup de biens matériels. Il nous faut de l'eau, des parcelles pour cultiver la terre, des revenus pour vivre en santé et être capable d'envoyer les enfants à l'école.

- Et la pauvreté dans tout cela ?

- La pauvreté, ça dépend de qui regarde et de comment on regarde. À mon avis, il y a plusieurs types de pauvreté. D'abord, la pauvreté économique. Ne pas être pauvre économiquement, ça ne veut pas dire vivre comme les riches de la ville ou comme les Blancs qu'on voit à la télévision. Puis, il y a la pauvreté culturelle. Je pense ici au manque de confiance des femmes dans le milieu rural, à leur soumission aussi. Il faut dire que c'est parfois relié à la religion. Il y a aussi la pauvreté spirituelle. Je me dis, à quoi ça servirait d'avoir des millions de Francs CFA et d'avoir perdu notre liaison à Dieu.

- Vous venez de dire qu'il y a un manque de confiance chez les femmes dans le milieu rural et que c'est souvent lié à la religion. Êtes-vous à l'aise comme musulmane ?

- Pour être honnête, à l'adolescence, je voulais être plus sexy, la tête découverte, porter des blue-jeans. Maintenant, tout ça s'est calmé. Je suis consciente que

le Coran apporte souvent des règles pour protéger l'homme de lui-même, de ses désirs envers les femmes. C'est pour cela qu'il faut porter un voile, ne pas être dans la même pièce à la mosquée. Bon, je n'en fais pas un problème. On vit avec ça. C'est comme pour la polygamie. Je suis préparée intérieurement à ce que ça arrive, mais je préférerais que non.

- Selon vous, quels sont les enjeux du monde paysan de la Vallée du fleuve Sénégal?
- Je crois que l'urgence est permanente. La vigilance doit rester notre code de conduite parce qu'on est pris par quatre grandes problématiques.

La première, c'est la tension entre le plan d'autosuffisance alimentaire en riz de l'État et les besoins réels des producteurs. Le gouvernement voudrait qu'ils fassent deux cultures de riz par année. Or, pour arriver à des revenus corrects pour leur famille, les paysans doivent développer d'autres cultures que le riz. Ils vont dans le maraîchage. Ça conduit les politiciens à accroître le soutien à l'agrobusiness.

La deuxième, c'est la tension entre les rendements à augmenter pour l'autosuffisance alimentaire et la dégradation rapide des sols à cause des engrais chimiques et de la monoculture.

La troisième, c'est la place des femmes et des jeunes en agriculture. Ils n'ont pas de parcelles. C'est l'avenir de l'exploitation familiale qui se joue là, d'autant que la pression démographique est très grande maintenant.

Et, la quatrième problématique, ce sont les changements climatiques. À la dernière récolte, ç'a été un déluge inattendu. Des pertes irréparables pour les familles. Il a vraiment été difficile de bien réagir sur le plan politique et pratique.

- Avez-vous confiance dans l’avenir?
- Oui, mais la tâche est immense et nous avons peu de ressources. Je pense qu’il faut tout faire pour accomplir ce qui est nécessaire.
- Comment voyez-vous votre rôle?
- Je suis la coordonnatrice. Je dois donc organiser les choses avec méthode et flexibilité. Parfois, je dois bousculer avec respect pour qu’on se donne une feuille de route et qu’on la suive. J’essaie de rester attentive à ce qui nous unit plutôt que de mettre l’accent sur ce qui nous sépare.

Son cellulaire a sonné. Elle s’est excusée. Par la fenêtre, j’ai vu transparaître des visages qui attendaient que la porte s’ouvre pour demander un conseil, partager une idée, échapper au soleil. Je l’ai remerciée et j’ai trouvé sublime ce regard lumineux qui contribuait humblement à la métamorphose du monde.

La plaisanterie des chiffres

*Les chiffres sont des forces
semblables à des bœufs.*

Naomi Ondo

Trois enfants jouaient en pleine nature tout près de nous. C'était, bien entendu, une nature transformée par l'humain. C'était une plaine étendue sur ce qu'autrefois on appelait la jungle. « Avant, il y avait des éléphants et des serpents proches du fleuve », m'a dit un vieux. Disait-il vrai? Je crois qu'il a perçu un doute dans mes yeux: « Je vous le dis, mes Ancêtres étaient chasseurs d'éléphants. Maintenant, nos éléphants, c'est les barrages pour le riz. » Puis, ses yeux ont continué de jouer avec les enfants.

Le fleuve était tout près et je parlais avec mon ami Ass: 36 ans, deux enfants, une épouse. Il m'a lancé comme ça: « La vie m'a formaté pour servir l'agriculture. »

- Es-tu fils de paysans?
- Oui, tout jeune, je suis allé à l'école coranique et j'ai travaillé aux champs. Mon père a maintenant 50 hectares partagés entre riz et maraîchage, entre mes frères, mes sœurs et moi. Chaque fin de semaine, je suis là.
- Certains pensent que la classe paysanne est une force rétrograde. Qu'en dis-tu?
- Je ne suis pas du tout d'accord. Il faut seulement être patient. Ce sont de bonnes personnes qui vont accepter si on leur montre honnêtement. L'agriculture, le paysan, c'est une force d'avenir. Pense aux emplois avec l'auto-suffisance alimentaire. Pense à l'occupation du territoire pour ne pas congestionner les villes. Pense à la jeunesse qui pourra faire vivre correctement sa famille.

Ass a fait l'université et l'école privée pour obtenir ses qualifications comme comptable au service des organisations paysannes. C'est en 2010 qu'il a rencontré monsieur Diop, alors président de la fédération du riz (FPA). C'est à partir de 2012 qu'il en a été le premier employé technique. C'est donc dire qu'il est devenu l'homme à tout faire : le secrétariat, la comptabilité, les liens avec les paysans sur le terrain, la recherche de bailleurs de fonds, la confection des budgets avec presque rien.

Il n'y a pas de doutes, monsieur Diop a changé sa vie. En lui, il a rencontré un visionnaire, un homme d'action, un instruit proche des paysans, un passionné qui ne comptait pas son temps. Ass m'a raconté comment ils partaient ensemble les fins de semaine pour visiter les paysans dans leur village. Selon lui, c'était chaque fois l'ordre du ciel qui était rompu quand il voyait la pauvreté.

- Mais où est le comptable dans tout cela ?
- La réalité paysanne n'est pas une formule comptable, car elle est beaucoup plus complexe. Mais, on a besoin des chiffres. Les chiffres, ça parle.
- Qu'est-ce que tu veux dire ?
- C'est arrivé assez souvent qu'en pleine discussion sur le développement de l'organisation, les chiffres nous aient aidés à avoir notre situation bien réelle devant les yeux. Et, parfois, je me suis fait dire : « Eh ! Tu plaisantes là ! » Non, c'étaient les chiffres qui se riaient un peu de nous devant nos grandes envolées.
- Serais-tu capable de toujours rester dans ton bureau ?
- Ah ça non ! Mes chiffres pour être vrais ont besoin du terrain, ont besoin de voir les magasins de stockage, les entrepôts de semences, les commentaires des paysans qui ont reçu ou n'ont pas reçu leurs dus, les milliers de petits problèmes.

Comme employé, Ass ne se voit pas du tout sur le devant de la scène. Il est tout à fait à l'aise de travailler dans l'ombre. Et, c'est dans cette ombre qu'il prépare les paysans pour une prochaine rencontre du conseil d'administration, qu'il fait des téléphones, qu'il écoute, qu'il partage avec le président, avec la coordonnatrice.

On pouvait entendre les enfants crier de joie à l'extérieur. À travers les rires, Ass m'a avoué quelque chose de plus important encore.

- Travailler et faire du bénévolat sur le terrain avec les paysans, c'est un amour à moi. C'est ce que mon père et le président m'ont légué. C'est mon devoir de continuer cette tradition.

Que dire? Cela m'a émerveillé de voir un homme dans la trentaine parler d'amour, de service à la communauté, de fleurs à faire fleurir dans le jardin de l'humanité. Et cela, c'était vécu au XXI^e siècle, sans désir de pouvoir.

- Selon toi, quelles sont les priorités de la fédération?
- Il ne faut pas se laisser tromper par les études de rendements actuels. Les champs donnent de moins en moins. Il va falloir avoir le courage de renverser ce mouvement. Il y a les jeunes aussi. Ils sont l'avenir.
- Si tu te fermes les yeux, quelle est l'image qui te vient d'un Sénégal développé?
- Ce qui me vient tout de suite, c'est ce qu'a dit le président Diop un après-midi quand nous étions dans un village: «Un jour, Dakar sera comme Paris.» Je ne suis jamais allé à Paris, mais j'ai vu des photos: les infrastructures, les routes pavées, j'imagine du travail pour les jeunes, des hôpitaux, des écoles, etc.

- N’as-tu pas peur que les cellulaires, l’internet, les voitures, les pavés et le développement à l’Occidental bouffent ta foi comme cela s’est produit avec Samba Diallo dans *L’aventure ambiguë*?
- Pas du tout. Je pense que les valeurs de ma religion peuvent apporter une sorte de morale qui manque trop souvent dans le développement pour le développement.
- Comment?
- Euh! La prière qui nous fait faire un arrêt dans notre course quotidienne. C’est un moment pendant lequel on se reconnecte à ce qui est le plus fondamental.

Le jour s’effaçait. Ass m’a offert de m’accompagner avant la noirceur jusqu’au grand marché. Les ombres se sont allongées. Le soleil s’est couché et nous avons senti, dans la brise montante, que nous n’avions fait qu’entreprendre un entretien... infini.

J'aime les paradoxes

*J'ouvre les yeux et j'y suis toujours,
débordant de rêves et de craintes.*

Nnorom Azuonye

Pour les uns, il est une sorte de visionnaire qui a une haute vue sur l'avenir du mouvement paysan. Pour les autres, il doit être doté du don d'ubiquité. Il n'est nulle part et partout à la fois, en perpétuels mouvements entre Dakar, n'importe où et Ross Béthio.

Sur son crâne rasé, monsieur Alioune, président de la fédération du riz (FPA), porte fièrement un bonnet musulman. Dans ses yeux, l'urgence se joue nerveusement à chaque instant. Dans sa bouche, des mots pris dans un embouteillage. Il s'est épongé souvent le front parce qu'il faisait chaud, mais surtout, je crois, parce qu'il portait en lui un vertige devant l'immensité à accomplir avant-hier, tout de suite, demain, dans deux ans. C'est à 19 ans que sa vie a tourné. Cela a été le «grand retour au terroir» sur la terre de ses grands-parents qui cultivaient alors du manioc, du mil et des arachides.

- Quand avez-vous eu votre premier contact avec le riz?
- C'est en 1983 qu'on a démarré le premier casier rizicole, mais c'est en 1990 qu'il y a eu le transfert des responsabilités de l'État au monde paysan. Désormais, l'Union paysanne devait gérer les parcelles. À 26 ans, j'ai été élu trésorier général. Trois ans plus tard, j'ai participé à l'assemblée de fondation de la FPA.

Là, il y a eu un tremblement dans sa voix. Il était ému. Il faut dire que ce lien avec la FPA naissante a changé sa vie. En 2000, il été élu secrétaire général adjoint. En 2003, il est devenu le secrétaire général, mais c'est au-delà du titre officiel que tout a véritablement basculé.

- Il y avait une atmosphère de complicité entre le président et moi. Le monde était en train de changer et nous avons la conviction profonde d’être des moteurs de ce changement. Imaginez ! En 1998, d’un côté, nous avons mis en œuvre les achats groupés pour apporter un vrai service aux paysans et, d’un autre côté, on préparait des plaidoyers sur les nouvelles politiques agricoles concernant le crédit aux producteurs.
- Qu’avez-vous appris du président Diop ?
- Son humilité, sa capacité d’écoute et d’analyse. Avec lui, j’ai appris à me sacrifier pour la cause ! Et, ça, ça ne se monnaye pas. Il faut demander un peu pardon à nos familles pour nos absences.
- Comme vous le dites, vous avez eu la chance d’arriver à la FPA à une époque spéciale où des jeunes sans trop d’expérience devaient prendre en main la destinée de l’organisation. Qu’allez-vous dire aux jeunes qui viennent de mettre sur pied le *Collège des jeunes* et qui sont empressés d’obtenir des résultats ? Ils veulent des changements en propriété foncière, en santé des sols, dans leur reconnaissance au sein même de la FPA.
- Je vais leur dire que je suis plus pressé qu’eux, que je veux leur transmettre la grande chance que j’ai eue. Avec mon équipe, on va tout faire pour que leurs capacités se développent.
- Quel est le dossier le plus important selon vous ?
- L’environnement, c’est plus important que tout ; mais il faut augmenter les rendements de chaque parcelle si on veut répondre au défi de l’autosuffisance alimentaire en riz.
- N’y a-t-il pas là-dedans une sorte de paradoxe ? lui ai-je demandé.

– Oui, mais j’aime les paradoxes. Ils nous tiennent éveillés. Rendements bien planifiés et environnement sont compatibles.

On a frappé à la porte. Monsieur Alioune s’est levé avec empressement pour accueillir un paysan venant chercher des semences certifiées. L’entretien s’est effacé devant une autre mission : l’art de la représentation politique. Du coin de l’œil, il m’a invité à venir les rejoindre. Dans les yeux du paysan, quelque chose brûlait, mais sans se consumer. Une aura entourait juste la prononciation de son nom : monsieur Fakou. À l’extérieur, sa jeune épouse était assise sur une charrette. Un regard absent. Une absence de regard. Un vieux cheval immobile. La chaleur ensorcelante qui tue tous les mouvements brusques.

Moi, c'est la haute couture

*Elle voulait graver les paysages
et leur histoire dans sa mémoire
ou sur sa peau.*

Tanella Boni

– Ta passion ?

– Moi, c'est la haute couture !

C'est ainsi que madame Astou, dans un grand éclat de rire, a résumé le pourquoi de ses voyages et de son retour au Sénégal depuis un peu plus d'un an. En fait, c'était la haute couture ou plutôt son contraire : le service aux autres.

– Je vous le dis, je suis née pour servir, faire avancer un tout petit peu l'humanité.

Madame Astou est bel et bien de peau noire et sa langue maternelle est le wolof, mais elle est blanche pour plusieurs Sénégalais. Elle a la peau noire, mais elle a étudié au pays des Blancs. Une sorte de Samba Diallo au féminin. Elle a trente-cinq ans, elle est instruite, elle a vécu en France dix ans avant d'aller vers l'Amérique. La jeune fille de Kaolack a donc été une migrante à partir de dix-sept ans.

– En quoi avez-vous étudié ?

– J'ai fait une maîtrise en Relations et Échanges internationaux puis un MBA en Commerce international option Ingénierie d'Affaires internationales en France. J'ai suivi des cours de maîtrise en développement international et action humanitaire à l'université Laval de Québec.

Madame Astou m'a confié que ce qui l'avait sauvée c'est d'être restée ouverte, d'écouter, de regarder, de prendre des conseils, d'accueillir le nouveau, tout en ne démordant pas d'avancer.

- Et avancer, qu'est-ce que cela voulait dire?
- Ça voulait dire me rapprocher du plan que Dieu a pour moi, pour nous, sur la Terre.
- Mais, comment faites-vous pour savoir que c'est la Volonté de Dieu?
- C'est le moment de prière quand je sens que mon petit ego s'évanouit pour laisser la place à Dieu. Alors, quelque chose s'ouvre, une joie arrive, me soulève et me soutient. J'éprouve une grande paix et un lien de solidarité avec les autres humains.

Madame Astou n'avait pas terminé cette phrase que le haut-parleur de la petite mosquée en face de chez elle s'est mis à chanter haut et fort, comme il le fait tous les jours à partir de cinq heures le matin.

- C'est grâce à UPA DI si j'ai pu réaliser le rêve de revenir dans mon pays et d'essayer d'être utile pour le développement.
- Vous dites vouloir mettre la main à la pâte pour le développement des villages. À quoi ressemblerait un village développé?
- Oh la la! Ce serait un village où les gens pourraient continuer à vivre simplement, mais avec les commodités de base comme l'électricité, l'eau potable, une pharmacie adéquate, une école, un petit hôpital propre, une route correcte pour aller à la ville.
- Voudriez-vous que le fameux village ressemble à ceux du Québec ou de la France?
- Je ne crois pas que l'Afrique doive copier l'Amérique ou l'Europe. Il faut que l'on reste Africain.
- Que voulez-vous dire?

- Je veux dire que la culture est importante. Cela ne signifie pas que tout est bon ici. Par exemple, comme dans toute société, il y a de la mesquinerie et de la jalousie. Il faut améliorer le sort réservé aux femmes, aux jeunes filles, aux petits mendiants qui courent les rues.
- Alors, qu'est-ce qui serait à conserver de la culture sénégalaise?
- Vous savez, c'est difficile à dire : le sens de la famille, le fait que le Sénégalais ne se définit pas comme un individu séparé de sa communauté. D'ailleurs, là-dessus, ça commence à changer avec l'influence d'internet. Ça m'inquiète un peu.
- Pensez-vous que le monde paysan peut être une force d'avenir?
- Ça n'a pas toujours l'air de ça. On dirait parfois que c'est un monde pris dans le passé et figé. Je crois sincèrement que c'est en train de changer.

Disant cela, les yeux de madame Astou ont rôdé tout autour de la pièce. Elle a souri. Puis, elle m'a dit qu'il fallait avoir une grande patience, comparable à celle des paysans avec leur terre.

- Diriez-vous que vous vivez parfois la frustration d'une femme moderne qui, en même temps, tient à la tradition?
- La tradition à conserver, c'est le courage des femmes. Leur hospitalité, leur simplicité. J'en rencontre régulièrement qui ne sont pas du tout ébranlées par les pressions du monde moderne. Ce sont des modèles pour moi.
- Votre séjour de coopérante se termine bientôt. Vous allez retourner au Canada. Que va-t-il se passer ici après votre départ?

– Pour dire vrai, c'est ma hantise. J'en ai parlé aux jeunes et aux femmes. À peu près tout le monde m'a dit : « Ah ! Tu nous laisses tomber ! » J'ai été troublée. On dirait quelquefois que leur proactivité doit provenir de l'extérieur, que le moteur du changement n'est pas au-dedans d'elles. Et, pourtant, elles travaillent si fort. Je ne sais pas...

C'étaient des phénomènes réels qui étaient dits ici ; vrais, mais comme insaisissables. Cela lui apparaissait même étrange. Elle était une femme de cette culture et elle ne la comprenait pas toujours. De ces points aveugles, elle n'était pas blessée, pas perdue, pas découragée. Elle était assise près d'une couverture brodée de mille couleurs entremêlées. Selon elle, le chemin vers la vérité était ainsi : une grande broderie à tisser avec les fils d'une vérité voilée.

Silences sacrés

*Les femmes,
ces raconteuses d'éternité.*

Boubacar Boris Diop

Le soleil nous épiait par la fenêtre ouverte. Il faisait 38 °C, mais l'air était sec. J'étais au CIFA, le *Centre interprofessionnel de Formation aux Métiers de l'Agriculture* à quelque cinquante kilomètres de Saint-Louis. L'homme devant moi, monsieur El Hadji, le directeur, m'a souhaité la bienvenue. La secrétaire administrative, madame Diatou, semblait vivre une fatigue paludéenne.

Le paludisme, on le sait, n'offre pas d'option de divertissement. Il est, il épuise et il tue s'il n'est pas traité à temps. Il a assassiné quelque 445 000 terriens l'an dernier. Madame Diatou a dû lire dans mes yeux inquiets, car elle est revenue lentement vers moi : « Ne vous inquiétez pas, ce n'est pas le palu. »

La formation était pour monsieur El Hadji un destin extraordinaire qui l'avait porté tout au long des trente dernières années. La formation, elle avait fait l'amour avec lui en quelque sorte presque jour et nuit. La formation, elle avait donné du corps à sa vie et un peu de ventre. « Ma mission, m'a-t-il confié, c'est d'être à la besogne pour faire avancer le développement. »

– Mais que voulez-vous dire par « faire avancer le développement » ?

Avec de grands yeux perçants, il m'a regardé. Une lumière a habité son regard. Je l'ai vu entrer en état de joie.

– Je le fais, nous le faisons, pour améliorer le sort des paysans et de l'agriculture qui nous nourrissent. Je le fais pour que nous, les Sénégalais, nous soyons plus autonomes. Je le fais par passion.

Cette dernière phrase, il l'a dite les bras élevés vers là-bas, vers un ailleurs, un lointain.

- Notre culture nous a appris à souffrir et à mourir. Maintenant, on veut vivre sans le fardeau trop lourd du travail, sans la misère qui vient avec.

Au fil de notre échange, je me suis rendu compte que monsieur El Hadji était un peu comme Samba Diallo dans *L'aventure ambiguë*. Il avait le désir de moderniser sans trop entacher ses racines africaines.

- Mais qu'est-ce que moderniser peut bien vouloir dire?
- Moderniser, ça veut dire mécaniser les méthodes de travail. Ça veut dire augmenter le rendement afin d'avoir plus d'argent pour la famille. Ça veut dire être plus professionnel dans la vente collective de nos produits. Ça veut dire alléger les tâches pour les femmes particulièrement. Ça veut dire être plus à l'abri, un peu plus dans le confort, dans les maisons.
- N'avez-vous pas peur que, par la technique importée, les valeurs de l'Occident s'immiscent en vous et vous fassent perdre vos racines?

À ce moment précis, j'ai vraiment eu l'impression non pas de relire un chapitre de *L'aventure ambiguë*, mais de le vivre en direct. J'ai sorti le roman de mon sac et je lui en ai fait la lecture :

« Il arrive que nous soyons capturés au bout de notre itinéraire, vaincus par notre aventure même. Il nous apparaît soudain que, tout au long de notre cheminement, nous n'avons pas cessé de nous métamorphoser, et que nous voilà devenus autres. »

Monsieur El Hadji s'est dit bien conscient des risques de l'entreprise, mais il portait en lui une profonde confiance.

- Ce n'est pas simple, mais je ne crois pas qu'on va se faire avaler. Conserver nos racines, ce n'est pas quelque chose de nostalgique pour retenir le passé à tout prix. Ça veut dire être capable d'emprunter de bonnes choses aux Européens sans perdre notre dignité et notre foi. Ça veut dire ne pas suivre aveuglément les rêves produits par d'autres. Ça veut dire nous regarder en face tels que nous sommes. Ça veut dire ne pas jeter Dieu par-dessus bord parce qu'on a un tracteur et un cellulaire. Et, de toute façon, le monde paysan n'a pas le choix s'il veut survivre au cœur de la mondialisation et des changements climatiques.
- Pourriez-vous me donner un exemple?
- Il faut augmenter les rendements pour arriver à l'auto-suffisance alimentaire. Le monde économique nous dit qu'il faut mettre des engrais chimiques pour que le riz pousse plus vite et en plus grande quantité. Moi, je le dis, la terre de la Vallée du fleuve ne peut plus suivre ce modèle. Elle est malade. Elle s'appauvrit. Elle a besoin de fumier pour se nourrir.

Sur le coup, monsieur El Hadji s'est levé. Il a marché l'air pensif, penseur. Il a soupiré. Quelque chose fouettait ses traits.

- Ce n'est pas facile à dire, mais on va pleurer bientôt si on ne fait rien. On va pleurer de voir les jeunes quitter pour la ville. C'est clair, il n'y a plus suffisamment de place à Dakar pour les paysans et tout le reste.

Sa voix était étouffée comme si sa lucidité le faisait chanceler. Dans ses yeux tristes, j'ai aperçu une peinture paysanne tragique. J'y ai vu des champs vides, vidés d'humains. J'y ai vu des jeunes en ville aux yeux en drames. Il a baissé la tête. Il a inspiré longuement. Le moment a saturé l'air. Alors, il s'est ressaisi d'un tour de main.

– Vous allez voir, on est de vrais développeurs. On ne s'endormira pas devant nos écrans d'ordinateur.

En lui, il n'y avait plus seulement la lumière matinale, mais une autre provenant d'un lieu plus profond, c'était l'engagement au service d'autrui.

– L'engagement au service d'autrui, ce n'est pas payant. Notre salaire, c'est la dignité. Notre défi: bâtir de nouveaux possibles.

On a cogné légèrement à la porte. C'était madame Diatou avec un sourire. J'en ai été heureux. Monsieur El Hadji devait partir pour une autre rencontre.

Dehors, soufflait un vent poussiéreux et, en dépit de tout le bruit et de la terre sableuse qui paraissait sans vie, j'ai marché heureux le long de la route. Les pieds brûlants, j'ai hélé un bus, empli de travailleuses agricoles fatiguées. Cent Francs CFA (20 cents) pour vingt kilomètres. Elles revenaient des champs de tomates et d'oignons. Des paupières lourdes, des gorges sèches, un manque de salive, un grand silence docile, des vies tissées à ne pas lâcher. Puis, il y a eu un court éclairci dans le regard de l'une d'elles plus jeune. Elle était un visage avec des mots naissant sur ses lèvres. Je l'ai saluée *Salam Aleykum* et elle a balbutié *Aleykum Salam*.

Ses traits étaient timides. Il y avait un duvet sur ses lèvres sèches. Il y avait une vie fatiguée dans ses yeux noisette. Nous nous sommes souri discrètement. J'ai tourné délicatement la tête et ai regardé par la fenêtre sans vitre. Il y avait là des couleurs: l'ocre se mélangeant au brunâtre, le vert du riz se penchant vers son avenir éphémère, prêt à être cueilli, demain peut-être. Ma tête est revenue dans la carlingue, mais le regard farouche de la jeune femme s'était volatilisé aussi mystérieux qu'une violette africaine qui aurait poussé dans le désert. Ses mains sculptées par le travail au champ égrenaient un chapelet. Les femmes se sont envolées une à une du bus, mangées par le paysage.

J'ai sorti mon calepin, conscient que l'Afrique étendait sur moi ses puissants tentacules. Tout a commencé à se tracer par bribes. Cela a été d'abord une image, celle de femmes pliées en deux en faisant des mouvements lents dans les champs de tomates et d'oignons; puis des sonorités, celles de l'eau du fleuve Sénégal s'éreintant à irriguer les canaux pour le riz; puis des odeurs, celles des égouts à ciel ouvert; puis de la musique, celle du vent provoquant un effet d'effacement sur tous les panneaux routiers.

Il ne restait que deux kilomètres de poussière à parcourir. On pouvait entendre les haut-parleurs de la mosquée appelant à la prière. Le long de la route, des femmes se hâtaient lentement avec du linge propre dans un plat en équilibre sur leur tête. Je serais demeuré ainsi une éternité ou deux pour prendre le temps de les peindre, mais le destin s'est chargé de me ramener sur Terre, car c'était bien dans ce monde-ci que tout se jouait. L'aide-chauffeur a fait claquer sa main sur la carlingue pour m'inviter à disparaître.

Ce tableau, je l'aurais intitulé *Silences sacrés*. Des ombres féminines clouées à la terre ocre. Dans leurs yeux bruns et noirs foncés, le feu orange d'un soupir pour se frayer un passage vers les parcelles d'une plus grande humanité.

La stratégie de la libellule

*Faire appel à ce qui sollicite
notre intelligence et notre sensibilité
au mystère qui nous entoure.*

Joseph Conrad

Nous étions debout et nous avions perdu le sens du temps et de l'espace tellement la conversation nous avait pris joyeusement en otage. Monsieur Insa est grand et grisonnant. Il a les traits de Gandhi. Un front étroit et allongé. Un nez pointu. Il y avait quelque chose d'initiatique juste à l'écouter. Il venait de prendre sa retraite, mais j'ai constaté bien vite qu'il n'avait pas du tout battu en retraite. Dans sa voix, il y avait un déploiement lucide de mots dessinant sa posture dans sa vie privée et publique.

- Le mot clé pour moi, c'est *la stratégie de la libellule*. Lorsque la libellule est confrontée à un obstacle, son premier mouvement consiste à s'adapter, à changer d'axe.
- Est-ce que cela peut s'appliquer à l'agriculture et aux paysans?
- Là où il y a agriculture, il y a toujours l'urgente question d'aujourd'hui pour manger, mais il faut envisager les incontournables demain et après-demain. Le moyen terme et le long terme quoi! Les libellules que nous sommes se doivent d'envisager tout ça en même temps.
- Pouvez-vous me donner un exemple?
- Prenez le cas du rendement des sols. C'est clair qu'il faut mettre la terre en valeur, augmenter le rendement, mécaniser, mieux gérer, si on veut arriver à l'auto-suffisance alimentaire. Ce que la libellule me dit, c'est: « Attention ! Ne ruine pas ce qui te nourrit et te nourrira. »

Alors, il faut mettre un plan d'action en place pour bien analyser l'état actuel des sols. Suite à cela, il faudra faire une programmation culturelle. Est-ce que vous savez que les paysans fonctionnent encore avec les données de 1988? Pas besoin de vous dire que la libellule en moi souffre devant ce spectacle. Ce n'est pas comme ça qu'on va optimiser notre agriculture et la rentabiliser.

Il faut dire que l'homme qui était devant moi connaissait bien l'agriculture. Il avait été au cœur des grandes transformations agricoles sénégalaises depuis plus de 35 ans : 15 ans, directeur à la SAED (*Société d'aménagement et d'exploitation des terres du Delta*); et 21 ans, directeur au CIFA (*Centre interprofessionnel de Formation aux Métiers de l'Agriculture*). Les rayons du soleil nous inondaient.

– Et si on allait à ma maison, juste à côté.

– Avec plaisir.

La pièce peinte blanche était fraîche. Sur le mur était accrochée une grande affiche sur laquelle étaient tracés des caractères arabes.

– Cela signifie «Allah est le glorieux», de m'expliquer monsieur Insa.

– Quel sens cela a-t-il pour vous?

– J'avoue que mon Tout est spirituel. Cette Lumière réjouit ma vie. L'Islam, pour moi, c'est la *stratégie de la libellule* à chaque instant. Comme la libellule, je cherche l'équilibre face aux différents axes de la vie économique, sociale et spirituelle.

– D'où vous vient cette motivation profonde?

À ce moment précis, l'eau a inondé ses yeux. Il était ému. Il m'a regardé sans cacher son émoi.

- Vous savez, mes parents m’ont honoré depuis mon enfance. Ils m’ont toujours apporté du soutien. Ils m’ont envoyé à l’école coranique puis à l’école française. Ils m’ont forgé. Tout ça m’a construit. C’est une bénédiction de les avoir eus.
- En somme, pourrait-on dire que vous êtes un Samba Diallo de *L’aventure ambiguë* qui sort grandi de toute cette expérience, de l’école coranique jusqu’à vos études aux États-Unis?
- Je peux dire humblement oui.
- Avez-vous des doutes quelquefois?
- Oui, ça me taraude parfois, peut-être un peu comme Samba Diallo quand il est entré en contact avec la science occidentale. Je suis un homme rationnel. Dans le quotidien, mes analyses et mes prises de position se doivent d’être logiques et cohérentes. Or, la prière prend un autre chemin et nécessite la concentration de la pensée et des énergies du cœur vers Dieu seul. Ce n’est pas toujours facile.
- Vous avez travaillé au développement de la paysannerie toute votre vie. Qu’est-ce que cela a voulu dire?
- D’abord, selon moi, développement ne veut pas dire occidentalisation. J’ai travaillé toute mon existence à améliorer le bien-être de la population rurale. Je ne voudrais pas que l’on emprunte aux pays du Nord leur rapport quotidien à la vie, leur notion de bonheur individuel et la prépondérance du matériel. Une fois cela dit, je vois une coexistence pacifique entre notre développement et l’occidentalisation.
- Pouvez-vous me donner un autre exemple en agriculture?

- On oppose souvent l'exploitation familiale et l'agro-business. Pour moi, il n'y a pas là péril en la demeure. C'est un exemple de possible combinaison harmonieuse; mais pour cela, il faudrait un réel encadrement. Il faudrait une politique qui reconnaît les deux modèles en s'assurant que l'environnement soit bien respecté de la part des industriels. Du côté de l'exploitation familiale, il faudrait assurer des revenus adéquats pour que cela donne aux paysans un cadre de vie digne dans une agriculture qui dure et qui attire les jeunes.
- Il y a des gens qui réfléchissent à l'avenir du Sénégal et pour qui la classe paysanne est une lourdeur faisant partie du passé. Qu'est-ce que vous en pensez?
- Je crois que certains intellectuels ont une représentation archaïque de la paysannerie. Il faudrait qu'ils se rapprochent de l'agriculture et des personnes qui la font. Avec l'encadrement et les formations, le monde paysan pense, agit et devient de plus en plus une force motrice de la société. Un des plus beaux exemples, c'est LSGT (*Les Savoirs des gens de la terre*) que nous avons mis en œuvre et expérimenté avec notre partenaire canadien, UPA DI. Avec eux, il y a eu vraiment des atomes crochus. Là, on est sorti des schémas de rattrapage développé/sous-développé. On s'est donné les conditions pour cheminer vraiment ensemble d'organisation à organisation. C'était et c'est encore de la bilatérité profonde.
- En quoi cela peut-il aider le monde paysan?
- LSGT, c'est plus qu'une approche participative. C'est une démarche, j'ose le dire, transcendante. On prend conscience ensemble qu'on est sur sa parcelle, dans son village, dans son pays, dans le monde. On est tous citoyens du monde, du même monde.

À cet instant, j'ai vu que son regard me faisait signe vers un de ses rêves qui est devenu insistant sur ses lèvres.

- Saviez-vous que j'ai commencé un doctorat sur l'expérience LSGT.
- Wow! Est-ce que c'est avancé?
- J'ai mon canevas, mes notes de recherche, mes hypothèses.
- Et puis?
- Vous savez, ici au Sénégal, on est happé par le quotidien. Alors, tout ça est suspendu à la grâce de Dieu. Pas besoin de vous dire que les ailes de la libellule remuent en moi.

Sur ce, monsieur Insa s'est levé et a regardé encore et encore le vent qui avait l'air de s'enfuir au loin avec son projet. Sans que ce soit honteux, j'ai vu un regret monter en ses yeux. Entêté et souple comme la libellule, il m'a avoué qu'il aurait aimé apporter une dernière offrande à la Terre et aux paysans avant de quitter ce Monde.

Éviter les embouteillages

*Parce que la terre est aussi une histoire
d'amour et de résurrection.*

Ernest Pépin

Une femme paysanne n'était pas tout à fait à l'aise. Elle a balbutié : « Vous savez, ce qui est important pour nous n'est rien pour vous. » Puis, elle a baissé la tête sans s'éloigner. Cette dame se nomme madame Manga. À sa maison, j'avais été accueilli par son mari, monsieur Momar, qui était chauve et avait deux épouses. Il faisait encore jour. Dans la case, j'avais eu l'impression d'entrer dans une nuit où nous devenions tous des êtres ombrés. Nous nous étions serré la main droite. Il avait souri.

Madame Manga, son mari et moi avons partagé le thé. L'air était torride. Tout était asséché, sec partout. Il faut dire que c'était un village de pierre et de ciment, créé de toute pièce dans les années 1960 suivant l'Indépendance. Des milliers de familles paysannes avaient migré vers le nord en espérant une meilleure vie dans la culture du riz. Au près d'eux, j'ai appris qu'ils avaient doublé leur production rizicole depuis dix ans afin de contribuer à la souveraineté alimentaire du pays. Au près d'eux, j'ai su qu'ils étaient prêts à se sacrifier pour que leurs quatre enfants aillent aux études à Saint-Louis, à Thiès ou à Dakar. Au près d'eux, j'ai senti qu'ils étaient bien tristes que personne ne veuille prendre la relève. « C'est trop difficile et c'est trop incertain », m'a expliqué monsieur Momar.

Un parfum délicieux provenant de la cuisine a envahi la place. Puis, ç'a été le moment de la prière. Ce moment a créé une atmosphère particulière pour la discussion qui a suivi. Tout s'est passé comme si la prière avait éliminé toute distraction qui pourrait faire croire à l'existence d'une autre

réalité que Dieu. Une image s'est imposée à moi. Cette scène était mystique. Les yeux de Madame Manga étaient tissés de flammes et c'était ce feu qui la guidait pour participer au développement des mini-rizeries, gérées par des femmes. Avec un sourire, monsieur Momar m'a avoué s'être habitué à ce que son épouse aille « bricoler ailleurs ». Madame Manga a simplement souri, sa voix s'étant retirée de sa bouche et sa bouche s'étant rétractée dans son cœur et son cœur s'étant retranché dans son regard. Il ne lui est resté que deux yeux ardents pour me souhaiter « bonne route ».

Sur le chemin du retour, j'attendais tranquillement un bus. Il n'avait pas plu depuis longtemps et un paysan chantait la gloire des nuages à venir. J'avais les mains pleines d'heures et de minutes et de secondes et de plus rien qui compte. Quelle surprise cela a été d'entendre la voix d'un non-musulman.

- Moi, c'est Didier. Vous, c'est comment le Blanc?
- Moi, c'est Serge. Vous portez un nom chrétien?
- Oui, on n'est pas nombreux, mais on est là. Vous allez où?
- À Saint-Louis.
- Moi aussi. On va aller ensemble. Vous savez, les chrétiens, c'est 5% du Sénégal. Dans le village, on est six. C'est pour ça que je vais à Saint-Louis, pour la messe du dimanche. Vous savez, Saint-Louis n'est pas un saint musulman, c'est un saint catholique.
- Comment ça se passe avec les musulmans? lui ai-je demandé.

– Pas de problèmes. On n'est pas nombreux et on évite les embouteillages. Parfois, il y a de la méfiance, mais on gère. Je ne sais pas si vous êtes au courant, mais de toute manière, il n'y a qu'un seul Dieu. Alors, pourquoi se chamailler?

Monsieur Didier m'a expliqué qu'en fait Jésus était un maître d'initiation au même titre que ses Ancêtres.

– C'était un magicien de l'âme. Sa force rentre en nous et nous libère avec l'Amour. Avec lui en nous, c'est fini l'Afrique des fatalités, Alléluia!

L'eau du fleuve Sénégal coulait tout proche. Les nuages étaient pulvérisés. Le soleil finissait sa tâche d'assécher la terre. On récoltait du riz au loin sur des parcelles traversées par d'étroits chemins. Près de l'église, des femmes se préparaient à la messe en tissant. En sortant du bus, monsieur Didier m'a invité à aller prier avec eux. Il était entouré à la fois d'un halo de terre et d'un halo de mystère. J'y suis allé avec joie. Tout était en wolof. On a chanté.

Au sortir de l'église, il m'a invité chaleureusement à venir dans son village pour voir ses parcelles, ses trois chèvres, ses deux épouses et ses sept enfants. Tout cela était déjà une sublime peinture dans laquelle un peintre n'avait pas à hésiter entre une foi et une autre fois.

De petits hommes troués

*Dans ces vies
où la souffrance s'affaire,
cela devient un murmure,
un cri, des larmes.*

Philippe Jaccottet

De jeunes garçons mendiaient. Ils tendaient la main, froidement. Me montraient leur bol de plastique. Ils me regardaient avec de grands yeux. Les gens tout autour passaient leur chemin. Devais-je donner quelque chose? On m'a dit que cela encourageait la mendicité et la passivité. On m'a expliqué que cela enrichissait certains marabouts malhonnêtes. Ne devais-je rien donner? Je me sentais mal à l'aise, le cœur chaviré. Au bout du compte, que j'aie donné ou pas, les enfants s'en allaient, traversant la rue vers une autre rue avec des yeux brouillés et creux, des nez morveux, des lèvres asséchées, des chairs maigres et blanchies par la faim et par la poussière.

On appelle ces enfants déguenillés des *talibés*, des enfants de la rue. Dans la petite ville agricole où j'étais, la plupart d'entre eux provenaient de familles paysannes pauvres. Ils avaient été envoyés chez un marabout dès l'âge de quatre ou cinq ans. Mais pourquoi donc? D'une part, certains m'ont dit que, la plupart du temps, c'était pour des raisons matérielles et financières. D'autre part, certains autres ont ajouté que la motivation religieuse était aussi très importante. On veut que son enfant reçoive une éducation coranique. Quelques-uns ont affirmé que c'était plutôt une fuite des parents devant leurs responsabilités. Plusieurs ont insisté pour dire que c'était l'œuvre de marabouts sans scrupules. Une chose est certaine: ce n'était pas un petit phénomène local. À la radio, j'ai entendu un journaliste affirmer qu'il y avait 90 000 *talibés* rien qu'à Dakar, la capitale.

À mes yeux, les mains tendues, les visages de poussière, les grands yeux vidés, c'était de la souffrance inacceptable. J'ai voulu pousser plus loin ma recherche. Or, j'ai pu rencontrer un marabout. Il m'a fait voir son angle de vue.

- Mendier tôt dans la vie, c'est un moyen pour se rapprocher le plus possible du parcours du Prophète.
- Mais ils sont si jeunes et c'est si dur, lui ai-je rétorqué.
- Justement, il faut prendre l'enfant quand il est encore pur.
- Où vivent-ils? Comment vivent-ils?
- Aller à l'école coranique, ce n'est pas comme aller à l'école française qui ne fait que remplir la tête. C'est une façon de se tenir dans la vie, pour toute la vie.
- À quoi ressemble une de leurs journées?
- Ils se lèvent à 5 h pour la prière. Ensuite, c'est l'étude des sourates jusqu'à 8 h. Puis, ils doivent aller chercher leur petit déjeuner et leur déjeuner. Ils reviennent à 14 h pour l'étude du Coran. À 16 h, ils retournent mendier. Leur journée est cadencée par la prière, la quête de nourriture et l'étude.

Ce n'était pas l'écho d'une pratique longtemps disparue que j'entendais. C'était au présent du XXI^e siècle. Et, j'étais conscient qu'on ne mendiait pas davantage au Sénégal qu'en République démocratique du Congo ou qu'en Haïti ou qu'au Pérou. Ce qui m'est apparu singulier ici, c'est que cette mendicité était reliée directement au *wakil* du Coran, c'est-à-dire à cette croyance que « Dieu suffit ».

- Cette confiance absolue en Dieu définit l'Islam, m'a expliqué le marabout.
- Pouvez-vous me donner un exemple?

– La confiance doit s’acquérir en pratiquant la patience et l’endurance chaque jour. La parole du Prophète nous dit: «Si vous mettez votre confiance en Dieu comme il convient, IL assurera votre subsistance comme IL le fait pour l’oiseau qui part le matin le ventre creux et qui revient le soir rassasié.»

– Mais monsieur...

Je n’avais pas terminé ma phrase qu’il s’est excusé. Il devait partir. Je ne l’ai plus revu. Toujours est-il que j’étais troublé. J’ai donc poursuivi mon enquête en allant rencontrer un spécialiste des religions.

– Est-ce vrai que la mendicité fait partie de l’héritage spirituel musulman?

– C’est vrai, à l’origine, les enfants mendiaient pour apprendre l’humilité et l’abandon en Dieu; mais ils le font trop souvent aujourd’hui pour le compte d’un marabout qui les exploite. Il faut dire qu’il y a de bons et de mauvais marabouts. Il y a de bonnes et de mauvaises écoles coraniques. Certains prétendent initier les enfants à la culture musulmane en leur apprenant le Coran et la vie en société. Mais, en réalité, ces enfants évoluent dans des conditions déplorables.

Sur le chemin du retour, cela ne m’a pas été moins pénible de ressentir la présence de ces petits hommes troués tout autour de moi. Je leur ai donné un croûton de pain, une banane à séparer en deux ou en trois. Marchant lentement, j’ai été rattrapé par monsieur Lamko, un producteur de riz, un colosse, membre du conseil d’administration d’une organisation paysanne.

– Salam Aleykum, monsieur Serge.

– Ah! Aleykum Salam, monsieur Lamko. Où allez-vous comme ça?

- Je viens d’aller conduire mes trois enfants à l’école coranique, là-bas, juste à côté de la mosquée.
- Vous faites cela souvent?
- Trois fois par semaine en charrette. Ma maison est à 5 km d’ici.
- Ce n’est pas trop exigeant?

Là, j’ai senti une force étrange le soulever. C’était plus qu’un plaisir personnel. C’était une lumière radieuse dans son regard. «Une fierté familiale», m’a-t-il dit en souriant. Ses enfants à l’école coranique, c’était LE PONT pour traverser la vie.

- Non, ce n’est jamais trop exigeant! C’est l’école de la vie. C’est l’héritage que je leur donne.

Nous avons continué à marcher, sa grosse main droite tenant ma main gauche. Rien ne nous pressait. La séance coranique devait se terminer dans deux heures. Un *talibé* s’est approché de nous. Monsieur Lamko m’a dit que cela le faisait souffrir de voir ces jeunes exploités. Nos yeux sont devenus humides.

Karl Marx aurait dû lire le Coran

*Une manière d'être
musulmane sans être fatiguée.*

Aminata Ly

Il était devant moi. Ce n'était ni une rumeur ni un mirage. Je pouvais à peine y croire. C'était Samba Diallo. Le plus vrai que vrai. Non pas le personnage de *L'aventure ambiguë*, mais le neveu de Cheikh Hamidou Kane, l'auteur du fameux best-seller.

- Vous savez, on lui a dit à mon oncle: «Tu n'as rien inventé. Tu as parlé de nous, c'est tout; mais tu n'as pas tout dit.»
- Est-ce indiscret de vous demander ce qu'il n'a pas dit?
- Vous savez, il y a dans le réel des choses que l'on ne voit pas, des choses de la vie même plus complexes que la mort!
- Ça devient de plus en plus intéressant!
- C'est ça. Je suis Samba Diallo. Je suis un Samba Diallo parmi tant d'autres. Je suis Peul et je parle le pulaar comme lui. Dans mon enfance, j'ai fait l'école coranique. Puis, je suis allé étudier en Europe en économie et en ingénierie. Puis, la foi en Dieu m'a glissé entre les doigts pendant dix ans. Comme lui, je suis revenu, mais je n'ai pas été tué. Et, il s'est produit quelque chose de mystérieux: j'ai retrouvé la foi en Dieu et dans le monde paysan.

Nous étions assis dans le petit salon multicolore de sa maison tout près de l'université de Saint-Louis. Son garçon Mohamed venait d'arriver de l'école coranique et était rivé au football du téléviseur. Monsieur Samba m'a dit que son

fils parlait trois langues : le pulaar pour conserver et nourrir ses racines, le wolof pour fonctionner au quotidien avec ses amis et le français pour l'école et le futur.

Au retour de ses études en Europe, monsieur Samba avait embrassé le rêve d'une révolution typiquement sénégalaise. Selon lui, il ne fallait pas seulement se satisfaire d'une indépendance chancelante et toujours dépendante du Nord, mais il fallait balayer toutes les formes d'injustice, d'exploitation, d'oppression. « En un mot, m'a-t-il révélé, il fallait s'organiser afin qu'il y ait une radicale transformation. »

- Notre premier président Senghor disait qu'un jour Dakar ressemblerait à Paris. Or, nous, on proclamait : « Non ! Dakar ressemblera à Dakar, une ville africaine ! »
- Pourtant, vous m'avez dit qu'à votre retour d'Europe vous aviez travaillé dans des projets de développement.
- Oui, mais ça, ça dépend de ce qu'on met dans le mot « développement ». Vraiment ! On n'est pas obligé de copier les mauvais côtés des pays dits « développés » : sa pollution, ses maladies, son indifférence, son taux de suicide, sa perte de repères spirituels, sa dépendance au pétrole, son désir d'accumulation matérielle sans fin.
- Vous vous souvenez de la phrase sublime de *L'aventure ambiguë* : « Ce que nous allons gagner vaut-il ce que nous allons perdre ? »
- C'est cela. C'était l'enjeu fondamental de *L'aventure ambiguë*. J'ai la conviction profonde qu'il y a une manière de s'accomplir comme peuple sans passer par une occidentalisation aveugle.
- Alors, à quoi ressemblerait un village développé ?
- Un village développé, ce serait un lieu de vie agréable et simple avec les commodités de base, l'électricité, un peu de mécanisation surtout pour les femmes, des revenus suffisants provenant de la vente des produits

agricoles. En somme, le mieux, ce n'est pas d'avoir la main tendue à attendre l'argent des Blancs. L'argent, les capitaux étrangers, c'est trop l'approche du gouvernement actuel. Ça, c'est dangereux et ça, ça peut vider nos âmes comme c'est si bien raconté dans *L'aventure ambiguë*.

- Avez-vous confiance dans le monde paysan ?
- Absolument ! C'est eux qui nous nourrissent. C'est eux qui sont partout sur le territoire. Il n'y aura pas de changement profond au Sénégal sans eux. Et, c'est pour cette raison que je continue avec passion mon travail de formateur.
- Selon vous, quels sont les grands enjeux actuels ?
- Je pense aux femmes et aux jeunes particulièrement : la propriété foncière. Ils n'ont pas leurs propres parcelles. Je pense aussi au féminin dans son ensemble, à la santé maternelle, à l'accès au crédit. Je pense à l'auto-suffisance alimentaire sans tomber dans l'aveuglement du rendement à tout prix. Oui, la terre semble obéir aux engrais, mais ça ne va faire qu'un temps. Dans l'arachide, dans le riz, les sols sont déjà très malades.
- Est-ce qu'il se fait quelque chose ?
- Bien franchement, il ne se fait pas grand-chose. Encore une fois, les politiques vont changer quand les paysans eux-mêmes, regroupés, vont aller porter leur message d'urgence aux politiciens et faire pression pour qu'on définisse et mette en œuvre une vraie politique de développement agricole durable.
- Comme formateur que proposez-vous ?
- Il faut intensifier la formation, partout. Par exemple, il faudrait vraiment élargir le programme de formation *Les Savoirs des gens de la terre*, sans le charcuter, et

cela dans toutes les filières agricoles du Sénégal. Partir des paysans avec des projets économiques individuels, impliquer des fédérations avec des projets collectifs, faire de la formation citoyenne, écologique ainsi que sur les plaidoyers politiques.

Monsieur Samba s'enflammait. Cela se voyait, l'homme dans la cinquantaine avait encore faim de changements. L'âge et l'expérience lui avaient appris à conjuguer indignation et patience, sans fuite en avant. Sur ce, son épouse, madame Aminata, est entrée : « Salam Aleykum. Aleykum Salam ».

– Vous allez partager le déjeuner avec nous ?

– Avec un grand plaisir.

On a étendu une nappe au sol. On y a placé un grand plat de poulet entouré de riz. Aïcha, leur fille, Mohammed et la cuisinière se sont joints à nous. J'ai alors appris que madame Aminata était conseillère féminine à la SAED (*Société d'aménagement et d'exploitation des terres du Delta*). C'est donc dire qu'on a parlé d'agriculture. « Quelle famille ! », de dire monsieur Samba avec un fier sourire.

– Dites-moi, monsieur Samba, quand vous vous êtes rencontrés Aminata et vous, était-ce dans votre période révolutionnaire athée ?

– Oui.

– Oui, mais il priait quand même un peu de temps en temps, a précisé madame Aminata.

– Oui, c'est vrai. Il m'arrivait d'aller rejoindre les paysans quand ils étaient en prière.

– Qu'est-ce qui s'est passé pour que vous reveniez à l'Islam ?

– J'étais formateur auprès des paysans avec cette conviction que c'était moi, avec mon bagage intellectuel, qui pouvais leur apporter quelque chose. Or, c'est un peu l'inverse qui s'est produit. D'être avec eux, de vivre avec eux et de prier avec eux m'a changé. J'ai vu progressivement une lumière m'habiter qui ne m'a plus quitté. Ma vie est devenue prière. Vous savez, la prière apporte du calme, de la confiance et de la clairvoyance dans nos décisions et dans nos interventions. Elle nous rend solidaires. Vous savez quoi? Karl Marx aurait dû lire le Coran. Il aurait vu que la religion n'est pas un opium du peuple.

J'ai appris alors qu'ils étaient de la confrérie *Tidiane*.

– Est-ce que c'est une confrérie bien différente des *Mourides* dont on entend beaucoup parler au Sénégal?

– Être musulman tidiane, c'est une autre manière d'être musulmane sans être fatiguée, a précisé madame Aminata.

Nous avons achevé de boire le thé. Monsieur Samba est venu me reconduire le long de la route afin que je puisse hélér un bus. Tout près de nous, une charrette, remplie de riz, était tirée par deux ânes et conduite par un paysan avec son portable dans la main droite. Nous l'avons salué, nous nous sommes souri et monsieur Samba m'a dit en écho au vent : « Le Sénégal a vraiment besoin de toutes ses agricultures. »

Ku ne waxtaonak jejenaoyam

*Des êtres en équilibre;
entraînés vers l'avant
et retenus vers l'arrière.*

Marcel Bourdette-Donon

Je me suis senti privilégié qu'ils aient la bonté de m'accorder du temps alors que les sonneries de leur téléphone se croisaient sans cesse. Le trouble s'est effacé un instant de leur visage. Même leurs inquiétudes semblaient calmes. Devant moi, deux hommes branchés sur l'action : l'un, président de l'UGPM (*Union des groupements de producteurs de Mékhé*) et l'autre, son secrétaire général. Les deux avec un bonnet multicolore juché sur le toit de leur tête.

- Qu'est-ce donc qui maintient fort et intact votre engagement? leur ai-je demandé.
- Après ma mort, je voudrais qu'on parle de moi en bien, qu'on dise que j'ai bien dirigé, bien réglé les gros problèmes des producteurs, bien travaillé ensemble, de dire monsieur Falilou, le président.
- C'est pour une haute raison, d'ajouter monsieur NDiakhate, le secrétaire général. Nous sommes en train de construire le paysan de demain, le pays de demain.
- Avez-vous confiance en l'avenir du monde paysan, de l'agriculture familiale?

Là, j'ai aperçu les deux hommes se recueillir dans un silence qui, je crois, cherchait à mettre un peu de clarté et d'ordre dans leurs sentiments. Monsieur NDiakhate a croisé les mains sur son bureau et, avec humilité, a déclaré: « On est obligé d'avoir confiance parce que sinon on se durcit le cœur et on quitte. » Avec un air moqueur et calculateur, monsieur Falilou a répondu : « Moi, j'ai confiance à 55%. »

- Pourquoi 55 %? lui ai-je demandé.
- 55, parce que c'est démocratique. C'est la majorité. C'est le pont qu'on doit traverser pour aller rejoindre la majorité de nos producteurs. 55, parce qu'on ne contrôle pas tout. 55, parce que...

Alors, le président s'est interrompu en souriant. Il est probable, à cet instant, que les téléphones ont jugé que du temps se perdait dans leur agenda. Le président est sorti en s'excusant.

- Dites-moi, monsieur NDiakhate, comment voyez-vous la présence des femmes au sein de l'UGPM?
- C'est fondamental et même si plusieurs hommes ne le disent pas en public, la vision des femmes est incontournable. En wolof, on dit : « Ku ne waxtaonak jējenaoyam » ce qui signifie « Aller réfléchir avec son oreiller ». On n'ose pas dire qu'on va consulter son épouse, mais tout le monde comprend l'image.

Le président est revenu en disant : « On va aboutir, mais c'est pas facile ! » Je constatais bien qu'avec toute la bonne volonté de ces deux hommes de se rendre disponibles, des urgences urgentes urgeaient. Des visages pressés et pourtant souriants apparaissaient dans l'entrebâillure de la porte, les cellulaires sautillaient.

- Voici ma dernière question et vous serez libérés: quels sont les grands dossiers qui vous harcèlent en réunion, au cellulaire et dans les plaidoyers? Faites-moi une liste rapide, si vous voulez.

Ils se sont regardés comme s'ils allaient se consulter. Un gai reflet a traversé leurs yeux :

« Maîtrise de l'eau agricole.

Sécurité foncière.

Investissements structurants (routes, chambres froides, subventions, etc.).

Aménagements pour la relève.

Développement du pompage solaire à tarif réduit.

Bon partenariat avec la coopération internationale qui nous permet d'avoir les avoirs que vous, au Canada, vous recevez par votre État.

Ne pas perdre l'amour pour le travail des champs. »

Ils étaient échauffés et même prêts à continuer. Je les ai remerciés grandement. Ils se sont levés dans un double mouvement, de reconnaissance et d'attention. Leurs regards ont traversé le mien avec un sourire. J'ai pu entendre le chant des insectes dans la cour en bas.

La clef des champs

*Non, nous ne voulons rattraper personne.
Chaque génération doit découvrir sa mission.*

Frantz Fanon

Monsieur Sidy m'a dit qu'il y avait deux grandes affiches collées au mur de sa maison : celle de Frantz Fanon – un leader du mouvement de la négritude – et celle d'un marabout musulman de la confrérie tidiane. Ces deux figures ne sont ni un hasard ni une décoration. Elles l'inspirent chaque jour depuis bientôt quarante ans. Elles sont un mode d'existence.

Monsieur Sidy a maintenant 64 ans. Il est secrétaire général du *Cadre de concertation des producteurs d'arachides* (CCPA) depuis dix ans. Dans la vingtaine, il applaudissait les phrases-chocs de Mao Tse Toung : « Me fondre avec les masses et faire bouger les montagnes. » « En fait, m'a-t-il révélé, je ne pouvais pas imaginer ma vie sans être auprès des paysans, avec les plus démunis. Or, au début de l'Indépendance, cela a pris cette forme. C'était une sorte de marxisme tropicalisé. »

- Est-ce que la situation des paysans a changé depuis ce temps ?
- Oui et non. Oui, parce qu'avec le CCPA, les 14 000 petits producteurs regroupent leur production, font des achats groupés de semences et d'intrants, s'essaient à la petite transformation, développent des lignes de crédits. Non, parce que, encore aujourd'hui, les revenus n'arrivent pas à faire vivre adéquatement les familles. Les producteurs sont fatigués. Les jeunes s'exilent en ville et en Europe.

Ses yeux vifs perçaient l'atmosphère chaude. Il ne parlait pas en l'air. Hier, c'était la promesse d'un monde sans exploitation qui le hélait; aujourd'hui, son espoir est plus discret. Il travaille au bien-être économique et social des populations rurales avec la préoccupation qu'elles ne perdent pas leurs âmes.

- Avez-vous confiance? lui ai-je demandé.
- La pression est forte. Le monde paysan n'a pas à copier les Européens, les Canadiens et les siens qui ont réussi financièrement. Par exemple, quand je retourne dans mon village natal, les gens ne veulent pas me servir leurs céréales. Ils cherchent des repas que l'on sert en ville et qui sont le symbole de la réussite sociale.
- Cela me fait penser à la phrase de Edward Saïd disant, je le cite de mémoire: «Avoir été colonisé est un destin aux résultats durables.»
- Absolument. On ne s'en sort pas si facilement. Et, pourtant, j'ai la conviction profonde que les paysans représentent une force motrice pour l'avenir d'un Sénégal émergent.
- Que voulez-vous dire par «Sénégal émergent»?
- Pour dire vrai, je n'aime pas cette expression. Elle donne l'impression qu'auparavant nous n'existions pas, que nous ne faisons pas partie de l'Histoire de l'humanité, n'étant que des sous-développés. La question, en fait, c'est: on émerge de quoi? Vers où? Vers quoi? J'ai la conviction profonde qu'on risque de perdre la Terre et nos terres si émerger veut dire aller les yeux fermés vers l'agrobusiness, les autoroutes, la pauvreté accélérée des villes, la délinquance des jeunes, etc.

- Avez-vous confiance?
- Oui, mais, il faut le dire, il n’y a plus de modèles clés en main comme on pouvait le penser il y a quarante ans.
- Cela vous inquiète, cela vous rassure?
- Ça appelle notre créativité individuelle et collective pour inventer une vie plus juste et davantage en harmonie avec la terre.

Monsieur Sidy s’est levé et j’ai cru entendre une sourate du Coran disant: «Lève-toi et va aussi longtemps que ton sang t’est donné pour créer de la justice et de la beauté.»

Je suis blindé

*Le paysan rentrant
d'une journée de travail
ne se pose pas la question
de savoir s'il est développé,
émergent, où s'il appartient
à un pays avancé ou pas.*

Felwine Sarr

- Et je l'ai vu là-bas au fond de la vaste plaine.
À chaque coup de daba, il suait toujours courbé devant
la graine à enfouir avant la prochaine pluie.
Pluie qui souvent arrive alors qu'il n'avait pas encore semé.
Pluie qui souvent n'arrive pas...

J'étais estomaqué. Monsieur Hamidou, le président du CCPA (*Cadre de concertation des producteurs d'arachides*) depuis trois ans, était là, assis, les grosses mains en l'air, mimant le travail du paysan en récitant un texte appris par cœur.

- Mais vraiment, monsieur Hamidou, d'où vous viennent toutes ces phrases?
- Je les ai apprises à l'école. C'est du livre *Aube africaine* du Malien Keita Fodeba. Ces mots me font tellement penser aux changements climatiques d'aujourd'hui.

Et là, l'homme de presque deux mètres et de 130 kilos a baissé la tête en murmurant: «Cela me fait souffrir pour l'avenir. Pour l'avenir des sols, pour l'avenir des jeunes.»

- Au CCPA, est-ce qu'il se fait quelque chose par rapport à la pauvreté du sol?
- On a commencé à faire la rotation des cultures entre le mil et l'arachide. On fait de la formation sur la gestion communautaire des ressources naturelles avec le programme LSGT. Il y a quelques expériences d'agroécologie.

- Et les jeunes dans tout ça ?
 - Au CCPA, il y a 14 000 producteurs d’arachides. La grande majorité, à peu près 70%, est composée de petits producteurs cultivant sur deux à cinq hectares. Leurs revenus ne sont pas encore suffisants pour nourrir la famille. Les jeunes ne sont pas très attirés. Ils veulent une vie meilleure que celle de leur père.
 - Qu’allez-vous faire devant cette situation ?
 - C’est certain que si les jeunes ne restent pas au village, l’agrobusiness va prendre toute la place et cela va être une catastrophe pour le Sénégal. Il faut montrer aux jeunes que ça vaut le coup de rester. Il faut donc augmenter les revenus, diversifier les productions (riz, mil, maïs), faire la promotion de l’autoconsommation, c’est-à-dire consommer ce qu’on produit. De plus, il faut faire des pressions politiques pour que seulement le surplus de l’huile d’arachide soit exporté.
 - Y a-t-il des jeunes au CCPA ?
 - Ah ! J’ai oublié de dire que nous avons mis sur pied le *Collège des jeunes* qui est très actif. Ces filles et ces garçons participent aux réunions de notre conseil d’administration. Ils sont partie prenante du présent et de l’avenir.
 - Ont-ils apporté quelque chose de particulier à vos discussions ?
 - Oui ! Le problème fondamental du foncier et de l’environnement. On bosse là-dessus. C’est pas simple !
- Ce n’était déjà plus le jour et pas encore la nuit. On pouvait voir le poids du monde paysan sur ses larges épaules. Et, pourtant, monsieur Hamidou gardait le sourire.
- Je suis blindé, m’a-t-il dit.

- Que voulez-vous dire par là?
- D’abord, je ne suis pas seul. Comme président, mes mots clés sont : coaching et gestion collégiale. Regardez à ma porte, il n’y a pas de clef. C’est le bureau de tout le monde. Le CCPA est une organisation extraordinaire. On s’épaule.
- Que voudriez-vous avoir réalisé à la fin de votre mandat?
- Je voudrais que nous ayons réalisé des projets structurants comme l’électrification des villages d’ici 2025. Il n’y a même pas 25% des villages qui ont l’électricité et avoir l’électricité, c’est le prérequis pour l’accès à l’eau potable, la santé, les écoles, le travail, etc. Je voudrais aussi que nous soyons propriétaires de notre siège comme symbole de notre autonomie organisationnelle et financière.

J’avais devant moi un homme inspiré et confiant qui n’attendait pas que le soleil ou le gouvernement ou les bailleurs de fonds agissent à sa place. À l’extérieur, des rumeurs de voitures et de motos montaient en grade. Des hurlements de chiens aussi. Il fallait partir avant la nuit. On aurait dit que monsieur Hamidou avait réduit sa main pour me la donner chaleureusement. Nous avons marché ensemble et il m’a dit : « Il ne faudrait pas nous injurier nous-mêmes. Il ne faut surtout pas que les paysans deviennent des entrepreneurs industriels. »

Le tic-tac tactique

*On ne peut pas prendre le risque
de faire disparaître
bon nombre d'agricultures
alors que chaque pays a besoin
de toutes ses agricultures.*

Edgard Pisani

C'était un matin d'été en buée tout près de l'océan Atlantique. Une légère brume se cherchait un lieu pour s'endormir. Des hangars avaient le ventre plein d'arachides. L'escalier pour se rendre au bureau de monsieur Ibrahima grinçait sous mes pieds à chaque pas. Disons-le tout de suite, ce monsieur est un gros producteur et transformateur d'arachides. « C'est de la grosse business », m'a-t-il déclaré après une minute de discussion.

- C'est le défi des petits producteurs aujourd'hui. Ça doit devenir un business à petite échelle pour eux, sinon ils vont mourir et ça va être terrible pour le Sénégal.
- Pourquoi dites-vous cela ?
- Parce que le Sénégal a besoin de tous les types d'agriculture pour devenir un pays équilibré entre les villes et les villages, partout sur le territoire. Il faut que les paysans deviennent des paysans modernes. Pas seulement être vus comme des machines à produire, mais capables de faire de la transformation et de commercialiser.

Monsieur Ibrahima jetait un coup d'œil à sa montre presque chaque minute. Il me l'avait dit, son temps était compté. Sa secrétaire entra et sortait sans arrêt. Il a posé ses mains sur la table et j'ai posé ma dernière question.

- Vous avez été le premier président du CCPA (*Cadre de concertation des producteurs d'arachides*) ?

Cela a déclenché un tsunami de mots dans sa bouche. Sa montre n'existait plus. La secrétaire a ralenti ses pas.

- Moi personnellement, je n'ai pas eu besoin du CCPA, mais sa création était nécessaire pour le citoyen sénégalais que je suis. Il faut équilibrer les choses socialement. Il faut que les paysans voient concrètement qu'ils sauvent de l'argent avec le CCPA. Et puis, il y a les jeunes qui sont allés à la ville pour étudier et pour avoir une meilleure vie que leur père. Ils ne voudront jamais revenir d'où ils se sont enfuis si l'agriculture ne leur permet pas de faire vivre leur famille.

Il a repris son souffle. Sans rire et sans sourire, il a continué en spirale. Il m'a dit avoir horreur des tâtonnements, des rêves qui se leurrent d'illusions: «Chaque paysan doit devenir un homme d'affaires et prendre sa place sur le marché. Cette victoire va être une victoire pour toute la société. L'avenir ne se passera pas seulement dans les villes. La lutte contre la pauvreté n'est pas une question de charité, c'est une logique de justice.»

Il s'est arrêté sec. Sa montre n'avait pas pris de retard. Il m'a fait un premier sourire. Alors, je me suis permis de lui poser une dernière question qui n'a pas été la dernière.

- Si vous alliez rencontrer le président du Sénégal. Que lui diriez-vous?
- Je lui dirais de mettre sur pied des États généraux du monde rural avec tous les intervenants. La priorité numéro 1 serait de développer une politique et pas juste des programmes. Et la priorité numéro 2 serait de donner de véritables moyens financiers pour réaliser cette politique.
- Avez-vous confiance que cela puisse se faire?

– Un peu. Le monde est en explosion. Les changements climatiques, la mondialisation pour le pire et le meilleur. Les pays développés continuent de polluer et l’Afrique paie la note, endosse, souffre. Il y aura bientôt sept milliards d’habitants sur terre. Qui va les nourrir? Comment pourra-t-on vivre en paix? C’est un peu inquiétant tout cela, non?

Il s’est levé d’un seul élan et, une minute plus tard, je descendais l’escalier en même temps qu’un homme la montait. Le soleil s’élevait en grade chaque minute. J’ai sauté dans un taxi collectif en contemplant l’océan.

Une trousse de secours

*J'entends en moi
un grand espoir pour l'avenir.
Un défi de baobab.*

André Du Bouchet

Ce matin-là, il faisait 15 degrés Celsius. « C'est pas pareil pour vous, m'a soufflé Moustapha. Vous êtes habitué au froid, mais nous on grelotte hein ! » Ils étaient une vingtaine. On aurait dit qu'ils étaient une centaine tellement l'énergie vibrait dans la petite salle de formation du CCPA à Kaolack (*Cadre de concertation des producteurs d'arachides*). C'était comme s'ils avaient apporté avec eux l'âme des femmes et des hommes de leur village respectif. Des regards clairs, des sourires jusqu'aux oreilles, des cellulaires qui se fermaient, des mains qui prenaient des notes. Ils s'appelaient Yaci, Binta, Mariana, Nafi, Papa Lahine, Michel, Marie-Josée, etc.

Au gré de la discussion, on a insisté pour dire que c'était important de partager avec respect les opinions de chacun : « Si on ne partage pas, on va pleurer seul, même au Paradis ! » On a éclaté de rire. C'était une formation sur mesure LSGT de cinq jours à propos des communications.

– Quelle est l'image qui vient à votre tête quand vous pensez à la communication ? a demandé l'animateur monsieur Samba.

Plusieurs ont répondu spontanément « le baobab ».

- Mais pourquoi le baobab ?
- Parce que la force du baobab est dans ses racines.
- Est-ce que quelqu'un peut expliquer cette force du baobab ?

- Les racines, on ne les voit pas. Elles sont des milliers et ce sont les plus petites qui nourrissent l'arbre jusqu'à ses feuilles les plus hautes.
- Oui, c'est ça! Le baobab, c'est le pont entre la nourriture du sol et l'énergie du soleil.

À ce moment précis, j'ai pu voir dans leurs regards que cette image de l'entre-deux – ciel et terre – était ancrée en eux plus profondément que je n'aurais cru. Ce n'était pas un rêve enfantin. C'était comme quand on voit naître chaque fois un nouvel enfant avec ses mille cris et ses promesses de vie.

L'animateur a transcrit les principaux mots au tableau qui ont agi comme une mémoire, comme un brasier frais pour ne pas que se perde le feu. Au cœur même de cette flamme, Michel, le formateur québécois, s'est levé en faisant appel à l'imagination : « Ce n'est pas toujours facile de vraiment bien communiquer. Or, je vais vous présenter une trousse de secours. »

Il faut parfois bien peu de choses pour capter l'attention d'un groupe. Une sacoche rouge pleine d'objets hétéroclites a fait le travail. J'ai eu la joyeuse impression d'assister à un spectacle d'un clown du *Cirque du Soleil* faisant surgir des merveilles à partir de presque rien : une fleur pour savoir dire merci et bravo à quelqu'un ; une tétine pour bébé afin de boucher le trou d'une bouche qui veut trop parler ; une tige ouatée pour nettoyer les oreilles et mieux écouter ; un gant blanc pour développer la délicatesse dans les dialogues ; des lunettes roses pour faire l'expérience de voir le monde autrement qu'à l'habitude ; une loupe pour voir de plus près les problèmes ; un miroir pour savoir se regarder en toute franchise ; un pansement pour guérir des plaies subies dans une discussion trop orageuse ; une balle molle à presser pour calmer le stress ; un micro offert aux personnes timides et, enfin, le bâton de la parole qui assure qu'une seule personne à la fois parle.

Malgré le froid matinal, j'ai ressenti que quelque chose de bouillant était en gestation. À peu près toutes les interventions allaient dans le sens de relier les êtres entre eux comme si le vivant humain était né nécessairement solidaire. Là, personne n'attendait un miracle venu des pays nordiques. Là, il y avait vingt producteurs d'arachides, sept femmes et treize hommes, qui échangeaient pour continuer la vie simple et digne sans s'engourdir, sans s'endormir, sans cesser de rêver à haute voix.

Le ressuscité

*Il faut tout démocratiser,
sauf l'ignorance.*

Achille Mbembe

Diourbel, ce n'est plus Dakar et sa fraîcheur; et ce n'est pas encore le sable du désert et sa chaleur suffocante. Dans ses alentours, on y cultive l'arachide, le mil et le niébé sur trois hectares en moyenne.

- C'est clair que ce n'est pas assez pour vivre, de m'expliquer monsieur Abdon, producteur et secrétaire général de la FEGPAB (*Fédération des groupements paysans associés du Baol*). On n'a pas le choix, il nous faut louer d'autres parcelles ou aller chercher du travail ailleurs.

Monsieur Abdon a 47 ans et vit avec une femme et quatre enfants. Il a cessé d'étudier à 22 ans parce qu'il devait prendre en charge toute sa grande famille. Partout autour de lui, on lui disait : « Est-ce que tu vas étudier éternellement avec les chrétiens ? » Oui, monsieur Abdon est chrétien. Il ne regrette rien « du chrétien » comme il dit : « Les frères religieux m'ont donné ce que j'ai d'instruction : la lecture, l'écriture, la prière, être un bon citoyen, patient, honnête, charitable. » C'est suite à cette formation que sa vie de paysan a pris un tournant, en 1993.

- J'ai reçu une formation en agroécologie.
- Qu'avez-vous fait suite à cette formation ?
- Je suis devenu un animateur avec rien pour vivre, car on n'était pas payé. J'ai vu tellement de paysans comme moi qui ne pouvaient pas vraiment se nourrir et nourrir les populations autour. Vous savez, l'agro-écologie, ça ne concerne pas seulement l'agriculture.

C'est une approche qui intègre les dimensions sociales, économiques, culturelles et politiques comme le fait maintenant le programme LSGT avec notre partenaire UPA DI.

- Qu'est-ce que vous aimez dans LSGT?
- LSGT, c'est la démocratie des savoirs et l'éloignement de nos ignorances. J'en suis le coordonnateur depuis 2016 et j'en suis heureux. En fait, on essaie de mettre en œuvre un modèle alternatif d'agriculture pour faire en sorte de bien vivre dans nos villages, de devenir des villages accueillants. Un jour, peut-être, des gens de la ville pourront dire : « On est un peu jaloux de ce village où il fait bon vivre simplement. »
- Comment voyez-vous le développement de l'agriculture et de votre village?
- Selon moi, cela veut dire moderniser l'agriculture juste assez et pas trop : mécaniser, avoir des intrants et des engrais biologiques, transformer et consommer localement. Moderniser le village, cela signifie avoir de l'électricité, de l'eau potable, une école, un dispensaire. Il ne faut pas perdre notre âme, notre sens de la famille, nos croyances religieuses. C'est un défi.
- Y a-t-il d'autres défis particuliers qui vous préoccupent?
- Oui ! Le changement de mentalité. Il faut arrêter de penser qu'il faut copier les Blancs pour être heureux. Il faut arrêter de dire que le Sénégal est en retard à cause des Blancs, de l'esclavage, de la colonie. C'est un peu vrai, mais il ne faut pas se mettre la tête dans le sable pour excuser notre manque de volonté. Il faut être fiers de nos pratiques paysannes qui ont quand même fait la preuve de la durabilité de l'agriculture et de la survivance.

On entendait le vent se tordre et l'emporter sur nos mots. Monsieur Abdon a élevé la voix: «Je suis lié au fil qui nous relie à l'eau, à la terre, à l'air. En tant que chrétien, les sols malades et l'eau polluée sont des ténèbres qui cachent l'image de Dieu en nous. Y travailler avec foi, c'est comme travailler à la résurrection chaque jour.»

- À votre manière, vous êtes une sorte de ressuscité du monde paysan, lui ai-je dit en souriant.
- Oui, et j'en rends grâce.

Tu vas gâter nos femmes !

*Que de nos mains unies
jaillisse la flamme.*

Bernard B. Dadié

Un enfant jouait dans le sable tout près. Et voilà que madame Astou est arrivée en s'excusant de son retard. Je lui ai répondu avec humour que je la remerciais d'être en retard parce que cela m'avait permis de me promener et de contempler la vie qui se perpétuait dans la rue.

- Comment définiriez-vous votre engagement à la FEGPAB (*Fédération des groupements paysans associés du Baol*) ?
- D'abord, je suis membre de la fédération comme productrice d'arachides, de niébé et de mil. Je fais aussi de la petite transformation. De la pâte d'arachide. Pendant 20 ans, j'ai été animatrice d'alphabétisation et secrétaire administrative. Mais au finish, je me vois maintenant comme l'avocate des femmes.
- Ce n'est pas rien, que voulez-vous dire ?
- Vous savez, je suis formatrice paysanne dans le programme LSGT depuis 2016. LSGT, c'est une révélation. C'est un chemin qui enlève le mot « infériorité » dans la tête des femmes. Dans les formations, on élit une cheffe de village, une iman. On apprend ensemble à oser lever la main et ouvrir la bouche, à demander le respect.
- Est-ce que c'est bien reçu de la part des hommes ?
- Ce n'est pas toujours facile, mais cela fait son chemin. On y va avec humour et certains hommes m'ont dit en plaisantant : « Eh toi, tu vas gâter nos femmes ! »

- Si vous pouviez rencontrer le président du Sénégal, que lui diriez-vous?
- Il y a tant de choses à améliorer. Je lui dirais qu'il faut légiférer pour que les femmes aient accès à la terre et pour faciliter la mise sur pied d'unités de transformation et de conservation afin de créer de la valeur ajoutée. En ce qui concerne l'avenir des jeunes, il faudrait créer un centre de formation en agriculture. Il faudrait qu'ils puissent faire de l'agriculture plus que trois mois par année, en combinant la culture des céréales, le maraîchage et l'élevage.
- Quel est l'acquis le plus précieux de LSGT?
- Je crois que c'est de lier le contenu de la formation à des projets concrets, individuels et collectifs. Les paysans, il faut qu'ils voient et qu'ils touchent. Par exemple, se payer collectivement un moulin à mil, ça diminue le travail des femmes. La même chose pour les presses à l'huile. C'est ça qui va donner envie aux jeunes de rester.

Madame Astou était là, joyeuse devant moi, sans aucun désir de prestige personnel. Elle m'a dit être heureuse de faire partie de deux mondes.

- Mais lesquels? lui ai-je demandé.
- Je suis musulmane de par ma famille, avec mon mari et avec mes enfants, mais j'ai reçu une éducation chrétienne. Pour moi, tout cela va ensemble en se tenant la main. Ça me donne du courage de m'appuyer sur des valeurs fondamentales.
- Par exemple?

- Par exemple, je me sens musulmane quand il s'agit de me rappeler du nom de Dieu au moins cinq fois par jour. Je me sens chrétienne quand je me dois d'aimer même ceux avec qui je suis en désaccord. Je suis musulmane et chrétienne quand je m'engage au service des plus démunis pour faire en sorte qu'il y ait une meilleure justice.

Madame Astou devait partir pour une autre rencontre. Elle m'a lancé un beau *Inch Allah* qui a semblé nettoyer le ciel sénégalais de la grammaire des résignations.

Les étreintes plurielles

*L'amour a toujours
des marges si sensibles.*

Paul Éluard

Le matin était couleur de cire grise fondante. Le lever du soleil parlait la langue du silence. Ce genre de silence qui calme, apaise, émeut. Puis, les chants de la mosquée ont entaillé le ciel en sol bémol majeur. Les enfants se sont mis à s'échapper dans les rues.

C'était une rencontre d'échange entre deux groupes LSGT. C'était la pause et quelques femmes paysannes prononçaient de jolis mots en wolof. Une branche de baobab cachait maladroitement le soleil. D'abord, je n'ai pas osé m'approcher par respect, mais l'une d'elles m'a dit : « Venez, venez monsieur Serge. On va profiter de vous. » J'y suis allé. Elles ont tapé dans l'air avec leurs mains osseuses et sculptées par le travail de la terre. J'ai souri timidement et elles ont simplement continué à discuter de la polygamie avec honnêteté et couleurs, avec des rires et quelques pleurs. Elles savaient que j'étais au Sénégal pour écrire un livre. Alors, l'une d'entre elles, la plus jeune, celle qui me traduisait tout du wolof au français, a plongé.

- Ce qu'on va vous dire, vous allez le mettre dans le livre, mais sans nos noms.
- Soyez rassurées, je vais mettre tout ça dans le livre sans vous nommer, je vous le jure.
- Ah bon ! C'est parfait comme ça.

Je me suis senti un peu comme un voyeur qui a le nez collé sur la vitre d'une vitrine. Il y avait bien là cinq femmes qui échangeaient sur la polygamie et je savais que toutes mes tentatives, même si elles étaient sincères, ne rendraient

nullement compte de toutes les couleurs, de toutes les ombres et de tout ce qui a traversé l'existence de ces femmes.

- Moi, mon père était polygame et c'était un bon papa. Je suis habituée à la polygamie. J'aimerais mieux pas, mais c'est comme ça dans notre culture. Je me prépare donc à ce que ça arrive n'importe quand avec mon fiancé.
- Ah non, moi non! Je veux être la seule dans les yeux d'un homme. S'il se mettait à jouer comme ça, je le quitte.
- Mais que vas-tu faire si tu ne trouves pas un autre homme et qu'il ne te reste que ça?
- Alors, je te le dis, je vais faire la vie dure à l'autre.
- En tout cas, moi, je préférerais être la deuxième femme d'un homme sérieux que la première d'un vagabond.
- Moi, je suis peut-être plus jeune que vous et je me demande qui a dit que c'étaient uniquement les hommes qui avaient des désirs. Moi, je veux un bon mari au lit sans une seconde épouse dans le décor.
- Alors, toi qui as du désir, tu ne serais pas intéressée à avoir un second mari?
- Ah ça non! C'est interdit par la loi musulmane depuis Adam.
- Vous savez, monsieur Serge, le Coran n'est pas tout féministe!

Une femme a ajouté qu'il y avait des vies amoureuses sèches et peu heureuses. Une autre m'a avoué qu'il y avait de jeunes femmes en chagrin qui se vendaient pour peu ou pour presque rien. Celle qui n'avait pas parlé encore nous a révélé qu'elle rêvait qu'un homme lui dise qu'elle était la plus belle des femmes d'Allah.

On a annoncé que la pause était terminée. Dans le flot des propos chuchotés, j'ai senti qu'il y avait là, pour ces femmes, un centre de gravité grave. J'avais conscience que je venais de vivre un moment privilégié de confiance. C'est donc du bout des doigts que j'ai écrit ces quelques fragments de dialogue que j'ai laissés rôtir au soleil tout l'après-midi. En fin de journée, on s'est retrouvés pour les accolades du départ.

Tout le monde bougeait, toutes et tous attachés ensemble. C'était comme si personne ne pouvait supporter la séparation de la chaude solidarité. En mes yeux de peintre, c'est devenu une toile sur laquelle j'ai tenté d'apposer les couleurs du désir amoureux qui court d'humain en humain. Avec humour et grâce, la plus âgée des femmes m'a dit: «On espère que vous allez tout dire à votre épouse.»

– Je n'y manquerai pas. Je vous remercie de tout cœur.

Ils passent sur moi, mais ils ne me font pas l'amour

*Consentir à tout
pour fuir le dénuement.*

Adelle Barry

Le vent était occupé à faire s'envoler des milliers d'objets sans poids — des sacs de plastique de toutes grandeurs, bleus, roses, blancs. Une véritable expérience «plasticédélique». Madame Fatou devait avoir au plus 25 ans. Lors de mes passages à Dakar, j'allais prendre un petit café dans deux buvettes différentes. Elle en était l'oasis. D'elle, je n'avais jamais entendu de hausse de ton ni de torture de mots, sauf cet après-midi-là suite à une de mes questions.

- Qu'est-ce que vous préférez, travailler dans cette buvette ici ou dans la buvette là-bas ?
- Qu'est-ce que c'est cette question ? Préférer, c'est un mot de Blanc. Ici, on ne préfère pas. On va où y a.

J'ai bien cru qu'elle était choquée. Elle est allée servir un autre client, un café, un *cake*. Puis, elle est revenue.

- Je voulais pas te vexer. Tu sais, vous les Blancs, Allah vous a tout donné, la liberté, l'argent. Je voulais pas te donner de la peine.
- Dites-moi, madame Fatou, depuis quand travaillez-vous à Dakar ?
- Depuis un an. Je fais des heures ici, je fais des heures là, et puis je...

Elle s'est interrompue en détournant la tête. Elle a murmuré : « C'est comme ça ! » Il va sans dire que je ne voulais pas la fatiguer ou la troubler avec mes questions. J'avais déjà appris

d'elle que toute sa famille vivait des parcelles d'arachides, de tomates, de piments et de carottes. Qu'elle était la maman de quatre enfants. Qu'elle avait appris à parler français sur le tard. Que son grand frère était un chauffeur de taxi et qu'elle avait dû migrer à Dakar parce que leurs parcelles ne leur donnaient pas suffisamment pour vivre. J'ai pressenti qu'elle était sur le seuil de dire quelque chose, et voilà que la bulle a éclaté.

- Je ne suis pas comme celles-là là-bas. Chacune veut son Blanc. Moi pas. C'est pas comme ça que je mène ma chose.

À ce moment précis, elle s'est esclaffée en me déroulant un discours renversant sur les fameux Blancs.

- Vous les Blancs, il vous a été tout donné sauf la satisfaction. En tout cas, c'est ce que dit tante Nabi. C'est chez elle que je vis. Mes quatre enfants sont restés au village. Tante Nabi me dit sans arrêt que nous sommes faites pour laver les saletés des Blancs. C'est peut-être vrai, mais moi, je te le dis, j'ai pas seulement lavé leurs taches. J'ai joué d'eux quelquefois. Ça apporte pas de réconfort, mais ça donne du confort. Ils paient bien tout de suite. Ils passent sur moi, mais ils ne me font pas l'amour. Je l'ai pas fait longtemps. Y a eu un commencement et y a eu une fin. C'est une drogue le confort. On vient une fois, deux fois, trois par semaine et on peut acheter une chemise et des culottes pour les enfants. Moi, non, j'ai pas attrapé le vice des Blancs. C'est trop dangereux d'avoir son Blanc dans la peau.

J'ai vraiment eu l'impression que cette jeune femme était mue par une grâce venue de je ne sais où. Le blanc de ses yeux était strié couleur ocre. Son cœur transparent était comme une rosée chaude, un parfum créé par le compostage, en sa vie entière, de sanglots et de baisers, de peines et de joies, d'angoisses et de prières. Une fois la liste terminée, elle n'a plus rien dit sur ce qui devait demeurer non pas en silence, mais du silence.

Nous avons continué d'échanger dans une atmosphère de grande pudeur. Sous le splendide ciel bleu et sec, la journée se déroulait sans empressement. L'architecture de la mosquée d'en face reproduisait les formes arrondies des dunes comme si le désert redevenait souverain même en ville. Si j'avais pu peindre madame Fatou, je l'aurais dessinée avec des mains incendiées et un visage presque voilé. J'aurais intitulé le portrait *Dakar in the cloud* (Dakar dans le nuage).

L'utopie de l'Afrique

*L'évolution du monde rural sénégalais
mérite d'être suivie avec attention,
car ce qui s'y joue concerne
l'ensemble du continent africain.*

Yves Guillerrou

L'océan était tout en nuances de bleu. J'étais à deux pas de l'université de Dakar. De vieilles maisons de béton craquelé étaient entourées de gros bidons vides en plastique. Je m'étais arrêté dans une buvette pour siroter un coca frais tout en parcourant le livre *Afrotopia* du Sénégalais Felwine Sarr. Un groupe de trois personnes est arrivé et une femme m'a demandé si elle pouvait emprunter la chaise collée à ma table ronde.

- Avec plaisir.
- Ah ! Je le connais ce livre, *Afrotopia*. C'est vraiment intéressant. Vous savez, Felwine Sarr est un des intellectuels les plus importants du continent africain. Si vous voulez, vous pouvez vous joindre à nous.

Je me suis retrouvé avec ces trois jeunes universitaires. Ce que la femme avait aimé plus que tout dans le livre, c'est cette idée que l'Africain n'avait personne à rattraper et qu'il devait rebâtir une estime de lui-même pour en arriver à penser et à agir par lui-même. Sentant l'atmosphère amicale et ouverte, j'ai posé la question qui m'avait tant préoccupé en lisant *Afrotopia* : « La paysannerie est-elle un frein ou un moteur pour bâtir le Sénégal de demain ? »

Il faut dire que, dès le début du livre, l'auteur fait l'éloge du paysan dont le travail est plus qu'un labeur. Il montre comment les paysans africains ont su s'adapter à des conditions climatiques diverses et adopter des techniques de culture appropriées. D'ailleurs, cet éloge aux paysans, il le poursuit

dans un langage métaphorique en écrivant que l'*Afrotopia* est un « champ de labour ».

De plus, Felwine Sarr reconnaît que l'Afrique doit en grande partie sa forte résilience sociale à ses traditions. Les Africains ont cultivé au cours du temps des valeurs d'endurance, de courage et de patience pour faire face aux divers chocs de leur histoire récente. Ils ont également cultivé des valeurs du vivre-ensemble, par des procédés originaux : la notion élargie de la filiation et de la famille, la mobilité inter-ethnique, la capacité d'intégration de la différence, le tissage et retissage incessant du lien social, etc. Il y avait donc dans ce livre une reconnaissance de la grande force créative qui traverse le monde paysan. Je voulais savoir ce qu'en pensaient mes nouveaux amis.

- La paysannerie, cela fait partie de nos traditions, a dit un des deux jeunes hommes.
- Sur le plan touristique, on pourrait bâtir un réseau de voyages où les étrangers seraient invités à sortir de leur monde moderne et à venir vivre nos valeurs traditionnelles, a ajouté l'autre étudiant.
- Mais, quelles sont ces valeurs à partager ? ai-je demandé.
- Je crois qu'il y a le sens de la famille. Il y a la vie comme on la vivait il y a des centaines d'années.
- Mais n'est-ce pas figer le monde paysan dans le passé ?

Comme bien des gens, mes trois nouveaux amis ne pensaient pas vraiment que l'Afrique de l'avenir allait se bâtir avec les paysans. D'ailleurs, dans *Afrotopia*, quand il s'agit d'identifier les lieux où s'énoncent les nouvelles pratiques et les nouveaux discours, les paysans sont bien peu présents.

Il était 15 h. Ils ont dû partir. Je n'oublierai pas leurs visages et leurs mots qui m'ont apporté un bonheur brut inattendu. Je suis retourné aux confins du silence, avec ce sentiment de n'avoir guère plus d'existence qu'une ombre réjouie sous le soleil.

Cultiver la terre, c'est une prière

*Cultiver sans que je cesse de chanter
au rythme des oiseaux et de la terre.*

Nancy Morejón

L'eau d'un ruisseau tentait de se frayer un chemin à travers les déchets multicolores. Sur l'enseigne d'une boutique, on pouvait lire le mot BIO écrit en gros comme si c'était un hiéroglyphe emprunté à une langue du futur. Le matin était frais à Sangalkam, sans vent, accompagné par quelques bêlements de chèvres.

Nourri par une sorte d'ivresse, peut-être celle des grandes réalisations, le président de la FPMN (*Fédération des producteurs maraîchers du Niayes*), M. Ibraïm, m'a accueilli en pointant du doigt le tracteur rouge ronflant dans la cour. Madame Annie, juste à côté, m'a proposé d'aller marcher les champs collectifs où les femmes étaient en train de récolter patiemment les précieuses tomates. « N'empêche que les temps sont durs, m'a-t-elle dit. Tout est plus fragile. On ne peut plus se fier à la pluie, on doit adapter nos calendriers culturels. » Madame Annie m'a dit qu'elle était une formatrice paysanne du programme LSGT et que cela avait changé sa vie pour toujours.

- Comment? lui ai-je demandé.
- L'amour de la terre, l'amour des paysans, m'a-t-elle répondu sans fioritures.
- Et, le développement, comment voyez-vous cela?
- Moi, je ne veux pas employer ce mot, parce qu'on parle, parle et parle encore, mais on ne le pratique pas. C'est simple, un humain a droit à l'eau potable, à l'électricité, à des soins médicaux et à l'école.

– Et, les jeunes ?

– Le problème de la relève agricole ne dépend pas des jeunes d'abord. Ce sont les vieux qui bloquent tout. Il faut offrir aux jeunes des choses simples pour leur permettre de croire en l'avenir, leur redonner confiance à vivre de l'agriculture.

Madame Annie a ralenti le pas pour répondre à un appel urgent sur son cellulaire. Elle a dû partir rapidement tout en m'accompagnant jusqu'à la salle communautaire où j'avais donné rendez-vous à quelques personnes. Des gens entraient et des gens sortaient comme dans un prélude à une pièce de théâtre. C'est monsieur Diery qui a démarré le tout.

– Vous savez, à une époque pas si lointaine, on disait aux paysans de produire plus avec des engrais chimiques. Aujourd'hui, on leur dit de faire du compostage comme le faisaient nos grands-pères.

– Ça, c'est vrai, a ajouté monsieur Mathieu. Il faut retrouver le vivant de la terre.

– Oui, d'insister monsieur Diery, c'est une relation d'amour qu'on a avec la terre. C'est une sorte d'émerveillement. Quand on arrive au champ, on devrait enlever nos souliers par respect des âmes qui y vivent. Et, la culture faite par nous est une valeur ajoutée à la terre elle-même. Oui, c'est cela. Cultiver, c'est une prière. Il nous faut faire des aller-retour entre âmes : de la terre à nous et de nous à la terre qui est notre mosquée naturelle.

– Notre lieu de culte, notre église, a ajouté monsieur Mathieu, soucieux de témoigner de sa foi chrétienne.

– Comment alliez-vous cela avec la vie moderne ?

– Bon, c'est certain qu'il faut moderniser, mécaniser, professionnaliser, de répondre monsieur Diery. C'est une mutation nécessaire, mais sachons garder les empreintes

des âmes. Gardons du temps pour aller caresser un petit manguier. La terre est notre réserve fondamentale.

À première vue, les trois autres paysans semblaient être davantage des spectateurs. Ils suivaient en silence la conversation en français, mais ils réfléchissaient en wolof et c'est en wolof que leurs mots ont jailli. On m'a traduit le tout.

- Il nous faut améliorer nos techniques, mais pas n'importe comment. Il ne faut pas faire l'erreur de ne pas côtoyer les Blancs, mais il ne faut pas non plus faire l'erreur de manquer de discernement, a murmuré monsieur Abdou. Il faut se le dire, du côté des Blancs, tout n'est pas noir.
- Demain le monde ira vite, a précisé monsieur Allassane. Il faudra garder une certaine lenteur pour avoir le temps de regarder notre champ pousser.
- Il ne faut pas laisser la technique nous mener, a conclu monsieur Moustapha.

C'est alors que monsieur Mathieu a changé l'angle de vue.

- Attention ici! C'est terrible de penser qu'on va devenir des ouvriers agricoles de l'agrobusiness et que les autres vont migrer vers les villes ou vers ailleurs en Europe.
- Oui, de dire monsieur Diery. Nous avons la responsabilité d'offrir aux jeunes des infrastructures structurantes comme les puits, une politique des revenus, des équipements de production, de la formation. Il faut en venir à dire aux jeunes : « Ce que tu cherches à Dakar ou ailleurs, tu vas le trouver ici et encore mieux. »
- Est-ce à dire que vous voulez mener une lutte sans merci contre l'agrobusiness? ai-je demandé.

On aurait dit qu'ils attendaient cette question de ma part et qu'ils avaient déjà établi un consensus. J'ai pu voir et entendre que les langues tissaient entre elles des connivences. Or, c'est monsieur Moustapha, dans sa gracieuse éloquence, qui a résumé le propos de tous : « Qu'on le veuille ou non, il y a deux types d'agriculture : l'agrobusiness et nos exploitations familiales. C'est nécessaire pour la quantité et la qualité en vue de la sécurité alimentaire. Ce qu'il faut développer, c'est un partenariat souple entre les gros et les petits. Cela va apporter des innovations techniques, des subventions et du crédit, une nouvelle politique foncière. »

À ce moment précis, madame Annie est entrée, en s'excusant. On lui a résumé le tout et elle a dit : « Faudra faire attention pour ne pas perdre notre dignité ! » Il suffit parfois d'un tout petit mot pour qu'un grand frisson s'étende dans tout le corps en quelques secondes. On pouvait voir, à ses yeux plissés, que c'était le mot « agrobusiness » qui grinçait en son être.

Nos deux mains d'abord

*Il s'agit de labourer
de nouvelles terres et d'y enfouir
des graines qui germeront demain.*

Alain Mabanckou

J'ai vu un homme de 64 ans regarder la carte du Sénégal comme un peintre regarderait sa toile, prêt à y apporter encore de nouvelles touches. Monsieur Samba est le répondant du développement durable et de la formation *Les Savoirs des gens de la terre*. Tout en balayant l'horizon de son regard, il m'a dit : « Il faut se déprogrammer. »

- Mais de quoi? lui ai-je demandé.
- De l'habitude qu'on a de voir les choses à partir d'en haut et provenant de l'extérieur.

Sur ce, il a souri d'un sourire sobre. J'ai eu l'impression qu'au creux de cette sobriété il s'appliquait à extraire la part de richesses et de pièges que recèle l'époque actuelle. Puis, il s'est exclamé : « Notre principe, c'est *Nos deux mains d'abord*. Ce n'est pas l'aide qui va nous développer et nous rendre dignes. C'est un moyen nécessaire, mais passager. »

Il était assis tranquille, mais il y avait un ressort en lui qui provoquait sans cesse son imaginaire. Il a enchaîné rapidement : « Le passé est à redécouvrir et à ajuster. »

- Que voulez-vous dire?
- On a dit des paysans qu'ils étaient arriérés et voilà qu'en constatant la tragédie de l'agriculture industrielle et sans âme, on leur dit maintenant de pratiquer une agriculture durable respectueuse de la nature. En bien! Cette agriculture, c'est celle dont vivaient nos Ancêtres sans appeler cela « écologique » ou « biologique ».
- Est-ce à dire qu'il faudrait retourner en arrière?

- Pas du tout. C'est pour cette raison que je dis qu'il faut redécouvrir les manières endogènes de cultiver la terre et qu'il faut les ajuster.
- Que voulez-vous dire par « ajuster » ?
- Ajuster, cela veut dire mieux outiller, alléger le travail manuel, mais sans trop utiliser le gazole. L'avenir est à l'énergie verte, au compost, à l'engrais biologique et aux petites exploitations. On vit dans une époque secouée par les changements climatiques et technologiques traversés par la mondialisation. Et, la mondialisation, ça ne marche pas. Ça ne marche pas pour les pauvres du monde. Ça ne marche pas pour l'environnement. Ça ne marche pas pour assurer un avenir aux enfants.

Une intensité nouvelle s'est mise à souffler en lui. Ce n'était ni une rumeur, ni des idées éparpillées, ni la vie en rose. C'était la voix d'un homme qui, il y a de cela quarante ans, avait quitté ses études de mathématiques, pour se consacrer à l'avancement du monde rural. Pour monsieur Samba, « bâtir l'avenir aujourd'hui », c'est travailler à la transition vers de nouvelles pratiques écologiques et biologiques. C'est pour cette raison qu'il a contribué à mettre sur pied les groupes *Agrecolafrique* et la *Fédération nationale d'agriculture biologique* (FNAB).

- C'est tout petit encore, mais ça fait son chemin, a-t-il ajouté.
- Est-ce que les paysans adhèrent à cela ?
- Le paysan n'est pas un intellectuel comme nous. Il ne demande qu'à voir et à expérimenter de ses mains. Tous nos programmes de formation et de sensibilisation vont dans ce sens. Viens avec moi.

Nous avons descendu l'escalier menant à une grande salle de formation. Quelle n'a pas été ma surprise de voir 21 jeunes femmes et 7 jeunes hommes assis en cercle en train de discuter sur la revitalisation de leur village et

l'autopromotion paysanne par l'agroécologie. On y parlait du contexte actuel, de la position attentiste de plusieurs, de la faible participation et de l'effritement de la base sociale. Sans prétention, ils allaient retourner dans leur village respectif pour entreprendre de petits projets en vue de retenir les jeunes en agriculture. Un peu plus tard, en prenant un thé, j'ai reparlé de tout cela avec monsieur Samba pour mieux comprendre les raisons de cet attentisme dans le milieu paysan.

- Est-ce que c'est une caractéristique naturelle?
- Je ne pense pas. Vous savez, nous avons été colonisés, nous avons vécu l'esclavage, nous avons été exploités et, maintenant, nous sommes envahis par la mondialisation. De plus, il y a eu tellement de projets parachutés d'en haut par nos gouvernements après l'Indépendance et par les bailleurs de fonds internationaux. Ces facteurs ont bouleversé ce que nous étions et ce que nous sommes. Plusieurs paysans n'ont pas confiance dans ce qu'ils font parce que c'est souvent jugé non correct, non appréciable. La notion de projet a souvent développé l'attitude de la main tendue.
- Avez-vous confiance dans l'avenir?
- Oui, sinon j'arrêteraient tout cela. Une fois cela dit, je sais que nous serons confrontés à de graves problèmes. Le monde ne sera jamais plus comme avant. Nous sommes dans un grand paradoxe : il y a urgence et nous devons cultiver la patience pour ne pas trouver de fausses solutions qui vont nous faire crouler davantage.
- Selon vous, par quoi doit passer cette renaissance africaine dont on parle tant?

- C'est certain qu'il ne faut pas escamoter la question économique. Elle vient souvent en premier lieu, mais elle n'est que le premier volet indispensable. Il faut que ça devienne un savoir économique relié à un savoir-faire et à un savoir-être comme citoyen. Le programme *Les Savoirs des gens de la terre* contribue grandement à cela. Mais il faut faire attention : il ne faut pas que les paysans formés deviennent des fonctionnaires de la formation qui ne mettent plus la main à la terre.
- C'est le principe de la marmite qui bouille par le bas.
- Oui. Et, avec ce feu, on pourra créer un rapport de force nous permettant d'influencer les politiques nationales.
- Comment voyez-vous l'avenir ?
- En ce qui me concerne, c'est investir le meilleur de moi-même pour assurer la transition écologique. Ça veut dire ne plus reproduire ce qui détruit la nature et rend malades les êtres humains. Ça veut dire transmettre à la jeunesse ce que j'ai eu la chance de recevoir.

Nous sommes la solution

*L'équilibre de notre monde
repose sur les épaules de la femme.*

Aminata Sow Fall

Je ne les oublierai pas ces visages de jeunes femmes, à Mékhé, épiait chacun des gestes et des mots de madame Fatou. Elles étaient une vingtaine. Trois d'entre elles avec leur bébé dormant dans leur dos. Toutes étaient habillées comme des princesses ne sortant pas d'un château, mais de leur village où on avance dans la poussière et le sable et où on n'a que sa jeunesse comme tout bien; et comme force, un espoir de mieux vivre.

Madame Fatou a 50 ans. Elle est formatrice et animatrice de radio communautaire. Elle aime le mouvement paysan dans lequel elle a grandi. Pour ces jeunes filles, elle est un modèle. Pour elle, ces jeunes filles sont le moteur de la société. Elles assurent la descendance, l'éducation, les travaux à la maison et aux champs. « Et pourtant, m'a-t-elle dit d'une voix claire, elles sont vues comme des êtres de second plan. »

- Sur le mur, il y a la phrase *Nous sommes la solution*. Pouvez-vous m'en parler?
- C'est un mouvement panafricain de justice sociale qui veut développer une nouvelle génération de jeunes femmes leaders. Nos deux piliers sont l'agroécologie et la souveraineté alimentaire. On veut promouvoir les savoir-faire anciens. On veut appuyer les femmes dans la production et la commercialisation pour leur autonomisation.
- Quel est le principal obstacle?

- C'est clair! Réalisez-vous qu'il y a 50% d'analphabétisme chez les femmes?
- J'ai vu ces femmes vous regarder et vous écouter avec admiration. Comment vous y prenez-vous?
- Mon guide, c'est l'autopromotion dans la dignité. Avec elles, je tente de répondre aux questions: Qui suis-je? Qu'est-ce que je veux? Qu'est-ce que je peux? Je dirais qu'on suit le chemin de la vie simple, celui que l'intelligence nous donne: voir, réfléchir, agir.
- Avez-vous confiance que ces jeunes femmes vont continuer en agriculture?
- Vous savez, la relève, ce n'est pas facile dans la région. Il y a peu de surfaces cultivables. On ne cultive presque plus les céréales de base, mil et maïs. Le matériel agricole est vétuste. Ça date de 1967. De plus, quand une jeune femme se marie, il y a le risque que son mari la sorte du monde agricole.
- C'est un portrait plutôt sombre.
- Peut-être un peu, mais il est réaliste. Les jeunes pourraient aller dans l'élevage des volailles et des ovins. Il faudrait aménager des terres cultivables plus éloignées de la ville et y inviter les jeunes.
- Qu'est-ce que vous recevez comme message de ces jeunes femmes?
- Eh bien! Elles veulent vivre tout de suite. Il y a une urgence. Elles me disent: « Vous, vous allez lentement vers la vieillesse, vous survivez bien; nous, c'est pour vivre maintenant. »

Madame Fatou avait appuyé sur chacun des mots avec attention. J'ai pu voir l'effet que cela faisait sur son front plissé. Elle a pris une grande respiration.

– Vous savez, on pourrait dire que c’est une chose folle de faire tout ça; mais, moi, je vois cela comme un défi extraordinaire que je veux relever, que nous allons relever. Bien peu de choses vont avancer si les jeunes femmes comme elles ne se lèvent pas pour s’émanciper de l’ordre traditionnel et des illusions du monde moderne.

Nous étions à la pause. J’ai levé mon regard et j’ai vu de jeunes femmes accroupies un peu partout, quelques-unes avec des écouteurs sur les oreilles. Je ne pouvais pas entendre la musique, mais j’ai pu apercevoir une joie paisible traverser leurs yeux et un sourire timide s’étaler sur leurs lèvres.

La quête de la terre saine

*Je parie sur la vie,
dans le bouleversement
de nos certitudes.*

Hamidou Sall

Tout croissait dans cette région maraîchère et d'élevage : la population de jeunes, les besoins alimentaires, la pollution des eaux, la dégradation du sol et le désert. Vraiment, tout croissait ! Il y avait aussi des femmes et des hommes ardents pratiquant l'agriculture biologique, l'agriculture saine et durable, l'agroécologie. Vraiment tout croissait ! Cela se passait simplement à quelque 70 kilomètres de Dakar, là où on construit de hautes maisons de ciment pour désengorger la capitale.

J'avais devant moi deux hommes, souriants, dans la soixantaine. Monsieur Diop, président de la *Fédération nationale de l'Agriculture biologique* (FNAB) et monsieur NDoye, président de la *Fédération des Agropasteurs de Diender*. Comment les qualifier ? J'oserais dire : des pragmatiques utopistes et des utopistes pragmatiques. Ils étaient deux hommes de terrain juste à voir leurs larges mains. Ils étaient assis à un bureau et j'écoutais leurs mots enflammés.

- Produire biologique devrait être un mot d'ordre dans tout le pays, d'affirmer monsieur Diop.
- C'est l'avenir de la terre qui est en jeu. C'est notre sécurité alimentaire aussi, d'ajouter monsieur NDoye.

À les entendre parler ainsi de la Terre et de la terre, il était évident que leur relation avec elle n'en était pas une d'exploitation productiviste. Ils ne parlaient pas du tout en termes agressifs, mais on pouvait déceler dans leurs propos qu'une guerre de la terre et de l'alimentaire était en jeu. Il y a eu du sable dans la voix rauque de monsieur Diop quand

il m'a expliqué que les politiciens employaient le terme « transition écologique », mais qu'ils n'y croyaient pas.

- La transition écologique, ça devient un mot trop facile pour se défilier et pour ne rien faire. On devrait avoir le courage de porter le flambeau politique pour avoir de l'argent pour notre agriculture de demain, d'aujourd'hui. Demain, je vous le dis, c'est aujourd'hui qu'on le fait.
- Vous employez les termes « agriculture saine et durable », « agroécologie » et « agriculture biologique ». Pourriez-vous me démêler tout cela ?

À l'unisson, ils se sont mis à rire. Et, j'ai vu rapidement qu'ils avaient en commun leurs inquiétudes et leur compréhension des choses de la terre. C'est monsieur Diop qui a commencé.

- « Agriculture saine et durable », « Agroécologie », ce sont deux manières de faire s'agrandir le cercle biologique pour arriver un jour à la certification.
- Il faut dire que ce n'est pas facile pour un paysan quand il est entouré de pesticides, d'ajouter monsieur NDoye. Les normes bios sont strictes sur le fait de ne pas avoir de voisins polluants. Or, c'est quand même possible de faire une agriculture propre et durable.
- Est-ce que c'est la même définition pour l'agroécologie ? leur ai-je demandé.
- Oui et non, de répondre monsieur Diop. L'agroécologie est une agriculture saine et durable ; mais en plus, elle favorise la remise en vie de la nature comme elle était avant les engrais et les pesticides. C'est un pas de plus dans l'agriculture bio.

Leur ardeur perçait l'âme de cet après-midi venteux. Dans le jeu des ombres, leurs visages maigres paraissaient taillés dans l'ébène.

- D'où vous vient cette persévérance ? ai-je demandé.

Les deux présidents ont penché la tête presque en même temps. Cette minute-là a été sacrée. J'ai vu passer des étincelles d'énergie autour de leurs têtes lisses.

- On a une mission, de dire monsieur Diop. On ne peut pas tout parfaire. On fait notre devoir de vie. Dieu a tracé notre destin, mais il faut faire des efforts pour l'accomplir, le rendre jusqu'à son but ultime.
- Mais, quel est ce but ultime?
- C'est que nous ne sommes pas sur Terre pour détruire la vie, pour condamner les autres, mais pour aimer la vie, la terre, les autres.
- Avez-vous confiance dans l'avenir?
- Nous n'avons pas le droit de ne pas avoir confiance, de répondre monsieur NDoye.
- Combien avez-vous de membres en agriculture biologique?
- Autour de 22 000, a dit monsieur Diop. Quand je dis 22 000 membres, j'inclus là-dedans les paysans en transition, les transformateurs, les vendeurs, les consommateurs biologiques, les animateurs terrain et les organismes de soutien.
- Quels sont vos plus grands défis actuellement?

On aurait dit que le nombre de défis et de problèmes était si grand qu'il n'arrivait plus à trouver les mots pour les énumérer. C'est monsieur NDoye qui a débuté.

- Nous n'avons pas de lieux réfrigérés pour stocker l'oignon, le chou, la tomate. Il y a bien peu de points de vente dans les villes et le transport est trop cher.
- En fait, d'affirmer monsieur Diop, il faut commencer par le commencement. C'est un choix de notre société d'aller vers la terre vivante si on veut que nos enfants vivent mieux que nous. Or, l'État subventionne à plein

l'agriculture polluante conventionnelle et nous, nous ne recevons rien. Rien. Rien pour soutenir l'achat des engrais et des semences bios. Rien ou presque rien en termes de collaboration avec la recherche scientifique. Rien pour nous soutenir dans le transport et l'écoulement des produits bios en ville. Rien ou trop peu pour la formation.

Je sais, nous avons à convaincre les consommateurs et il faut le dire, les « pauvres » ne peuvent pas acheter nos produits s'ils sont trop chers. La faim n'est pas morte au Sénégal. Il faut bien s'en occuper. Il ne suffit pas de manger. Il faut bien manger. En plus, il nous faut mettre sur pied un système de certification bien adapté à notre réalité. Les systèmes d'Europe sont vraiment trop coûteux. On est en train de travailler sur un système participatif de garantie biologique sénégalais.

Comme un poisson dans l'eau, monsieur Diop nageait dans les eaux profondes de ses mots. Monsieur NDoye le regardait calmement, admiratif, complice. Puis, il a ajouté : « Il ne faut surtout pas que tous ces efforts tombent en poussière. »

L'après-midi s'achevait. Nous nous sommes salués et remerciés avec chaleur. Arrivé à Dakar, les deux personnages principaux étaient le vent et les gens, les gens devant et derrière, le vent partout. Chaque maison était un univers. Chaque rue, de l'inconnu. Les arbres et les femmes, en ce soir, grelotaient. Les vendeurs de tout et de rien du tout marchaient avec courage. L'un d'eux avait l'air d'un jeune courant d'air d'une trentaine d'années flottant sur l'asphalte. Or, ce courant d'air portait le nom d'Ousmane. Sur ses lèvres, un sourire est apparu. Nous avons discuté. Il avait quitté ses trois chèvres, ses pommes de terre, ses tomates, sa femme et ses deux fils pour entrer dans les turbulences de la ville. J'ai tourné la tête et j'ai vu que les mots « Pour un Sénégal émergent » tapissaient entièrement les murs de la cité.

On attend notre Sankara

*Son cri se répercuta
dans sa conscience la plus intime,
explosant en une énorme gerbe
de lumière blanche.*

Koli Jean Bofane

Elle était là, debout devant moi, avec son visage souverain, le cellulaire à la main. La géographie à la fois escarpée et douce de ses traits donnait à voir les joies et les bas de son âge. Elle m'a invité à la suivre. Tout autour, on m'a conseillé de vraiment la suivre tout de suite parce qu'elle allait disparaître dans un autre couloir, dans un autre dossier, vers une autre utopie. À l'écouter, c'était vraiment le monde paysan qui prenait forme dans ses craintes, ses efforts, ses espoirs. Nul élan chez elle de se mettre à l'avant. Elle était plutôt effacée. Dire son nom ne semblait même pas important. Or, c'est bien madame Mariam qui m'a convié à m'asseoir dans son petit bureau tranquille: «Asseyez-vous ici, je reviens tout de suite.» Sur le dessus d'une pile de papier et de livres, celui de Pierre Rabhi *Conscience et environnement*, tout froissé, tout noté. En coup de vent, elle est revenue et s'est assise en déposant ses lunettes couleur noisette sur le bureau. Ses deux longues mains semblaient sculpter dans l'invisible des mots à venir.

– Pierre Rabhi, vous le connaissez? m'a-t-elle demandé. Vous savez que Pierre, nous avons travaillé avec lui en 1991 pendant deux mois. Ça été le début de l'agroécologie.

J'étais conscient que nous n'avions pas beaucoup de temps. Or, je lui ai simplement demandé de me clarifier les termes «Agriculture saine et durable», «Agroécologie» et «Agriculture biologique». Alors, un glissement de terrain s'est produit. Le tic-tac du temps tel que nous le concevons habituellement a cessé. J'ai bien vu que je n'avais pas affaire

à une intellectuelle qui voudrait montrer son intelligence en se sécurisant dans des concepts tout définis. Madame Mariam s'est appliquée plutôt à me raconter une histoire de cœur, de passion et d'engagement.

- Vous savez, les politiciens et parfois nous-mêmes, nous avons perdu la parole vivante, celle qui est liée intimement à la terre, à l'eau et à l'air.
- D'où vous est venue cette passion pour le monde paysan ?
- Ma passion est née d'une blessure, celle de constater que nous tuons le vivant de la terre. J'entendais dire autour de moi « Les engrais, on en raffole » et cela me rendait folle.
- Qu'avez-vous fait ?
- Dans les années 70, *Enda Tiers Monde* est né pour lutter contre la dégradation des sols et la pauvreté. On avait l'intuition que le travail de la mort sur le vivant était déjà avancé. En 1981-82, on a mis l'accent sur le danger des pesticides et des engrais chimiques, du phosphate sur l'ananas, le riz, la tomate. On essayait de contrer les ruses du pétrole en proposant d'améliorer la traction animale, une technique bien adaptée à notre réalité africaine.
- Comment cela s'est-il passé dans la pratique ?
- Notre défi était de découvrir ou de redécouvrir le savoir-faire des paysans. La *Maison familiale rurale* a été créée pour faire des expérimentations sur le terrain. Et, c'est en 1991 que nous avons travaillé avec Pierre Rabhi au Burkina Faso. On a expérimenté l'agroécologie concrète jour après jour : produire sans pesticides et sans engrais, en ayant une approche globale de l'environnement naturel et humain. On allait sur le terrain avec les paysans,

on observait leurs manières de travailler, on en discutait, on faisait des essais, des jardins pilotes, on revenait en famille pour en parler.

- Pensez-vous que manger bio peut transformer le monde ?
- L'agriculture bio est une composante de l'agroécologie, de l'agriculture saine et durable, mais cela n'est pas suffisant. L'agroécologie, c'est à la fois individuel et collectif. C'est une vision globale au sein de laquelle les intervenants sont reliés dans des réseaux. Par exemple, le CNCR (*Conseil National de Concertation des Ruraux*), je m'y reconnais bien. On a le même objectif de redonner au paysan sa place de responsabilité terrienne et sociale. On collabore régulièrement.
- Quels sont les autres défis auxquels vous faites face ?
- Je dirais la mise en œuvre de l'agroécologie à l'échelle du terroir partout sur le territoire du Sénégal : le foncier, la vie communautaire, l'équité femmes/hommes, la justice économique. De plus, il y a la résilience aux changements climatiques, la protection génétique et l'alimentation saine. D'ailleurs, on se questionne beaucoup sur la problématique de l'autosuffisance alimentaire en riz. Notre souci va vers le monde paysan de plus en plus atteint par le diabète à cause entre autres de l'alimentation au riz blanc.
- Êtes-vous confiante dans l'avenir ?
- Oui, mais pour dire vrai, on attend notre Sankara au Sénégal pour avoir une politique agricole respectueuse de la terre et des humains. En 1983, le président Thomas Sankara, au Burkina Faso, avait fait de l'agriculture saine et durable une option nationale prioritaire. J'ai la conviction profonde que changer d'agriculture va aider à changer la société. Cela ne peut pas faire autrement,

car si on produit et on nourrit sainement les gens, cela va régénérer les écosystèmes dont nous sommes partie prenante. Il faut changer au risque de voir disparaître l'humus des sols et la diversité végétale. Plus encore, de voir disparaître l'humain de l'humanité.

Madame Mariam a regardé son cellulaire qui sonnait. Elle s'est levée et a marché dans la pièce comme si elle avait une patate chaude dans les mains. Quelqu'un semblait la questionner sur le développement de l'agrobusiness. Debout devant la fenêtre ouverte, j'ai vu tomber du ciel une idée lourde : « Que savent-ils ces gens-là de la vie des paysans ? » Son cœur s'est égaré : « Il n'est pas question que les paysans deviennent des ouvriers agricoles chez nous ! » Elle est revenue vers moi, la bouche ouverte, comme si elle avait soufflé de toutes ses forces sur cette folle bougie qui voulait mettre en feu l'exploitation familiale au profit d'une modernisation à outrance de l'agriculture. Juste avant que nous nous quittions, elle m'a dit avec chaleur : « Vous savez, je vais fondre en larmes devant nos enfants et nos petits-enfants si on n'arrive pas à renforcer le mouvement social et politique pour une agroécologie solidaire et une alimentation plus saine. Je vais fondre de honte. »

Sur la route du retour, le vent de l'harmattan l'emportait sur le bleu du ciel. En marchant tranquillement à travers des grappes de femmes vendant tant bien que mal tomates, piments, laitues et oranges, j'ai ressenti à nouveau le vertige de madame Mariam mêlé à sa profonde dignité.

Le paysan : un être multidimensionnel

*Ira-t-on jusqu'à dire qu'il a fait
de l'expérience paysanne
la passion de sa vie?
Sans doute.*

Didier Cahen

De quoi parlent deux hommes pendant trois heures, assis à l'arrière d'une voiture entre Mékhé et Sankalkam au Sénégal? De politique? Un peu. D'agriculture? Un peu beaucoup. Monsieur Guèye avait la conviction profonde que le paysage agricole était en train de se recomposer dans la foulée de l'émergence du Sénégal. Et, rendu à son âge, il se questionnait sur ce qu'il allait laisser aux générations futures.

- Je ne peux plus m'éparpiller comme avant. Il y a urgence de développer le militantisme avec des racines solides.
- Comment évaluez-vous la force du mouvement paysan?
- Le mot *paysan* pris individuellement est un mot trop maigre. On ne se connaît pas encore vraiment. Notre poids social est encore trop petit, mais il est maintenant incontournable. Je rêve du jour où on aura bâti un contre-pouvoir solide, assez pour avoir un ou des députés paysans au gouvernement.
- Que vous faudrait-il faire pour cela?
- Il n'y a pas de raccourci quand il s'agit de mettre en action la conscience. À mon humble avis, il y a deux mises à l'échelle importantes à faire. Une première, c'est la mise à l'échelle horizontale : multiplier les expériences terrain, réduire notre empreinte écologique, produire et manger sans faire de mal à la planète. Cela, c'est l'affaire de l'agroécologie. La deuxième, c'est la mise à l'échelle verticale : ce sont les plaidoyers, les interventions sur

la politique agricole, etc. Ça, c'est l'affaire du CNCR (*Conseil National de Concertation des Ruraux*).

- Comment voyez-vous le paysan producteur d'arachides, de riz, de tomates, de piments?
- Le paysan est un être multidimensionnel. Il est individuel et il est communautaire. Il vit dans la nature et partage différentes cultures. Il se doit d'être pragmatique et il est religieux. Il produit seul sur sa parcelle et vend collectivement. Il est donc nécessaire que le CNCR ait une vision sociale, culturelle, économique et spirituelle. C'est pour cette raison qu'on devrait aller de plus en plus vers l'agroécologie qui est plus qu'une technique de production. C'est un mode de vie individuel et collectif, pratique et spirituel.
- Comment voyez-vous l'agrobusiness?
- Pour l'agrobusiness, dite *A-Gros-business*, il y a deux puissants preneurs chez nous : les grands marabouts de Touba et les étrangers. Le gouvernement leur octroie de plus en plus de terres. On manipule la loi pour ça et les *A-Gros-business* n'utilisent même pas 10% de ces terres. C'est comme vendre Dieu aux enchères. C'est révoltant.
- Peut-il y avoir une cohabitation « pacifique » avec l'agrobusiness?
- Si c'est pour que tous les paysans deviennent des ouvriers agricoles : Non ! Que les *A-Gros-business* aillent où c'est nécessaire : unité de transformation, chaînes de valeurs !

Sur la route, nous étions pris dans un bouchon de circulation, dans des tourbillons de CO² sous la suie du ciel. Selon monsieur Guèye, le seul gage de réelle prospérité durable pour le Sénégal, c'était d'avoir un sol, de l'eau et de l'air en santé.

- C'est ça la vraie richesse. Et si on se met à jouer à la modernité comme les pays du Nord l'ont fait, les paysans vont disparaître. Nous sommes dans un tournant, dans une mutation. Il faut savoir sur quelle natte on est assis.

J'étais aveugle

*On s'était créé un monde imaginaire
au-dessus du monde réel.*

Kabir Helminski

Je me suis rendu tôt au siège du CNCR (*Conseil National de Concertation des Ruraux*). Je ne voulais pas manquer monsieur Marius, le coordonnateur général, au seuil de la retraite. En lui serrant la main, j'ai eu le sentiment d'un éclat d'intelligence.

- Vous savez, dans notre éducation, on a été formaté pour voir les paysans comme des *badoloo*, des gens qui ne sont pas capables de faire autre chose, des déchets, quoi!
- Comment expliquez-vous cela?
- D'abord, il y a eu les colons français, mais avec l'Indépendance, on n'a pas fait mieux. On a mis l'agriculture et les paysans sous tutelle. C'était à nous, les nouveaux instruits, de leur apporter le développement. Je vous le redis: j'étais aveugle, aveuglé par mes connaissances intellectuelles en économie et en gestion.
- Qu'avez-vous fait?
- À 23 ans, j'étais fougueux et j'ai eu à coordonner le travail terrain alors même que je ne connaissais rien au terrain. Mes agents étaient plus vieux et plus expérimentés. Dieu merci, j'ai eu l'intuition de ne jamais rater une sortie chez les paysans. Donc, de 1975 à 1982, j'étais chaque jour avec les paysans, mais tout en restant aveugle. Cela, jusqu'au jour où j'ai rencontré Mamadou Cissokho. Ma vie a basculé.
- Que voulez-vous dire?

- Mamadou Cissokho avait une vision complètement différente du monde paysan. Au départ, je me disais que c'était un intello dans le milieu agricole, mais j'ai découvert avec lui l'espace de liberté qu'il fallait donner à la parole paysanne. Cette langue avait un savoir, un savoir-faire, une histoire, une vision. En 1983, j'ai obtenu une bourse pour faire l'équivalent d'un doctorat sur la tutelle étatique et l'autonomie paysanne. En 1987, on cherchait quelqu'un en formation interne à la FONGS (*Fédération des ONG du Sénégal*). C'était parti.
- Sur quoi avez-vous travaillé alors?
- Je n'étais plus un bureaucrate qui gérait la gestion et qui signait des chèques. On a travaillé à revaloriser l'identité paysanne en bâtissant un système de formation de leaders. On s'est posé la question suivante : de quelles compétences a-t-on besoin pour maîtriser notre développement réel?
- Et le CNCR dans tout cela?
- J'y suis arrivé en 2000 avec la même préoccupation fondamentale développée à la FONGS.
- Y a-t-il des défis particuliers aujourd'hui?
- Oui, le monde est beaucoup plus complexe qu'il ne l'était. Toute une génération de leaders paysans a vieilli et va partir. Il faut vraiment que les nouveaux leaders soient capables de réflexion stratégique et d'actions concrètes.
- Êtes-vous confiant?
- Pour être bien franc, je souffre quelquefois.

Était-ce là déjà la fin de notre entretien que je me suis dit ? Eh oui ! Monsieur Marius m'avait déjà accordé plus de temps que prévu. Sa porte s'ouvrait et se refermait sans cesse, son cellulaire vibrait d'impatience. Aussi, m'a-t-il dit en souriant : « Vous savez, je suis devenu vieux et un peu un bureaucrate qui signe des chèques. Mais quand même. Merci grandement. »

Et, avec humour, il a continué : « Si vous rencontrez le président du Sénégal, dites-lui que l'avenir de l'agriculture n'est pas un problème de tracteurs, mais d'insertion des jeunes, avec des paires de bœufs, des semoirs et des souleveuses. Rappelez-lui que nos gouvernements ont encouragé les paysans à détruire la terre. Il nous faut maintenant faire un virage radical vers les biofertilisants et l'agriculture biologique. »

Inch Allah dans l'action

*Nous savons que l'Homme
est le remède de l'Homme.*

Mamadou Cissokho

Le matin était lent. On aurait dit que l'édifice du CNCR-Dakar (*Conseil National de Concertation des Ruraux*) était agenouillé au seuil de la mosquée tout près. Voilà, monsieur Thierno était là devant moi, long et tranquille, mais quand même aux aguets pour répondre aux prochaines vibrations de son cellulaire. Il s'est assis et m'a souri sans excès en murmurant : « Ça y est, on peut commencer. » Il faut dire que, comme assistant du coordonnateur général du CNCR, les mots « repos » et « perte de temps » semblent avoir été bannis de son dictionnaire. À la question banale « Comment vous êtes-vous retrouvé au CNCR? », il a propulsé aussitôt notre discussion à un autre niveau.

- C'est le destin qui m'a conduit ici.
- Que voulez-vous dire par « destin »? lui ai-je demandé.
- Eh bien, j'ai étudié en physique, en chimie, en comptabilité et la vie, à 30 ans, m'a conduit à travailler avec des ONG dans des projets de développement du monde paysan. C'est à travers cela que j'ai connu le CNCR où je suis entré en 2008 comme chargé de programme.
- En fait, on pourrait dire que ce n'est qu'une série de circonstances, de hasards, ai-je ajouté en souriant.
- C'est plus que ça. Vous savez, nous sommes sur Terre pour accomplir quelque chose. Ma foi musulmane m'a amené à rechercher des voies pour faire le bien, pour bien tenir ma responsabilité humaine sur terre.

- Et le monde paysan vous est apparu comme le lieu où vous deviez vous engager?
- Voilà! Le monde paysan, c'est la majorité de la population. Ce sont nos racines africaines. Ce sont eux qui nous nourrissent et pourtant on les marginalise. Le Sénégal moderne ne pourra pas se construire sans ces hommes et ces femmes.
- Selon vous, qu'est-ce qui est en train d'arriver au monde paysan et où va-t-il?
- Nous vivons un grand paradoxe. Le système actuel amène trop d'inégalités et d'injustices. Si on n'arrive pas à augmenter les revenus des paysans, ils ne pourront plus vivre de l'agriculture et les jeunes vont fuir vers les villes. D'ailleurs, c'est déjà commencé. En même temps, on ne peut plus favoriser un système un peu barbare qui détruit la nature.
- Comment voyez-vous l'avenir?
- Il nous faut développer une politique agricole qui assure notre sécurité alimentaire; et cela, principalement, par les exploitations familiales. Il faut le dire, l'agrobusiness, ce n'est pas l'essentiel des filières agricoles au Sénégal. Pour ce faire, il faut sauvegarder la terre et l'eau; et cela, on ne peut pas le faire seul. L'État doit comprendre qu'on est des partenaires et non des ennemis, et que chacun doit occuper sa place.
- Est-ce pour cette raison que vous parlez maintenant d'agroécologie?
- Oui, mais c'est encore trop faible. L'agroécologie est une manière de commencer à réconcilier l'agriculture et l'environnement et de reconstituer l'écosystème. Dans le riz et l'arachide, on n'imagine même pas l'ampleur du problème.

- Est-ce qu’il se fait quelque chose actuellement?
- Oui, il y a beaucoup de petites initiatives locales, du compostage, des biodigesteurs, des engrais biologiques, des domaines agrocommunautaires. Tout cela ne suffit pas et est trop éparpillé. Il faudrait mettre le tout à l’échelle nationale. Une sorte de programme LSGT national (*Les Savoirs des gens de la terre*).
- Quand vous fermez les yeux et que vous entrevoyez le Sénégal de demain, ressemble-t-il à ce que vous avez vu en Europe ou au Canada?
- Pourquoi ressembler aux pays du Nord? Il faut oser être Africains et apprendre de nos erreurs et de vos erreurs.
- Quelles sont-elles, selon vous?
- Nous n’avons pas à reproduire votre système d’agro-business et de mécanisation à outrance dépendante du gazole.
- Comment faire?
- Il faut sortir de la notion de PROJET et d’ÉTERNELS ASSISTÉS.

En prononçant ces mots, monsieur Thierno s’est levé comme pour les mettre en MAJUSCULES. Il a regardé son cellulaire qui vibrait: «Ça peut attendre.» Et, il a poursuivi avec ardeur et passion.

- Il faut arrêter l’aveuglement volontaire. L’avenir du mouvement paysan doit passer par l’autonomie financière et l’autonomie de pensée.
- Pouvez-vous me donner un exemple?

- On se doit de développer davantage des services économiques à nos membres et de les soutenir dans l'exercice de la solidarité démocratique. Cela va faire qu'ils vont mieux gagner leur vie. Ils vont améliorer l'autonomie financière de leur union à la base. Tout cela va augmenter les revenus collectivement tout en protégeant l'environnement.
- Dites-moi, vous consacrer à cette mission paysanne, c'est plus qu'un travail pour vous. Cela semble un engagement de tout votre être, corps et âme.
- Oui, je tente de garder un équilibre entre le travail et la dévotion, je veux dire la prière. Cela m'aide à ne pas divaguer, à ne pas m'éloigner de faire le bien sur terre.
- Comment arrivez-vous à harmoniser vie de travail intense et vie de prière?
- Mais pour moi, le travail est une prière pour construire un monde meilleur. C'est Inch Allah dans l'action.

Africains et Chinois : même combat *made in China*

*La démocratie,
ça ne se mange pas.*

Serge Moumbouli

À cinquante kilomètres au nord-ouest de Saint-Louis, chaque matin, pendant deux semaines, j'ai marché devant un petit magasin : quatre tracteurs moyens, quatre petites remorques, quatre motocyclettes taxis et deux Chinois en culottes courtes. Aucun signe chinois sur une affiche, que le mot SPEM sur tous les engins agricoles.

Nous n'avions eu jusque là que quelques contacts du regard. Un sourire. Une main s'agitant vers le beau bleu du ciel. Je ne parlais pas mandarin, mais je n'ai pas pu résister à l'idée d'aller discuter avec eux. Je me suis approché. Un des deux hommes a continué à fumer une cigarette longue et fine comme si de rien n'était. L'autre a souri et a déposé son cellulaire dans la poche avant de sa chemise.

- Bonjour, comment allez-vous? lui ai-je demandé lentement.
- Oh! I can't speak French. Do you speak Wolof?
(Oh! Je ne parle pas le français. Parlez-vous wolof?)
- Euh! Sorry, I don't.
(Euh! Je m'en excuse, je ne le parle pas)

Il m'a dit qu'il avait appris le wolof à Dakar avant de venir à Ross Béthio. J'étais stupéfait et un peu honteux de ne pas parler wolof. Tout s'est donc déroulé en anglais entre nous (traduit en français ci-dessous).

- Êtes-vous ici depuis longtemps?
- Depuis la venue de notre grand président, XI JINPING, en juillet 2018.

– Est-ce que les affaires sont bonnes?

Il a levé la tête et a scruté le lointain avec des yeux de détective privé ou bien d'agent secret du parti communiste chinois. Je ne saurais dire. En tout cas, là vers où il regardait, c'était l'avenir semé dans le présent même.

– Le président est venu et nous sommes venus nous installer aussitôt dans les régions agricoles du Sénégal. Nous sommes ici pour promouvoir des facilités futures en agriculture.

À l'écouter parler, cela ne semblait absolument pas important de vendre un tracteur ou une remorque. En fait, la devanture du magasin était une salle de démonstration en plein air envoyant un message de futur immédiat: «La Chine est là. Elle vous offre un avenir. La pauvreté c'est fini!» Il était parfaitement à l'aise de discourir sans arrêt et j'avais du plaisir à entendre la musique chinoise à travers ses phrases anglaises chancelantes. Il m'a expliqué que la Chine avait été comme l'Afrique auparavant quand la majorité de sa population était composée de paysans pauvres. À un moment donné, j'ai eu l'impression que c'était un texte appris par cœur qu'il récitait. Je le cite de mémoire: «Comme il est chanté dans l'hymne national du Sénégal: Épaule contre *épaule*, nous sommes prêts à continuer à travailler épaule contre épaule avec le peuple sénégalais pour un avenir radieux.»

Je n'ai pas osé lui dire ce que je percevais. Peut-être aurait-il été vexé, car j'ai vu par l'intonation de sa voix théâtrale que son personnage croyait sincèrement à ce qu'il disait. Effectivement, la Chine a commencé à s'engager de façon structurelle au Sénégal. Et, d'après les propos de notre homme, elle n'était pas que de passage. Selon lui, ça, c'était vraiment du vrai développement durable. En fait, ce que j'ai compris de son propos, c'est que la Chine avait pris les besoins africains à bras-le-corps et posé les bases d'un développement avec des projets d'infrastructure, des voies

de communication et l'électricité. «Ainsi, le Sénégal n'est plus condamné à la stagnation, m'a-t-il dit. Nous offrons aux Africains un avenir concret.»

Il faut dire que la visite du président chinois a élevé d'un cran les interventions en agriculture, dans les infrastructures et les technologies de communication. Autrement dit, pas mal partout! Pourquoi cela et comment cela? Résumons le tout en deux mots: du *cash*, des milliards de Francs CFA mobilisés depuis 2005, et des réalisations rapides. Il suffit de relire les propos du président sénégalais pour y voir plus clair: «L'autoroute de Touba, la plus grande infrastructure routière de l'histoire du Sénégal, est un exemple illustratif de ce partenariat multidimensionnel.»

Or, le choix de Touba, ce n'est pas un hasard. C'est la ville religieuse par excellence. C'est La Mecque de l'Afrique qui a été et est encore le symbole de la résistance à la colonisation française. Plus encore, cette autoroute, on la qualifie de *Route de la soie* qui, dans les temps anciens, avait permis à la Chine de devenir une grande puissance. Faut-il le dire? On nage dans des eaux symboliques, mais ce symbolisme n'est pas du tout mielleux, vague, sans résultats. À la télévision nationale, le président sénégalais a insisté pour saluer la rapidité de décision et d'exécution des Chinois comparée à la lenteur des Occidentaux: «Quand je veux construire cinq kilomètres de route avec la Banque mondiale ou avec les autres institutions financières internationales, il me faut cinq ans. Avec la Chine, c'est quelques jours. Je dis oui ou je dis non. Si c'est oui, ils viennent, on signe le contrat et leurs entreprises arrivent immédiatement. C'est du gagnant-gagnant.»

Selon ce dernier, la coopération sino-sénégalaise est une des meilleures au monde. Elle serait immunisée contre les maladies de l'aide occidentale et des passés coloniaux. La Chine est donc installée au Sénégal: «Afrique et Chine même combat, disent certains. Africains et Chinois même

combat contre les colons du passé. Même combat des paysans pour sortir du mépris des plus petits.» Dit autrement, la *Chinafrique* serait en train de détrôner la *Françafrique*!

– C’est bien beau tout ça, m’a rétorqué monsieur Diop, un ancien professeur de lycée, mais il ne faut pas être dupe. La Chine est assoiffée de matières premières, de pétrole et, plus encore, de terres agricoles.

« En fait, m’a-t-il expliqué, on assiste présentement à une ruée chinoise vers la terre. Soucieux d’assurer à leur population les produits alimentaires dont ils auront besoin dans l’avenir, on loue et on achète des terres arables. La Chine importe déjà une partie de ses besoins en céréales. À titre d’exemple, saviez-vous que les Chinois sont au nombre de 1 million en Afrique et qu’ils possèdent 50,7 millions d’hectares en Afrique subsaharienne? »

Deux jours plus tard, alors que j’étais en train de contempler le coucher du soleil près d’un pont traversant un canal d’irrigation pour le riz, un homme m’a accosté.

– Vous êtes Blanc!?

– Oui, lui ai-je répondu en me touchant le visage avec mes deux mains et en souriant. Oui, oui, je suis bien Blanc.

– Je suis venu à vous parce que vous êtes Blanc.

Cet homme, il se nommait monsieur Doudou. Il avait quarante-deux ans, quatre enfants. Il était soudeur sur les grandes structures d’acier et travaillait pour les Chinois. Je résume ses propos: « Les Chinois, ils nous donnent du travail, c’est vrai! Mais on est leurs esclaves. Jamais de contrats de travail. Dix heures par jour, sept jours semaine. 150 000 Francs CFA par mois (350 \$ dollars canadiens). Puis, il faut se loger et se nourrir. Pouvez-vous m’aider? Vous, les Blancs, au moins, vous avez la morale avec vous. »

En repassant devant le magasin SPEM, j'ai, comme à l'habitude, envoyé la main en pensant que c'était la présence de Chinois dont la vue suffit à donner un espoir pour certains et... aussi une inquiétude. J'ai repensé à l'énoncé du président sénégalais disant : « Entre pays, il n'y a pas d'amis, que des intérêts. » En discutant avec quelques paysans et animateurs ruraux, j'ai constaté qu'il y avait un capital de sympathie pour les Chinois, une sorte de clin d'œil renversé à l'égard des Français :

- Ils ne sont pas des colonisateurs, ils font des affaires.
- Ils nous transfèrent leur technologie.

Cela a suscité pas moins l'irritation de certains autres :

- On est juste en train de changer de couleur de colons.
- Je me demande quelle importance auront la démocratie, les droits humains, l'environnement, les petites exploitations agricoles familiales.

Ce jour-là, nous n'étions pas dans un pays imaginaire. Il y a eu des idées en l'air, lourdes et légères, pour et contre. J'ai senti qu'un consensus s'étendait en silence dans l'horizon de leurs yeux : « On ne peut plus penser le Sénégal sans les Chinois. »

Il n'y avait de l'amour dans le cœur de personne

*Là, les eaux noires de l'Atlantique.
Là, le sable mort du Sahara.*

Khal Torabully
Tidiane N'Diaye

Nous est-il encore possible d'écrire après les traites négrières de l'Atlantique et du Sahara? C'est la question qui a surgi en moi après la visite de l'île de Gorée en face de Dakar. Cette question s'est vite transformée en une obligation d'écrire face à ces horreurs qui continuent aujourd'hui. Il y aurait encore 40 millions de victimes de l'esclavage dans le monde.

J'étais là en touriste, avec Cheikh, un ami sénégalais. J'étais là, debout et muet, devant une porte ouverte sur l'infini de l'océan Atlantique. Or, voilà, c'était ce que l'on a appelé la « Porte du non-retour des Noirs » vers les plantations de coton blanc et de cannes à sucre blanches. J'y ai découvert de l'esclavage organisé autant par les Arabes musulmans à partir du VII^e siècle que par les Espagnols, les Portugais, les Anglais et les Français chrétiens depuis le XV^e siècle. Quelque trente millions d'esclaves. Que dire avec mes pauvres mots? Il n'y avait de l'amour dans le cœur de personne.

J'ai su que les images de ces enclos en ciment usé par les mains et les pieds de ces êtres nègres allaient me poursuivre désormais. J'ai pleuré. C'est troublant de penser qu'au moment même où, en Europe, on vivait le *Siècle des Lumières*, le début de la modernité démocratique; en Afrique, on transformait des femmes, des hommes et des enfants en objets, en marchandises, en bêtes. On « chosifiait » des êtres humains. Leur travail sera désormais celui des autres, leur existence celle des autres. Une violence

pure. Une vie vacante. Une vie vide où chacun est exclu de sa propre existence. « Qui plus est, a murmuré mon ami Cheikh, le pire dans l'esclavage, c'était de perdre la liberté, mais pire encore, c'était d'être chassé de notre communauté, d'être arraché du pays de nos Ancêtres. » L'invention du mot « Nègre » aura été la signature de cette barbarie souvent accomplie « avec le soutien de Rois africains collaborateurs », a-t-il ajouté en grinçant des dents.

On peut pleurer sur le passé et, parfois, nos larmes peuvent devenir un voile empêchant d'apercevoir le présent. Notre mémoire doit demeurer vigilante. Quelquefois, j'ai été troublé par les propos de gens se qualifiant de « développeurs » et disant que les Africains étaient une masse passive en attente d'être développée. Par qui? Par nous, les plus avancés. Évidemment, ces propos n'allaient pas jeter brutalement les Africains dans les cales d'un bateau esclavagiste; mais, plus subtilement, ces mots les PROJETAient dans les dédales d'un développement vu unilatéralement à l'Occidental.

Sur ce, Cheikh a pointé du doigt l'horizon. Comme s'il voulait me donner du ciel à respirer, il a pris l'air du large en sa main et l'a déposé sur mon épaule.

- Mon ami, ne t'inquiète pas trop, nous les Noirs on est habitués de vivre plusieurs mondes en même temps. On est habitués aux fins du monde. Viens, j'ai un secret pour toi...

Je l'ai suivi. Nous avons pris le bateau non pas pour l'Amérique, mais pour Dakar. Il m'a conduit là où, m'a-t-il dit: « C'est la vraie vie d'aujourd'hui. » Ce soir-là, en ce lieu-là, comme dans une cale de bateau, nous étions dans un sous-terrain de Dakar où la nourriture principale était simplement

d'être ensemble. Tous ces hommes à la tête rasée murmuraient, riaient, se ruaient sur la prochaine brochette cuite sur charbon de bois rouge. Certains étaient des migrants, des itinérants, d'anciens paysans, espérant traverser un jour l'océan pour aller survivre en Europe ou en Amérique.

– Chaque nuit, m'a dit mon ami, c'est ainsi, et moi aussi il faut que j'y aille chez vous pour gagner le pain, pour l'avenir de mes enfants. Tu peux m'aider à traverser l'océan?

Ses mots ont été des gouttes de feu au présent de l'Histoire renversée sur elle-même. Une nouvelle « porte du non-retour » semblait s'ouvrir en ses yeux. Que de souffrances à venir sur les mers et sur la Terre!

Les magiciens de la terre

*On ne peut pas jouer des musées
en ignorant la face cachée souvent violente.*

Bénédicte Savoy

Suite à une demande de jeunes paysans, j'étais en train de pratiquer à la guitare la chanson *Redemption* de Bob Marley, dans un parc de la ville de Saint-Louis.

« Emancipate yourselves from mental slavery
None but ourselves can free our minds. »

(Émancipez-vous de l'esclavage mental
Nous sommes les seuls à pouvoir libérer nos esprits.)

L'air était frais. Une lumière extraordinaire. Un pouls nouveau faisait s'emporter mes doigts. Un chien accroupi m'observait, songeur. Tout à coup, j'ai cru voir devant moi une réincarnation du boxeur Mohamed Ali. Je l'ai salué : « Bonjour ». Il ne parlait qu'anglais : « Good morning ». L'homme, monsieur Philipps, vivait à New York. Son métier : parcourir les villages africains pour trouver des objets d'art traditionnels et les vendre à bon prix aux musées et aux galeries d'art.

– It's very lucrative. The poors don't ask much.
(C'est très payant. Les pauvres ne demandent pas beaucoup.)

Mon regard a oscillé. Ma peau a frissonné. Nous le savons, des centaines de milliers d'objets artistiques d'Afrique subsaharienne ont été volés et se retrouvent aujourd'hui dans les musées publics français et états-uniens. Or, ce pillage néocolonial continue en douce dans le monde paysan. Que dire ? Mon cœur voulait prendre le large, mais ma curiosité m'a motivé à continuer la discussion.

– Savez-vous de quel pays africain proviennent vos Ancêtres?

Il a bien écouté ma question. Il a gonflé sa poitrine.

– I live today not in the past.
(Je vis aujourd’hui et non pas dans le passé.)

Puis, il m’a salué et a pris congé de moi.

Le soir même, bercé par la brume lunaire, j’ai feuilleté un livre d’art. Il y avait là une œuvre du sculpteur sénégalais, Madady Seydi: *Celui qui ne sait pas où il va doit retourner d’où il vient*. Il y a eu en moi un sentiment de compassion devant le mystère des êtres.

Entre la ligne de Ciel et la ligne de Terre

*Les livres saints ne parlent pas d'eux-mêmes :
ce sont les êtres humains qui les expriment.*

Ali ibn Abû Tâlib

De quoi parle-t-on quand on parle de l'islam dans les médias d'information? Bien souvent, il s'agit d'une religion obscurantiste, instrumentalisée, terroriste, fondamentaliste, etc. De quoi parle-t-on quand on y parle de chrétienté? Bien souvent, il s'agit d'une religion de pédophiles, de dogmes moyenâgeux, de richesses accumulées, de transactions douteuses avec les pouvoirs, etc.

Mon séjour au Sénégal m'a mis en relation avec des êtres vivant une foi et une spiritualité qui les nourrissaient au quotidien. Le Coran et l'Évangile étaient pour ces femmes et ces hommes la *Parole de Dieu* à incarner sur Terre. Qu'ils soient musulmans ou chrétiens, j'ai perçu qu'ils voulaient vivre aujourd'hui et non pas dans le passé, mais qu'ils étaient méfiants par rapport à l'idée de devenir « moderne ».

- Modernité, m'a expliqué monsieur Tozy, professeur d'université, est un terme qui conduit trop directement à la modernisation occidentale posant la science et la matière comme fins en tout et de tout.

Il m'a semblé que c'était souvent en ce sens que les gens ne voulaient pas s'enfermer dans le dilemme tradition/modernité. De plus, dans les deux pratiques religieuses, on m'a dit craindre la contagion des idées extrémistes soit en politique (terrorisme), soit dans la lecture des textes (dogmatisme).

- Il faut secouer un peu la poussière du Coran, m'a dit monsieur Maal, un animateur de Podor.
- Il faut revenir à l'amour de l'Évangile, m'a dit madame Marie-Rose, une paysanne de Ross Béthio.

En cette ère de mondialisation, de démocratie et de terrorisme, j'ai vu des croyants musulmans et chrétiens ne voulant pas vivre avec de vieux ou de nouveaux fantômes. Certains m'ont avoué quand même qu'ils craignaient la « chute du Ciel » au profit d'une vie uniquement matérielle et superficielle.

- Quel lien la vie spirituelle entretient-elle avec la politique ? ai-je demandé à une femme et à quatre hommes.
- C'est naturel ce lien, a répondu monsieur Camara. Aujourd'hui, les marabouts ne nous disent plus pour qui voter, mais on doit voter pour le candidat qui va favoriser le développement de notre confrérie.
- Je crois que les confréries occupent une place centrale au Sénégal, mais elles restent discrètes, a ajouté monsieur Tonda.
- Je me dis que c'est dans l'économie qu'il faut regarder le lien, a précisé madame Touré. Regardez : les Tidianes investissent dans l'agriculture irriguée. Les Mourides sont dans l'agrobusiness et l'élevage.

Cela m'a donné à voir que l'espace entre la ligne de Ciel et la ligne de Terre était encore bien mince et bien fragile.

- Est-ce que vous craignez une menace terroriste ?

Il y a eu un long silence comme si on voulait recouvrir un malaise, un souci, une crainte, une possibilité.

- Stop monsieur, m'a dit aussitôt monsieur Moustapha, m'avouant être un peu fatigué de Dieu. En fait, « trop trop fatigué de ce que les hommes font de Dieu ».
- C'est pas facile l'Afrique ! a poursuivi monsieur Abdoulaye. Vous avez vu les filles de *Boko Haram*. C'est trop terrible » a-t-il ajouté. « Never mind cet Allah-là ! »
- Vous savez, ce sont des gens qui sont prêts à mourir et à faire mourir pour ce en quoi ils croient, a chuchoté madame Touré. On n'est jamais à l'abri.

La mondialisation en minuscule

*La mondialisation s'installe
dans des espaces discrets,
au plus près des pauvres.*

Armelle Choplin
Olivier Pliez

La mondialisation court les rues de Dakar, fait les trottoirs de Saint-Louis, tapisse les pistes de Kaolack, laboure même les parcelles de Podor. À Ross Béthio, monsieur Alioune, un riziculteur, transfère de l'argent avec son cellulaire. Près de Méckhé, un jeune paysan, monsieur Taye, laboure sa parcelle avec des écouteurs *Samsung* sur les oreilles et, le soir, il devient un entrepreneur nomade à la ville avec sa panoplie d'objets *Samsung* à vendre. Madame Lô, une maraîchère, va là où on ne l'attend pas. Deux fois par année, elle prend un bus vers Bamako, au Mali, pour aller acheter des pagnes et des tissus indigo qu'elle va revendre au retour. On n'est pas à Wall Street ou à Davos, on est chez les paysans, on est chez celles et ceux qui gagnent autour de 3 000 Francs CFA par jour (6 \$ dollars canadiens).

À la fin du vingtième siècle, le poète Miguel Torga a écrit : « L'universel, c'est le local moins les murs. » Aujourd'hui, les catégories Local/Universel, Sud/Nord, Villes/Campagnes, Développés/Sous-développés sont en train de se dissiper. Ces couples binaires ne permettent plus de saisir la complexité des phénomènes du monde. Disons-le, la mondialisation est présente en tous lieux.

C'est donc dire que le commerce informel côtoie quotidiennement l'agriculture avec ses revenus bas et irréguliers. C'est ainsi que le jeune paysan Loum traîne ses deux poches d'or gris (ciment) sur sa charrette quand il va au marché hebdomadaire de Patar. Dans sa cour arrière à l'orée de ses champs de tomates et d'arachides, monsieur Mamadou de Kébémèr vend des frigos démodés venus d'Europe. «Au bout du compte, m'a confié monsieur Toundé, producteur de riz et maraîcher, si on veut rester paysan, il faut inventer des économies de toutes les manières. Il faut rester debout sinon nos enfants vont s'envoler comme des oiseaux.»

Le paysan dont l'aventure demeure ambiguë

*Pour les dirigeants, les élites urbaines,
la majorité des intellectuels,
les paysans et les paysannes sont invisibles.*

Silvia Pérez-Victoria

J'ignore encore si je dois biffer le mot *ambiguë* dans le titre tellement le combat pour la survie d'une agriculture familiale et pour une alimentation saine est en effervescence au Sénégal. En ce pays où la force spirituelle est grande, plus de 60% de la population vit de l'agriculture sur l'ensemble du territoire.

J'ai eu le bonheur d'être invité aux *Assises citoyennes nationales* à Dakar, lors de l'élection à la présidence. Un court discours du représentant du président maintenant élu a fait trembler les neurones de mes amis paysans présents :

« Vous me reprochez de défendre l'agrobusiness. Or, je vous le dis, dans le cœur de chaque petit paysan, il y a ce désir de devenir gros, le plus gros. L'avenir est au développement des affaires pour construire un Sénégal moderne, leader de toute l'Afrique. »

En quelques mots, cet homme politique venait de définir une conception de l'humain, du progrès, de la croissance, de l'agriculture et du bonheur.

- Dites-moi monsieur Serge, est-ce que c'est possible que quelqu'un en toute honnêteté et lucidité veuille, désire, souhaite ce qui est la cause de notre grand malheur ? m'a demandé monsieur Sidy.
- Ça bien l'air que oui. Il y a chez lui un engouement pour la croissance, pour mettre en place le vieux modèle occidental au Sénégal, lui ai-je répondu.

- Oui, mais c’est connu maintenant, ce modèle tue le sol, l’eau, l’air, nous ruine.

Les gens sur la scène étaient comme de grands sorciers avec un mot commun à la bouche : « développement ». Et, un peu comme s’ils voulaient faire patte blanche, ils ont ajouté l’adjectif « durable ». Le tour était joué.

On ne peut pas comparer l’agriculture sénégalaise à l’agriculture japonaise, mais les Japonais ont inventé un nouveau terme en agriculture. C’est *datsu-seicho*, cela signifie se libérer ou se désintoxiquer de l’idée ou du désir de croissance. L’affaire n’est pas simple et implique d’adopter d’importants changements.

- Je crois que l’agroécologie vient répondre à cela, a rétorqué monsieur Thierno. Elle est une alternative qui nous nourrit, sauvegarde la nature, conduit à la paix sociale, donne du travail aux jeunes. Il faut refuser de nous rallier à leurs illusions développementalistes.
- C’est cela de répondre madame Fatou, mais il faut que ce soit fait à grande échelle et rapidement. Saviez-vous que dans trente ans l’Afrique va compter deux milliards de personnes et que près de la moitié de la population va avoir moins de 40 ans?

Si j’avais eu à peindre ces paysans lucides, cela aurait été une peinture épique. Mais je n’avais pas de pinceau et pas de toile. Je n’avais que du papier avec un stylo, conscient que les choses du monde résistent à se laisser mettre en boîte dans des phrases toutes faites par l’alphabet.

Sur leurs visages paysans, il y avait un œil grand ouvert sur une grande espérance. Laquelle? Celle d’entrer dans une aventure agricole d’un autre type de modernité. Une modernité qui se sortirait du piège du pétrole. Une modernité qui attirerait les jeunes familles. Une modernité qui préférerait faire le Bien spirituel plutôt que s’exciter à accumuler des biens matériels.

Conclusion

*J'entends par sacré ce sentiment
où la gratitude, la connaissance,
l'émerveillement, le respect et le mystère
s'allient pour inspirer nos actes.*

Pierre Rabhi

Il y avait bien de l'air conditionné dans l'aéroport de Dakar-Blaise Diagne. Je m'y suis rendu tôt le matin en vue de prendre le vol Dakar-Casablanca sur *Royal Air Maroc*. Déjà, des avions montaient et descendaient, s'enfuyaient et déchiraient le ciel. Debout, devant une grande vitrine, je me suis surpris à murmurer mon immense gratitude.

Telle est la vie, tel est le monde. Pendant mon séjour, j'ai été embarqué sur des pistes qui m'ont mené bien plus loin que la géographie. J'ai rencontré des gens simples et joyeux, des familles paysannes qui avaient appris à se contenter de si peu tout en voulant se préserver de la misère. Je ne les ai pas vus très longtemps, mais juste assez pour percevoir ce qui scintillait en eux : l'espoir d'une vie digne dans un village où il fait simplement bon vivre.

Le livre *L'aventure ambiguë* a créé un ton particulier dans nos rencontres. Cela nous a reliés au passé colonial, avec ses souffrances et ses fantômes. Mais, comme me l'ont dit plusieurs, nous ne sommes plus à l'ère des Indépendances des années 60, nous ne sommes plus dans l'après-quelque chose qu'on a appelé la post-colonisation. Ceci dit, certains m'ont fait remarquer qu'après la colonisation, leur imaginaire avait aussi été colonisé par l'idée du développement. On considérait que l'Afrique sous-développée devait se développer et devenir comme me l'a dit un leader paysan, « une boutique à projets ».

La plupart des gens que j'ai rencontrés n'étaient pas accrochés au passé. Ils vivaient au présent. Ils s'organisaient de plus en plus sur le plan collectif et n'avaient pas peur qu'on leur greffe un cerveau européen ou canadien. Leur foi musulmane ou chrétienne, vécue au quotidien, en était leur plus grand rempart tout en leur donnant une vision globale du pourquoi de la vie sur terre.

Une question cruciale s'est quand même posée : les paysans peuvent-ils être des acteurs importants dans la fabrication du futur sénégalais ? Quelques-uns en doutaient disant que ceux-ci font partie d'un passé révolu. D'autres, plus nombreux, voyaient en la classe paysanne une force de plus en plus grande pour que l'Afrique advienne à elle-même sans perdre son âme. Certains ont affirmé que l'Afrique allait s'en sortir seulement si elle partait d'elle-même, hors des schémas de développement provenant des pays du Nord.

Je porte en moi la conviction profonde que l'histoire des paysans n'est pas qu'une parenthèse dans l'histoire plus générale des Africains actuels et des générations à venir. Il va sans dire que l'agriculture paysanne à moderniser est une zone à haut risque. Cela sonne comme un défi à promouvoir des améliorations économiques et de partage sans détériorations environnementales et spirituelles. C'est un pari qui exige de rouvrir l'espace de l'inventivité et de la créativité humaines, particulièrement avec la jeunesse. J'ai vu et ressenti l'eau, l'herbe, les roseaux, l'humus, le mil, le sorgho, l'arachide, le fonio et le riz nous dire doucement de lier l'Ancien et le Nouveau sans nous laisser séduire par les produits chimiques et le pétrole qui enténébrent l'air et le sol.

Ce qui se joue actuellement est grave. Le recours et le retour à la terre saine, entre autres par l'agroécologie, sont des voies d'avenir, mais bien trop isolées et éparpillées encore. Plusieurs me l'ont dit de différentes manières :

« Il faut accélérer localement et politiquement la transition écologique et sociale », m'a dit monsieur Antoine.

« Cette fois, il ne faut pas se tromper d'outil en prenant le développement occidental comme modèle », a affirmé madame Améla.

« Si on ne prend pas le virage avec la jeunesse, l'agriculture familiale, on n'en parlera plus. Pire encore, s'ils n'ont plus d'espoir, ils vont être tentés par le terrorisme », a déclaré madame Adiouma.

Assis dans l'avion, j'entendais la vibration des réacteurs ivres de CO² en toute liberté. Je dois avouer la tristesse que j'ai ressentie à quitter la terre africaine. Comme une clef qui s'introduit dans une serrure pour ouvrir une porte, j'ai plongé ma main dans mon sac pour en sortir un recueil de poésie *Les poètes meurent aussi* du Sénégalais Ndongo Mbaye. Par le hublot, le Sahara n'était plus qu'un carré de sable à enjamber. J'ai ouvert le livre et j'ai lu le poème *Pourquoi la douleur. Pourquoi pas les couleurs* (écrit après le tremblement de terre en Haïti, en 2010) :

Pourquoi la douleur
Pourquoi pas les couleurs
Je m'écrie avec mes enfants
Aux regards clairs plantant des fleurs
Semant des graines
Parlant aux arbres

Aux déraisons de l'Histoire
Aux brûlures faisandées de mes chairs
J'invoquerai les senteurs des fenaisons

Pour que se fasse plus d'humanité en moi
Pour faire trembler les certitudes
Je convoquerai les chants épiques
des moissons

Sur ma terre la Terre
Pourquoi la douleur
Pourquoi pas les couleurs

Et du malheur
Faire germer miraculeusement
La Vie.

Ma fatigue d'homme a cédé lentement le pas au sommeil.
Dans mon rêve, nous étions l'humanité invitée à quitter
les abris, à jouer sans filet, à oser être des créateurs de
nouvelles vies. Nous étions tissés de chair, de terre, d'eau et
d'air sans nous quereller entre nous et à propos de Dieu.

Remerciements

*Le livre, je l'ai écrit solitaire,
mais non pas seul.*

Jean-Luc Marion

Je tiens à exprimer ma profonde gratitude envers toutes les personnes rencontrées au Sénégal pour ce qu'elles m'ont donné à vivre et à écrire. Je veux marquer ma grande reconnaissance à UPA DI (*UPA Développement international*), à *Affaires mondiales Canada* et au CNCR (*Conseil National de Concertation des Ruraux du Sénégal*).

Mes remerciements chaleureux s'adressent aussi à celles et à ceux qui ont lu le manuscrit et qui m'ont fait l'honneur de leurs commentaires. Je pense ici à Sylvie Beauregard, Marie Diotte, Astou Ndiaye, Madeleine Morin-Rivet, Ingrid Francœur, Paul Langelier, Normand Gagnon, Martin Couture, André D. Beaudoin et Marie-Claude Morin.

Je voudrais saluer poètes, écrivains et chercheurs, femmes et hommes, pour ce qu'elles et qu'ils m'ont apporté d'écriture inspirante et fertile que j'ai parfois retranscrite ou adaptée: Cheikh Amidou Kane, Felwine Sarr, Alain Mabanchkou, Jean Jolly, Achille Mbembe, Philippe Jaccottet, Amadou Elimane Kane, Roger Munier, Seloua Luste Boulbina, Silvia Pérez-Vitoria, Pierre Rabhi, Ryszard Kapuściński, Maboula Soumahoro, Edgar Pisani, Serge Michel, Michel Beuret, Jean-Joseph Boillot, Stanislas Dembinski, David Van Reybrouck, Philippe Richer, Pablo Neruda, Jean-Christophe Bailly, Didier Cahen, Serge Latouche, Gilbert Rist, Patrick Denoux, Armelle Choplin, Olivier Pliez, Nando Dalla Chiesa, Boubacar Boris Diop, Jean-Marie Guilloux, Hamidou Sall, Omar Sylla, Fary Ndao, Abdou Salam Fall, Cheikh Guèye, Murielle Gomez-Perez, Éric Geoffroy, Selly Ba, Kamel Daoud, Jared Diamond, Zbigniew Herbert, Éloïse Brezault, Yazidou Maandhui, Bernard Lugan, Catherine Coquery-Vidrovitch et Jean Sullivan.



L'auteur donne à lire ce qu'il a entendu vibrer dans le cœur de personnes qui font et soutiennent l'agriculture familiale au Sénégal. Ce livre n'est ni une étude ni une analyse, mais plutôt un recueil de tableaux sur les chemins du *voir*. Chacun est une courte contribution de deux à quatre pages montrant les inquiétudes et les luttes, les femmes et les hommes qui s'organisent, le sol qui crie, les jeunes qui espèrent. Ce livre vient ajouter des angles de vie qui peuvent inspirer celles et ceux, jeunes et plus âgés, qui ont à cœur la coopération entre les peuples et l'aventure de l'agriculture familiale.

« Ces femmes et ces hommes font partie des rencontres essentielles de ma vie d'écriture et d'homme tout court. Dans leurs visages, j'ai vu un œil grand ouvert sur une grande espérance. Laquelle? Celle d'entrer dans une aventure agricole d'un autre type de modernité. Une modernité qui se sortirait du piège du pétrole. Une modernité qui attirerait les jeunes familles. Une modernité qui préférerait faire le Bien spirituel plutôt que s'exciter à accumuler des biens matériels. »



Serge Godin est né en 1953. Diplômé en littérature et en philosophie, il a enseigné à l'ITA de Saint-Hyacinthe (*Institut de technologie agroalimentaire*) et a été un compagnon de route de l'UPA (*Union des producteurs agricoles*) et d'UPA DI (*UPA Développement international*).